]AGE DES MOUTONS AU CANADA

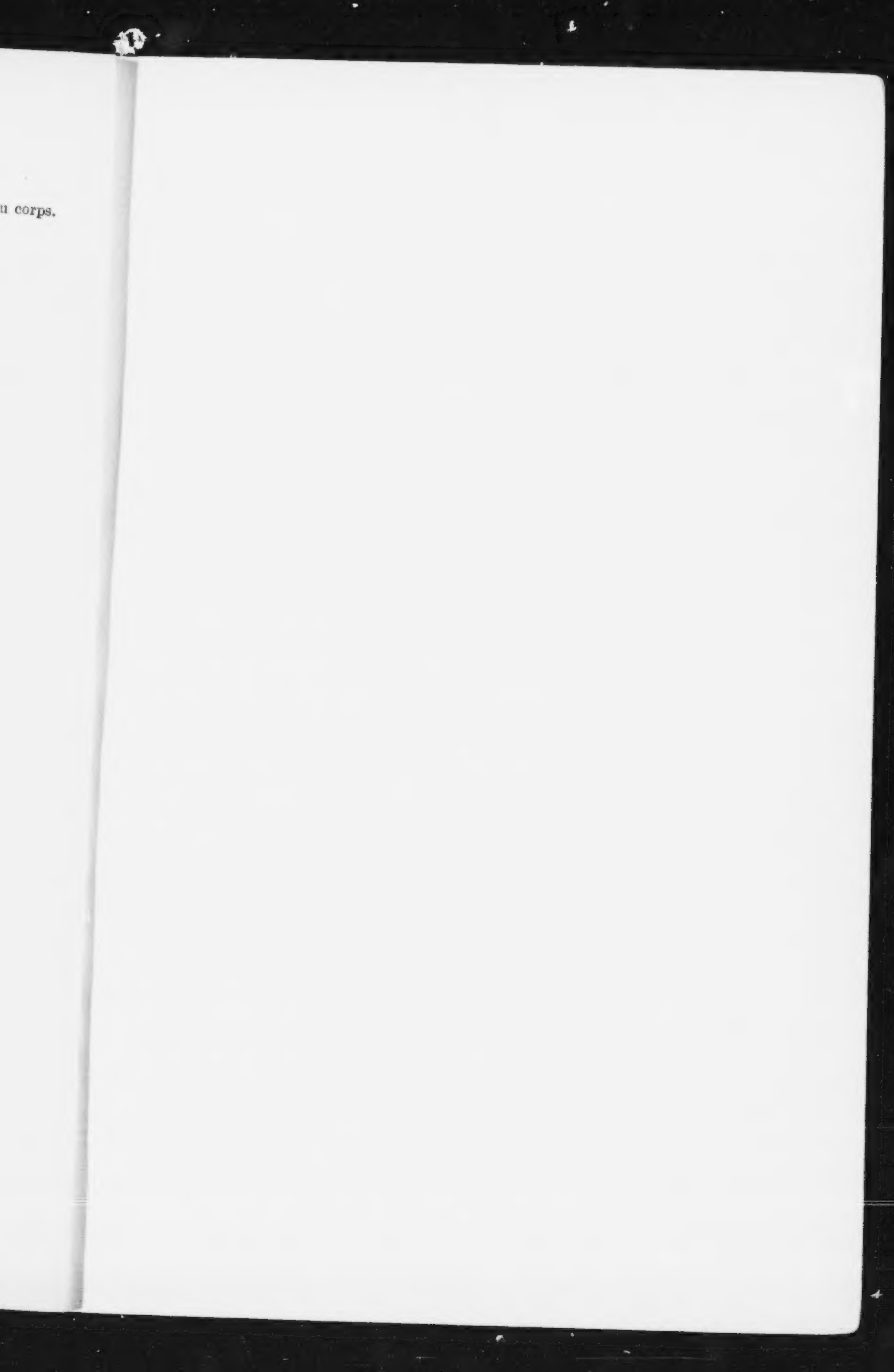


**Publié par ordre de
l'hon. SYDNEY A. FISHER,
Ministre de l'Agriculture,
Ottawa, Ont.**



TABLE DES MATIÈRES

ILLUSTRATIONS



u corps.



Fig. 1—La sieste à midi.

11149—p. 13

INTRODUCTION.

L'industrie de l'élevage des moutons, au Canada, date des débuts mêmes de l'agriculture. Aussitôt qu'ils le purent, les premiers colons formèrent de petits troupeaux de moutons pour pourvoir à la nourriture et à l'habillement de leurs familles. Même quand les ours et les loups abondaient, le nombre des moutons gardés par les cultivateurs était beaucoup plus considérable qu'à l'heure actuelle.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde, qui soit mieux adapté que le Canada à l'élevage du mouton; nul pays ne se prête mieux au développement de cette industrie. Les caractères géographiques, le sol, le climat et la population agricole, tout concourt à favoriser la production de la meilleure qualité de viande et de laine.

Le Canada, qui produit déjà tant de bêtes à cornes, de chevaux et de porcs vigoureux, peut tout aussi bien élever de bons moutons, et cependant, tandis que le nombre des bestiaux des premières catégories augmentait chaque année, celui des moutons diminuait dans la plupart des provinces de la confédération. De 1881 à 1901, les chevaux, les bêtes à cornes et les porcs, sur toute l'étendue du Canada, ont augmenté de 30 à 50 pour 100, et, pendant la même période, le nombre des moutons accusait une diminution de près de 17 pour 100. En 1881, les moutons peuplaient le Canada au nombre total de 3,048,678, et en 1901, année du dernier recensement, ils n'étaient plus que 2,510,239. La réduction s'est répartie également par tout le Dominion, à l'exception des provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan, comprises, jusqu'à ces derniers temps, dans les territoires du Nord-Ouest.

On explique cette diminution de diverses manières. Le cultivateur canadien a la réputation de manquer de persévérance dans l'exploitation de son industrie; en ceci il ne diffère pas des cultivateurs des autres pays. Sans doute, cette tendance, de la part de l'éleveur canadien, suffirait presque pour expliquer l'abandon de l'élevage ovin. Avec l'abaissement des prix de la viande et de la laine, l'élevage du mouton, conduit sur la plupart des fermes d'une manière peu raisonnée, ne rapportait qu'un bien mince bénéfice. Mais les bons éleveurs ne se sont pas vus contraints d'abandonner leur industrie; ils ont profité des hauts prix qui ont suivi, et se trouvent aujourd'hui en possession de terres plus propres et plus riches. Il est vrai que les chiens ont contribué à décourager un grand nombre d'éleveurs de moutons, surtout près des centres de population. De même, le remplacement, par la clôture en fil de fer, de l'ancienne clôture à claire-voie a découragé un bon nombre d'autres.

Mais il y a d'autres raisons qui expliquent pourquoi l'élevage du mouton n'a pas suivi le même cours que les autres branches de l'industrie animale, qui toutes ont eu des périodes de prospérité et de dépression. La facilité même de l'élevage ovin a contribué à faire perdre l'intérêt dans cette industrie. On a fait des efforts sans nombre pour venir en aide à l'industrie porcine et à celle de l'élevage des bêtes à cornes, mais les moutons, qui demandent si peu de soins, et qui sont si inoffensifs, ont été l'objet de l'indifférence générale. L'obstination même du porc, la marge étroite des profits par les méthodes ordinaires, ont contribué à stimuler l'éleveur de porcs dans son travail. Les difficultés toujours persistantes de la main-d'œuvre dans l'industrie laitière ont de même attiré l'attention sur la vache laitière, tandis que les risques encourus dans l'élevage des chevaux et le lent rapport de cette industrie ont été la cause même de son amélioration. Mais le mouton, qui rapporte deux récoltes par année, malgré de mauvais abris et une semi-négligence, n'a pas exigé de luttes pour son maintien, et il a souffert en conséquence.

En outre, il semble que l'élevage du mouton prospère le mieux sous deux conditions très différentes. Dans les jours de l'agriculture primitive, le mouton était aussi

nécessaire pour habiller la famille du cultivateur que la vache pour l'alimenter de lait. La plupart des fermes, au début de l'agriculture, avaient leur petit troupeau de moutons qui étaient l'objet d'un meilleur traitement qu'un bon nombre de troupeaux ne reçoivent à l'heure actuelle. A mesure que la nécessité de produire, sur la ferme même, les matériaux d'habillement, disparut, seuls les cultivateurs doués du vrai instinct du berger ou d'un bon esprit pratique, conservèrent leur troupeau. Les autres conditions favorables à l'élevage du mouton se rencontrent dans l'agriculture la plus avancée, telle que celle de la Grande-Bretagne, à l'heure actuelle. Là, les loyers élevés, les impositions et autres frais, exigent impérieusement que chaque pied de terre produise un maximum de rendement. Ces conditions ont fait reconnaître la valeur du mouton en agriculture, et l'élevage de cet animal tient aujourd'hui la même place que l'élevage du porc, du bœuf, ou autres animaux. Au Canada, un bon nombre de districts occupent une position intermédiaire; sauf dans les sections les plus avancées, l'élevage du mouton n'est conduit qu'avec peu de vigueur. Au fur et à mesure que cette industrie tendra vers un but mieux défini, qu'elle s'organisera, et qu'elle appellera l'exercice de l'intelligence des meilleurs éleveurs, elle formera une des branches principales de l'agriculture au Canada, comme en Grande-Bretagne.

L'excellence des troupeaux, dans toutes les parties du Canada, démontre que toutes les provinces conviennent également à l'élevage du mouton. Les troupeaux bien exploités démontrent également que cette industrie est d'un bon rapport dans toutes les parties du Dominion. Ceci peut se dire de la terre arable de haute valeur, où l'industrie laitière, l'élevage du porc et la culture du blé réussissent également bien. Mais ce n'est pas dans ces conditions que l'industrie est réservée au plus brillant avenir, ou qu'elle trouvera le plus de place pour se développer. C'est la terre de pâturage accidentée, de culture difficile, qui attend le berger. On trouve, dans la plupart des provinces, des milliers et des milliers d'acres de terre accidentée qui ne rendent presque rien, actuellement. Remplis de moutons, en grands ou en petits troupeaux, la plupart de ces districts pourraient rapporter de superbes revenus.

Grâce à l'augmentation des prix de la laine et de la viande, au cours de ces deux dernières années, on constate, dans bien des districts, une tendance à regarnir et à améliorer les troupeaux, et il est probable que le prochain recensement du Dominion révèlera une amélioration, sous ce rapport.

Au Canada, l'industrie de l'élevage des moutons est l'objet d'une attention plus ou moins vive de la part d'associations d'éleveurs. Des associations provinciales d'éleveurs de moutons ont été organisées dans les provinces de Québec et de l'Alberta. Au Manitoba, une association spéciale surveille les intérêts des porcs et des moutons; dans la Colombie-Anglaise, ce sont les associations générales qui prennent ce soin. Les autres organisations d'éleveurs de moutons de l'Ouest sont: l'Association des producteurs de laine de l'Alberta, dont les quartiers généraux sont à Lethbridge, et l'Association des éleveurs de moutons de l'Ile de Vancouver. Dans les provinces maritimes, il existe une association pour toutes les catégories de bestiaux, qui exerce, dans les trois provinces, une légère surveillance sur l'industrie du mouton. Pendant bien des années, dans la province d'Ontario, cette industrie a été contrôlée par l'Association des éleveurs de moutons du Dominion. Bien qu'elle porte le nom de "Dominion", cette organisation n'avait guère été, jusqu'à ces derniers temps, qu'une association de l'Ontario; mais, en 1906, elle obtint, sous la loi des généalogies, une reconnaissance légale qui lui confère des droits sur toute l'étendue du Dominion. C'est par cette organisation que l'enregistrement des moutons s'effectue dans les registres nationaux.

Les registres nationaux sont ouverts aux races suivantes: Lincoln, Cotswold, Leicester, Oxford, Shropshire, Southdown, Hampshire et Dorset. Les registres pour les races Cheviot, Black Face et Suffolk, sont en voie d'organisation. On peut obtenir des renseignements sur les règlements d'inscription au registre et sur tout ce qui regarde l'enregistrement, en s'adressant au comptable des annales nationales du bétail, à Ottawa.

LE MOUTON DE BOUCHERIE.

Aujourd'hui, dans l'élevage du mouton, la production de la viande est largement une question d'élevage d'agneaux. De même que pour le bœuf et le porc, le marché demande des animaux jeunes et relativement légers. Le mouton jeune obtient une prime encore plus élevée que le bœuf jeune ou le porc à bacon. Le cuisinier demande des quartiers épais, bien garnis de viande, mais plutôt légers, soit pour la table de la maison, soit pour celle du restaurant. Le goût du consommateur a été cultivé en faveur de l'ageau tendre et savoureux, si bien que la proportion de moutons envoyés au marché avant l'âge d'un an, est de 70 à 80 pour 100 du total. Le règne du mouton de gros poids semble avoir disparu, circonstance des plus favorables à l'éleveur, auquel elle permet d'obtenir des rendements plus rapides de son troupeau. Sans doute, il se vendra toujours des moutons d'un âge mûr, car dans le cours ordinaire des choses, les sujets d'élevage doivent un jour ou l'autre passer à la boucherie. L'augmentation dans la demande d'agneaux fait bien augurer pour l'avenir de l'industrie, à condition que les précautions nécessaires soient prises pour maintenir et améliorer la qualité du produit. Ce n'est pas tout que d'obtenir des agneaux à développement rapide; il faut encore qu'ils présentent les qualités requises par le commerce supérieur. On exige des sujets de choix et ceux-ci commanderont toujours un prix élevé, tandis que les agneaux maigres, décharnés, à dos peu garni, ne sont demandés par personne. Le marché veut de la viande et cette viande est d'autant plus estimée quand elle se trouve sur le dos, les reins ou les cuisses.

L'élevage des agneaux pour le marché exige tout d'abord un troupeau uniforme de brebis vigoureuses, toutes bonnes fourrageuses, éleveuses uniformes et régulières, et douées de bonnes aptitudes laitières. On ne doit pas non plus négliger le rendement de laine du troupeau.

De même que dans les autres catégories de bestiaux, les femelles du troupeau doivent être vigoureuses, afin de produire des agneaux qui entreront courageusement dans la vie. En outre, une brebis doit être douée de certaines qualités maternelles, qu'elle manifeste en s'occupant promptement et soigneusement des jeunes agneaux, dès leur naissance, et en leur fournissant une bonne quantité de lait. Les brebis de ce genre ont une poitrine large et profonde; elles sont assez compactes, tout en ayant une longueur suffisante pour présenter des côtés de bonne dimension. La tête doit être large entre les oreilles, les yeux larges, doux, bien ouverts, et les narines bien dilatées. Elles ne devraient pas présenter de signes d'empâtement, pas plus, du reste, que de raffinement, indice d'une constitution délicate. Ce sont là les caractères que l'éleveur doit rechercher, s'il veut obtenir des jeunes sains et vigoureux. Nous venons maintenant à l'autre aspect de la question: les exigences du marché.

Le mouton de boucherie considéré au point de vue du marché.

La carcasse, au point de vue du boucher, nous fournira une base pour évaluer les bonnes et les mauvaises qualités du mouton. Au point de vue de la boucherie, les différentes parties du mouton accusent des différences considérables de valeur. La viande la plus précieuse est située sur le dos, les reins, et les quartiers de derrière. Par conséquent, le boucher veut un dos large, des reins larges et bien garnis, et une cuisse bien recouverte de chair; l'épaule ne vaut pas autant que les coupes postérieures. Le cou est une partie bon marché. C'est l'épaisseur qui en détermine la valeur, mais comme il se vend pour peu de chose, on ne doit pas chercher à le déve-

lopper. D'autre part, il faut aussi éviter un cou mince, qui indique une faiblesse d
constitution. Du reste, un cou mince est généralement associé à un corps frêle. L
cou devrait donc être court et épais, et ce caractère se retrouvera également dans tou
le corps de l'animal. Le boucher divise généralement la carcasse entre la deuxièm
et la troisième côte. La partie du devant vaut environ deux centins de moins pa
livre que la partie de derrière. Au point de vue du marché, il faut donc recherche
surtout le développement du dos, des reins et de l'arrière-train. Une conformation
lisse, pour toutes les parties, est également importante. La grossièreté ou l'angularité
des formes est généralement associée à un dos peu grand et une carcasse osseuse. Un
mouton à formes grossières est généralement très ouvert au-dessus de l'épaule, accu-
sant une dépression prononcée entre les omoplates. Cette partie devrait être plate sur
une étendue de 6 ou 7 pouces, et, dans le mouton gras, bien recouverte de chair.
Les côtes devraient être bien arquées et bien garnies de chair ferme. L'épine dorsale
ne doit jamais être proéminente sur aucun point de sa longueur, même dans les
moutons peu charnus. On rencontre souvent dans les moutons bien recouverts de
chair une dépression, le long de l'épine dorsale; cette dépression n'est pas un mauvais
signe, mais un dos plat et bien lisse doit être préféré. Les reins doivent être bien
garnis et bien charnus, mais il faudra éviter un rein élevé et voûté. L'égalité, la
symétrie, recommandées pour l'épaule, le dos et le dessus des côtes, doivent égale-
ment se retrouver dans les reins. Un rein élevé est plus généralement nu que bien
fourni de viande. Quelquefois, aussi, les reins peuvent paraître élevés à côté d'un dos
bas et creux, que l'on doit toujours rejeter comme une mauvaise fondation. Pour
produire une bonne quantité de chair, les reins doivent être larges et épais. On voit
souvent, parmi les troupeaux communs du pays, des croupes tombantes. C'est là un
trait peu désirable, soit que l'inclinaison soit dans la direction de la queue ou vers la
cuisse. Le train d'arrière doit se prolonger droit et bien rempli, aussi bien sur le
dessus que sur les côtés. Un mouton, en bon état de chair, doit être surtout fort du
jarret aux hanches. Le gigot de mouton doit non seulement être bien garni de viande
à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur, entre les cuisses, et la chair devrait descendre
bien jusqu'au jarret, en forçant les jambes de derrière à se tenir bien séparées l'une de
l'autre. En tâtant le gigot, à l'intérieur, on doit constater, dans un bon mouton de
boucherie, une bonne épaisseur de viande.

Point de vue de l'éleveur.

Tant qu'on ne juge l'animal qu'au point de vue du marché, le tour de poitrine, le poitrail ou la ligne des flancs ne reçoivent que peu d'attention. Mais dès qu'on le considère au point de vue de l'éleveur, ces mêmes parties prennent une grande importance. Le mouton de rapport doit avoir une constitution vigoureuse, pouvoir consommer une grande quantité de nourriture et la transformer en viande de bon prix au coût le plus bas possible. Ces traits sont invariablement associés avec une poitrine large et profonde, un corps profond et des côtes bien arquées, donnant beaucoup de jeu aux poumons et aux organes digestifs. L'éleveur judicieux recherchera aussi une bonne taille, parce qu'il lui faut un animal qui atteigne un bon poids de bonne heure. Une tête courte, large, des yeux pleins et brillants, des narines dilatées, des lèvres épaisses, un cou épais et fort, un corps profond et des jambes courtes, tous ces traits indiquent un animal vigoureux, prospère, qui donnera un bon rendement pour la nourriture consommée et fournira à l'abatage une bonne carcasse, bien garnie de chair. Outre ces marques d'excellence exigées également par le boucher et l'éleveur, l'éleveur qui désire former un troupeau de race pure, doit aussi donner une grande attention à la qualité de la toison, à la couleur et à la qualité de la laine recouvrant la tête et les jambes, et à la couleur de la peau. Il doit également étudier la conformation générale et s'assurer si elle correspond bien au type de la race à laquelle l'animal appartient.

Echelle de points pour le mouton de boucherie.

A. Apparence générale, 24 points.

Poids évalué—livres.

Pointage suivant l'âge et la race . . . . 4 points.

Conformation: longue, large, profonde; animal bas sur pattes, uniformément lisse; ligne du dessus du cou à la croupe et ligne du dessous du poitrail aux flancs. . . . . 8 "

Qualité: ossature fine et nette; poils doux sur la face, les oreilles et les jambes; peau fine et moelleuse; toutes les parties charnues bien développées, indiquant une couche égale de chair ferme. . . . . 8 "

Allure: active, alerte, vigoureuse, mais non agitée; port noble et fier. . . . . 4 "

B. Tête et cou, 10 points.

Museau: bien défini; bouche large et forte; lèvre forte sans empâtement; narines larges. . . . . . 1 "

Yeux larges, saillants, nets, calmes. . . . . 1 "

Face: plutôt courte que longue; traits nets et attrayants. . . . . 1 "

Oreilles: de texture fine, de dimension moyenne pour la variété, portées droites et s'inclinant d'arrière en avant. . . . . 1 "

Cou: court, épais, rond, encolure bien garnie, sans plis à la gorge, portant la tête bien droite, solide, plus cintré chez les béliers que chez les brebis. . . . . 4 "

C. Quartiers de devant, 6 points.

Epaules: larges, lisses et bien garnies; larges pardessus, arrondies d'un côté à l'autre, bien remplies en arrière et en avant, et se noyant imperceptiblement dans le cou et dans le dos. . . . . . 4 "

Jambes: bras larges et bien musclés; jambes droites, fortes, bien espacées, et cependant bien placées sous le corps; fermement posées sur des onglons de bonne forme et de bonne qualité. . . . . 2 "

D. Corps, 30 points.

Poitrine: ample, large et profonde, offrant beaucoup de place pour le cœur et les poumons; poitrail bien sorti et large; bon passage des sangles. . . . 9 "

Dos: droit, égal, large, bien recouvert de chair ferme; colonne vertébrale cachée, et même déprimée des reins à la naissance de la queue. . . 9 "

Côtes: bien sorties, convenablement cintrées et bien recouvertes de chair. . . . . 4 "

Reins: larges, pleins et épais. . . . . 6 "

Flancs: de bonne épaisseur, égaux avec les côtés et la ligne du dessous. . . . . 2 "

E. Quartiers de derrière, 16 points.

Hanches: bien espacées, égales, lisses, bien recouvertes de chair. . . . . 2 "

Croupe: longue, large, continuant la ligne du dessus et la largeur jusqu'à la naissance de la queue, recouverte d'une couche profonde de chair. . . .	4 points.
Cuisses: larges, bien garnies; chair descendant bien jusqu'à la ligne du dessous du corps.	3 "
Entre-cuisse: bien garni et profond, descendant presque aussi bas que le flanc.	3 "
Jambes: droites, courtes et fortes, bien espacées, et cependant bien placées sous le corps, fermement posées sur des onglons de bonne forme et de bonne qualité; pâturons forts, avec inclinaison légère.	2 "
Peau: de couleur rose riche, souple et moelleuse au toucher.	2 "

F. Laine, 16 points.

Quantité: longue pour la variété, tassée et égale. . . .	6 "
Qualité: fine pour la variété, pure; boucles serrées, régulières et uniformes.	5 "
Apparence: brillante, saine, propre, douce et lustrée.	4 "

Parties du mouton.

1. Museau.
2. Bouche.
3. Narines.
4. Lèvres.
5. Nez.
6. Face.
7. Front.
8. Yeux.
9. Oreilles.
10. Cou.
11. Veines du cou, veine de l'épaule.
12. Dessus de l'épaule.
13. Epaule.
14. Bras.
15. Jarret.
16 Poitrail ou poitrine.

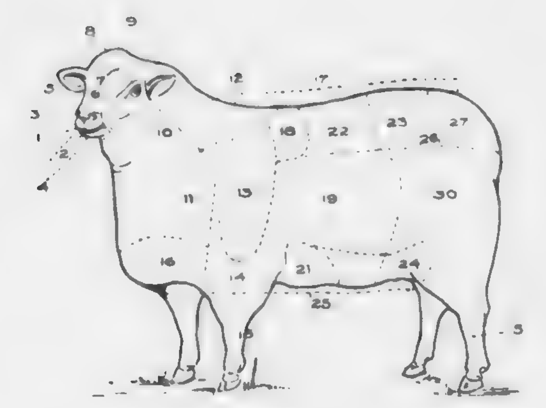


Fig. 2.

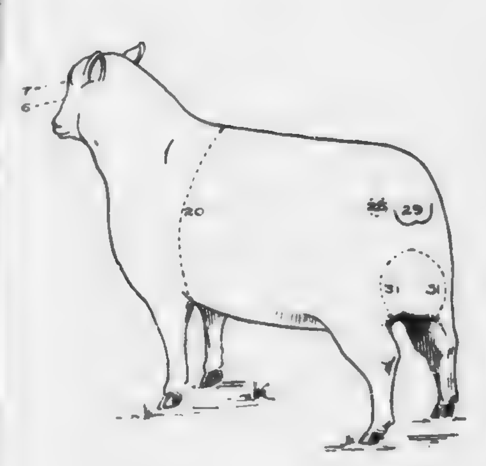


Fig. 3.

17. Ligne du dessus.
18. Paleron (crops).
19. Côtes.
20. Passage des sangles.
21. Flancs de devant.
22. Dos.
23. Reins.
24. Flancs de derrière.
25. Ligne du dessus (ou de dos).
26. Hanches.
27. Croupe.
28. Naissance de la queue.
29. Queue.
30. Cuisse ou gigot de mouton.
31. Entre-cuisse.



PRINCIPALES RACES DE MOUTONS.

ORIGINES, EVOLUTION ET CARACTERISTIQUES.

Il existe un grand nombre de variétés de moutons domestiques, et toutes descendent, sans doute, d'un même type. La domestication de cette catégorie d'animaux date presque du commencement de la race humaine; le deuxième fils d'Adam fut le premier pasteur. En se dispersant dans les différentes parties du monde, les membres de la famille humaine emmenèrent avec eux des moutons, et, sous les conditions diverses dans lesquelles ces animaux se perpétuèrent, ils formèrent diverses races, douées chacune de qualités et de caractéristiques essentiellement différentes. Avec le perfectionnement des méthodes agricoles, les moutons, de même que les autres animaux de la ferme, furent élevés pour des buts spéciaux. Cet élevage s'effectuant simultanément dans diverses parties de l'Europe et de l'Asie, il était naturel que des variétés à caractéristiques toutes différentes fussent créées. Il est probable que le mouton domestique actuel a été produit par la domestication de plusieurs races dans diverses parties du monde; les singularités et les qualités de chacune ayant été développées, par la sélection, jusqu'à ce que l'on ait obtenu un type plus ou moins parfait. Le nombre de nos races reconnues s'est aussi, sans doute, accru par le croisement d'espèces distinctes.

A l'exception du mérinos, dont on ne trouve que quelques troupeaux dans les provinces du Nord-Ouest, les principales races de moutons existant au Canada proviennent de la Grande-Bretagne. Elles rentrent dans la catégorie des races à laine longue et à laine moyenne. Le mérinos, sous ses diverses formes, est classé dans la catégorie des laines fines.

Il existe, dans les Iles Britanniques, plus de vingt races, dans un état de pureté plus ou moins grand, et dont voici les principales:

Black Face, Herdwick, Gray, Lonk, Devon, Longwood, Exmoor, Welsh, Cheviot, Suffolk, Leicester, Cotswold, Oxford, Shropshire, Hampshire, Southdown, et Dorset.

Seules, les huit dernières sont plus ou moins répandues au Canada. On trouve aussi un petit nombre de Suffolk et de Cheviot, mais ces deux variétés n'augmentent pas de façon appréciable.

Les Lincoln, les Leicester et les Cotswold, appartiennent aux variétés à laine longue, et les Oxford, les Shropshire, Dorset, Hampshire et Southdown rentrent dans la catégorie des espèces à laine moyenne, la longueur de la toison diminuant avec la race, dans l'ordre énuméré. La toison du Cheviot, de même que celle du Suffolk, sont de longueur moyenne, mais la première est la plus longue des deux. Ces deux espèces sont donc classées avec les variétés à laine moyenne.

Leicester.

La race Leicester est la plus ancienne des races de mouton à laine longue. Elle paraît avoir peuplé le comté de Leicester, en Angleterre, et les comtés voisins, même avant 1660. A cette époque, ces districts, connus sous le nom de Midland, étaient déjà réputés pour la qualité de leurs moutons. Ceux-ci avaient, paraît-il, une forte ossature, une carcasse allongée et une toison lourde et forte. Ils étaient lents à se développer et à s'engraisser. Il est généralement admis qu'ils furent utilisés par

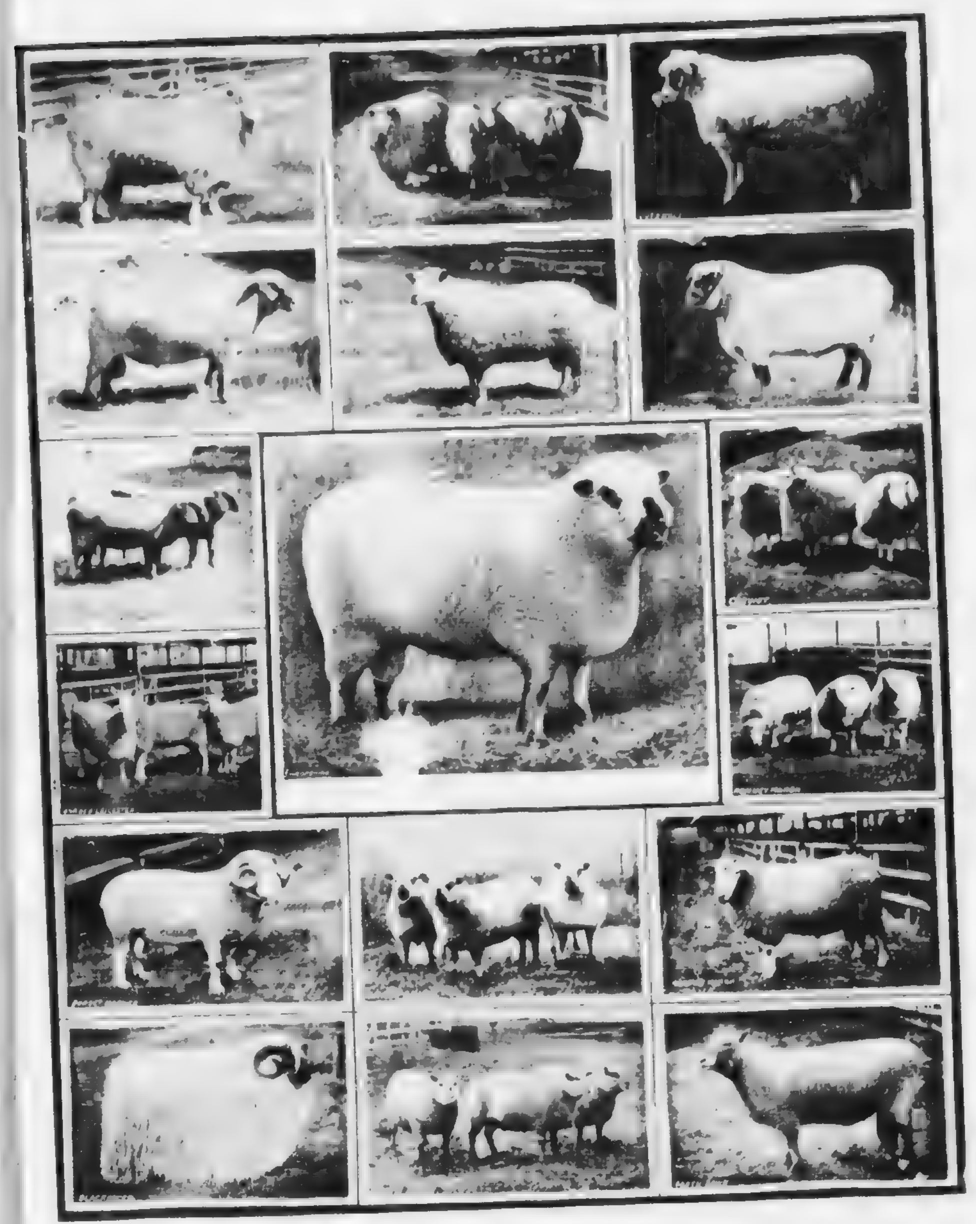


Fig. 4—Types des races de moutons anglais.
(Gravure tirée d'un journal d'élevage anglais.)

11149—p. 20





Fig. 5—Bélier Leicester.



Fig. 6—Brebis Leicester.



Fig. 7—Agnelle Leicester.





Fig. 8 Bélier Cotswold.



Fig. 9 Deux brebis Cotswold.





Fig. 10—Bélier Lincoln.



Fig. 11—Brebis Lincoln.





Robert Bakewell, de Dishley, dans la formation de la race Dishley, ou nouveau Leicester.

M. Bakewell se mit à améliorer les troupeaux de son district vers l'année 1755, ou environ. Il reconnut, et c'est là son principal mérite, que les propriétés des ascendants peuvent être transmises à leur progéniture, jusqu'à ce qu'il en résulte un type fixé. Il avait aussi, à un haut degré, la faculté de discerner, d'après la forme extérieure et le caractère de l'animal, si celui-ci possédait les qualités qu'il désirait perpétuer. Il établissait une différence entre la taille et la qualité, et c'est surtout de ce dernier point qu'il s'occupait, quand il achetait des animaux d'élevage. Afin de fixer de façon permanente les qualités qu'il désirait dans son troupeau, il eut recours à l'élevage consanguin presque jusqu'à un degré incestueux. Bakewell recherchait avant tout une plus grande symétrie de formes, une plus grande aptitude à l'engraissement et un développement plus rapide, une plus faible proportion d'os et de graisse, et un développement plus considérable des parties du corps qui avaient le plus de valeur pour le boucher. Sans doute, ces caractères furent obtenus, mais d'autres également de grande importance avaient été négligés: la force de la constitution, la fécondité, la quantité et la qualité de la laine. En ces dernières années, les éleveurs de Leicester sont parvenus à corriger ces défauts.

On admet aujourd'hui que nulle race ne possède un tour de poitrine plus considérable que la race Leicester. On ne saurait non plus accuser les Leicester d'aujourd'hui de stérilité, car on voit souvent des mères donner naissance à trois petits, et il n'est pas rare, dans les troupeaux bien tenus, de constater des augmentations de 100 à 175 pour 100. Quels qu'aient pu être les défauts de la toison des Leicester de Bakewell, ces défauts ont depuis longtemps été corrigés dans les troupeaux bien tenus. Règle générale, les bons spécimens de la race sont parfaitement recouverts sur toutes les parties du corps, excepté la tête et les jambes. La laine se distingue aussi par sa longueur et sa densité excessive, et nulle autre ne la surpasse en lustre.

Désireux de propager aussi rapidement que possible la race qu'il avait améliorée, M. Bakewell loua systématiquement les béliers de son troupeau, durant la saison de la lutte, aux cultivateurs du district. Ceux-ci furent lents à profiter de cette occasion et tout ce que M. Bakewell put obtenir pour le service de ses béliers, pendant une saison, fut 17/6 pour chacun. Cependant, telle fut l'amélioration effectuée par ces croisements, qu'en peu d'années la demande augmenta dans une si grande proportion que les prix s'élevèrent jusqu'à 100 guinées par tête, et au cours de la saison de 1789, on dit que la somme payée pour les services des béliers de M. Bakewell se monta à six milles guinées.

Le mouton Leicester, après avoir été amélioré par M. Bakewell, vers la fin du XVIIIème siècle, était un mouton à face blanche, sans cornes, très apte à la production de la viande, à cou court et épais, dos large et horizontal, poitrine épaisse et profonde, profonds quartiers de derrière et fine ossature. La toison mesurait de 7 à 8 pouces de longueur; la laine en était quelque peu grossière et se terminait par une courte boucle.

A la mort de Bakewell, un nommé Culley commença à employer le bélier Leicester de Dishley sur la race Teeswater. Celle-ci avait alors une haute réputation pour sa longue laine. Les sujets provenant de ce croisement ont formé, paraît-il, la race Border-Leicester, mais vu la proximité du centre de la race Cheviot, on peut raisonnablement supposer qu'au début de la race Leicester, le sang des voisins à face blanche a été introduit dans un bon nombre des meilleurs troupeaux. Les béliers Border-Leicester devinrent bientôt aussi populaires que les béliers Bakewell, et on paya jusqu'à 100 guinées pour les services d'un seul animal, pour la saison. A partir de ce moment jusqu'à l'heure actuelle, le Border-Leicester a conservé une haute réputation comme race productrice de viande et de laine. Le Leicester Bakewell, plus tard connu sous le nom du Leicester anglais, fut perpétué à l'état pur, et on en fait aujourd'hui l'élevage sur une grande échelle en Grande-Bretagne et autres pays.

La différence entre le Leicester anglais et le Border-Leicester, consiste surtou dans la forme de la tête. Dans la variété Border, la tête est blanche, bien porté propre et sans laine, le nez est légèrement aquilin, le museau plein, les narines dil tées et les oreilles droites. Dans le Leicester anglais, la tête porte généralement un touffe de laine, et les jarrets sont également recouverts de laine. La tête du Leicest anglais est d'un blanc bleuâtre, tandis que celle du Border est d'un blanc clair. L Border a une charpente large et plus longue, et la ligne du ventre n'est pas auss pleine; elle est portée un peu plus haut

Aucune race de moutons n'a été plus largement employée que le Leicester pou améliorer les autres races. Le Cotswold, le Lincoln, le Shropshire, le Hampshire e beaucoup d'autres, lui doivent, directement ou indirectement, une partie de leur qualités

Les Leicester canadiens comptent parmi les meilleurs sujets de la famill Leicester. Nulle part au monde on ne saurait trouver de plus beaux spécimens La demande américaine a été languissante au cours de ces derniers temps; nos éle veurs ont conservé dans leurs troupeaux les meilleurs sujets, parmi les agneaux d chaque année. Grâce à la sélection et à l'élimination soigneuse, un grand nombre d bons troupeaux ont été formés. L'excellence de nos Leicester démontre conclusive ment que si les éleveurs canadiens d'autres races voulaient adopter les mêmes méthodes les troupeaux canadiens de toutes les catégories égaleraient ou surpasseraient bientô ceux de tous les autres pays.

De même que toutes les autres races de boucherie, le Leicester devrait présenter, d'une façon générale, les caractères typiques du mouton à viande, donnés dans la première partie de cet ouvrage. Le Leicester est une des grandes races; les béliers qui ont terminé leur croissance et qui sont en bon état de chair pèsent de 250 à 300 livres, et les brebis, de 175 à 200 livres.

La tête, petite pour la dimension du corps, est portée droite et avec dignité. Chez les béliers, le nez est légèrement romain, et presque droit chez les brebis. L'oreille est mince, modérément longue, et portée droite et alerte. La tête et les jambes sont d'un blanc de neige chez les jeunes animaux, mais deviennent plus noires avec l'âge.

Le Leicester est classé parmi les races à laine longue; toutefois, sa toison est moins longue que celle du Cotswold et du Lincoln. La laine est lustrée, à brins de bonne qualité. Elle couvre toute la carcasse, sauf la tête et les jambes; cependant, on tolère une petite quantité de laine très courte, sur le front et sur les jarrets. Elle tombe en spirales épaisses et elle est bouclée jusqu'à la peau; la toison consiste en une masse de boucles distinctes sur toute la surface du corps, et sans séparation bien tranchée sur le dos, comme dans certaines autres laines longues.

Le Cotswold.

Le mouton Cotswold tire son nom d'une chaîne de collines dénudées des comtés de Gloucestershire et de Worcestershire, Angleterre, qu'il a habitées pendant une très longue période; à moins, comme on le prétend, que ce ne soient les moutons qui aient donné leur nom aux collines. Le mot Cotswold vient de " cotte ", qui signifie bergerie, et " wold ", colline dépouillée. D'après les historiens, cette race consistait autrefois en sujets à cou long, hauts sur pattes, de forme carrée, à ossature puissante et revêtue de laine fine et douce. Dès l'année 1464, les moutons de la race Cotswold furent, par autorisation royale, exportés en Espagne, au grand avantage des troupeaux espagnols. Ceci, joint à d'autres faits, tend à démontrer que la race produisait alors une laine fine, très peu semblable à la longue laine actuelle. Pendant une longue période, après la date que nous venons de mentionner, il ne semble pas que l'on ait rien écrit de précis sur cette race. Deux ou trois siècles plus tard, le professeur Low, écrivant sur le mouton Cotswold, donne l'impression qu'il est le produit de la race Midland, à longue laine, habitant les terres plates.

D'après les rapports des divers écrivains, on peut conclure que le Cotswold initial, à laine fine, et le Midland à longue toison, ont produit, par leur fusion, le Cotswold

u XVIIème siècle. Le sang Leicester, introduit ensuite, augmenta l'aptitude de la ace à produire la viande. Vers ce temps, la plupart des vieux pâturages furent levés, et l'on commença la culture des navets et des céréales, circonstance qui exerça ne influence favorable sur le poids du corps et la longueur et la force de la laine. Pendant lnogtemps, les éleveurs de Cotswold ont préféré et se sont efforcés d'obtenir ne toison à boucles larges, ouvertes, de préférence à la spirale fermée du Leicester. Dans les premières années de la race, des taches grises ou d'un brun léger, ou sur la igure ou sur les jarrets, n'étaient pas considérées comme un défaut, et même actuellement, ces marques sont encore présentes sur les individus d'un grand nombre des meilleurs troupeaux, bien que le Cotswold soit considéré comme une race à tête blanche.

Quelle que soit l'origine de ce mouton, il est certain que pendant les derniers 70 ans, au moins, il a été tenu pur de tout mélange, de sorte que le type est depuis longtemps complètement fixé. Le mouton Cotswold est un animal de forte taille, haut sur pattes, plus large, et à ossature plus forte que le Leicester. Il n'a pas le dos aussi large que celui-ci, mais le corps est plus profond. En outre, les quartiers de derrière ont une forme plus carrée. Un trait plus caractéristique du Cotswold, c'est la touffe de laine sur le front, qu'on ne rase jamais complètement, mais qu'on laisse pendre sur la figure et qui s'étend parfois jusqu'au bout du nez. La toison est lourde, sinueuse, plutôt plus grossière que celles du Leicester; elle devrait peser de 10 à 15 livres de laine, assez propre, mais non lavée. Elle devrait couvrir toutes les parties du corps. Règle générale, les meilleurs spécimens sont recouverts de laine jusqu'au jarret sur les jambes de derrière. De même que chez le Leicester, la tête est portée très droite. Le cou est plutôt plus long et, dans bien des cas, accuse une faiblesse qui lui donne l'apparence d'un cou de brebis. On devra s'attacher à corriger ce défaut aussi rapidement que possible, partout où on le constate.

La race Cotswold jouit d'une haute réputation, en Grande-Bretagne et à l'étranger. On trouve de nombreux troupeaux de sujets purs et de métis, en France, en Allemagne, en Australie, en Nouvelle-Zélande, aux Etats-Unis, et au Canada. Ils sont très vigoureux et possèdent, à un assez haut degré, la faculté de transmettre leurs caractéristiques à leur progéniture, quand on les croise avec d'autres races. Le poids moyen d'un bélier Cotswold adulte, en bon état de chair, est de 250 à 300 livres, et celui d'une brebis, de 190 à 225 livres. Les spécimens d'exposition, spécialement poussés, atteignent encore de plus hauts poids. Ils demandent de bons pâturages et réussissent assez bien à des altitudes modérées en pays peu accidenté. Les mères sont en général bonnes nourrices et conviennent par conséquent pour la production d'agneaux hâtifs pour le marché. L'aptitude à l'engraissement est bonne, mais le grain de la chair n'a qu'une finesse relative, si on laisse les sujets dépasser la maturité. Règle générale, les animaux que l'on ne garde pas pour l'élevage devraient être engraissés et mis en vente avant d'avoir atteint l'âge de 15 mois.

Le Lincoln.

Le mouton Lincoln provient d'une race fortement développée, qui peuplait les terres basses d'alluvion du Lincolnshire et les localités avoisinantes sur la côte est de l'Angleterre. C'étaient de grands moutons, à forme grossière, portant de lourdes toisons de laine huileuse qui balayait presque la terre. Ils avaient des côtés plats, des flancs creux, de gros pieds et de gros jarrets, et la cuisse était peu développée. Ils ne se développaient et ne s'engraissaient que lentement, mais ils produisaient beaucoup de graisse intérieurement, bien que leur chair eût la réputation d'avoir une bonne saveur et un beau grain. Quand les Leicester améliorés se firent remarquer, vers la fin du XVIIIème siècle, les principaux éleveurs de Lincoln se procurèrent des béliers de cette race, qu'ils croisèrent avec leurs troupeaux. Grâce à ce croisement, les formes grossières de la race furent beaucoup améliorées, et avec le temps, on parvint à obtenir un nouveau type plus fin que l'ancien.

Le changement dans les méthodes de culture qui s'effectua à peu près en mêm temps que l'amélioration de la race, et qui comprenait la production de racines et d plantes fourragères contribua également, avec les meilleurs soins et la plus grand attention donnée à l'élevage, à faire de la race Lincoln le plus grand producteur d viande et de laine du monde. On rapporte que dans les premiers jours de la race, de moutons de deux tontes donnaient fréquemment des quartiers de viande pesant 90 livres, et on cite un agneau de 14 mois qui produisit une toison pesant 26 livres e demie.

La race Lincoln fut reconnue comme race pure distincte par la Société Royal d'Agriculture d'Angleterre, en 1862. Avant cette date, toutes les races à longue laine étaient exposées ensemble, et les Lincoln, d'après des comptes-rendus véridiques, étaient généralement victorieux. Alors, comme aujourd'hui, c'était une excellente race pour la laine ou pour la viande. Ils se développaient rapidement, s'engraissaient facilement, faisaient des gains rapides, pour la nourriture consommée, mais demandaient de grandes quantités de nourriture en raison de leur dimension. Chez les animaux adultes, la chair est un peu dure, mais elle est de bonne qualité et abondante chez les agneaux gris ou antenais.

Pour le poids de la toison et la longueur des fibres, la laine du Lincoln n'est pas surpassée; en finesse, elle égale presque la laine des Cotswold. Elle est hautement prisée par les fabricants d'étamine (worsted), et beaucoup demandée pour les tresses ou autres articles qui exigent des fibres longs et de bonne force. Le rendement habituel de troupeaux bien exploités varie de 10 à 14 libres pour les brebis, et de 12 à 18 pour les béliers, laine non lavée. La production de laine d'une année est d'environ 8 pouces.

Pour améliorer un troupeau, les Lincoln sont très en faveur quand on désire augmenter le rendement de viande et de laine; mais pour obtenir les meilleurs résultats, il ne faut pas garder la progéniture sur des pâturages maigres ou accidentés. Pendant nombre d'années, les béliers Lincolns ont été en vive demande pour améliorer la taille et la toison des métis mérinos dans les Etats de l'Ouest de l'Union américaine, l'Argentine, et l'Australie. Aux ventes annuelles des principaux éleveurs de l'Angleterre, les béliers rapportent de très hauts prix; un grand nombre de bons spécimens vont en Argentine. Pour les éleveurs canadiens, les Etats de l'Ouest, qui prennent chaque année un bon nombre de béliers, à des prix rémunérateurs, constituent le principal marché.

La race a une tête blanche et porte sur le front une touffe proéminente. La tête est massive, mais non grossière. Le nez est quelque peu arrondi et non recouvert de laine. Le poitrail est profond et bien sorti, le corps rond et bien proportionné. Quoique lourd, ce mouton n'est pas grossier. Il n'atteint pas le poids de ses ascendants en viande ou en toison, mais ses qualités, transmises par de longues années d'élevage intelligent et suivi, le rendent très désirable pour la production de la viande ou de la laine, ou encore pour l'amélioration des troupeaux communs. Les béliers adultes, en bon état de chair, atteignent des poids moyens de 250 à 300 livres, et les bons spécimens de brebis font monter la bascule de 220 à 250 livres. Les spécimens d'exposition atteignent souvent des poids plus considérables.

Le Lincoln est plus massif que le Leicester ou le Cotswold. Il ressemble plutôt à ce dernier, au point de vue des formes. Il est plutôt moins actif et porte la tête plus bas, en raison de son cou plus court et plus épais.

Oxford Down.

Le mouton Oxford Down est le produit d'un croisement entre le Hampshire Down et le Cotswold. Ce croisement fut entrepris délibérément, vers l'année 1833, par deux ou trois éleveurs renommés, qui désiraient combiner en une race les qualités diverses des moutons à longue et à courte laine. Cette entreprise fut, dans une grande mesure, couronnée de succès; il en résulta un mouton de forte taille, à tête et à jambes noires, présentant la conformation des Downs et une laine d'une finesse



Fig. 12 Bélier Oxford



Fig. 13 Brebis Oxford.





Fig. 14 - Belier Hampshire.



Fig. 15 - Brebis Hampshire.

(Pour agneaux Hampshire, voir fig. 30.)





Fig. 16. Bélier Shropshire.



Fig. 17. Brebis Shropshire.



Fig. 18. Groupe de béliers Shropshire.





Fig. 19 — Southdown châtrés



Fig. 20 — Bélier Southdown.



Fig. 21 — Agnelles Southdown.
(Pour brebis Southdown, voir fig. 71.)



modérée. Les fondateurs de la race: MM. Samuel Druce, d'Eynsham; John Gillett, de Braize-Norton; William Gillett, de Southleigh, et Nathaniel Black, de Stanton-Harbour, tous éleveurs marquants de leur temps, demeuraient à une demi douzaine de milles l'un de l'autre, et ils furent aidés dans leur entreprise par MM. John Hitchman, de Little-Hilton, et J. L. Twyman, de la fermo de Whitechurch, Hampshire. Certains historiens prétendent que le sang du Southdown fut introduit dans la race naissante, mais, comme cette variété et la variété Hampshire Down habitaient des districts voisins l'un de l'autre, et que ni l'une ni l'autre n'étaient encore bien fixées, à cette date, on peut supposer qu'il ne fut pas fait beaucoup de distinction entre les deux, quand on s'occupa de rechercher des types convenables des races Down. Dans les premiers croisements, le mâle était un Cotswold et la femelle une Hampshire Down. Il paraît y avoir eu un bon nombre de mélanges avant que les éleveurs d'Oxford Down s'arrêtassent à un programme fixe. M. Druce constata que les meilleurs résultats étaient obtenus quand on employait, des deux côtés, des animaux métis. On ne se fit pas faute d'employer des béliers métis sur des brebis métis qui possédaient des qualités désirables; les brebis de taille faible étaient accouplées à des béliers Cotswold et les mâles Down à des femelles métis de type plus grossier.

Pendant nombre d'années la race fut connue sous divers noms. Jusque vers 1853, certaines personne la désignaient comme demi-sang et d'autres comme "Down Cotswold". Quatre années plus tard, à une réunion d'éleveurs, tenue dans le comté d'Oxford, on convint de la baptiser "Oxfordshire Down". Bientôt après, on adopta le terme Oxford Down, plus facile à prononcer. Depuis cette date, il n'a pas été introduit de sang étranger, et le développement et l'amélioration ont été accomplis par la perpétuation des sujets sélectionnés dans la race elle-même.

Pendant longtemps, les troupeaux des divers éleveurs présentèrent, dans la toison et dans la face, des caractères dissemblables dus à la prépondérance des ascendants à longue ou à courte laine. Ces traits avaient complètement disparu avant la fin du siècle dernier. La face tachetée a donné lieu à un brun égal dont les tons peuvent varier sans risque de défaveur. Le profil finement découpé et le nez plus fin ainsi que l'oreille longue et modérément fine sont, sans doute, des vestiges de l'ascendant Cotswold, tandis que la face noire et la toison relativement fermée proviennent du Down. Jusqu'à ces dernières années, les traits caractéristiques principaux des deux races ascendantes étaient visibles chez le Oxford, mais aujourd'hui, les sujets primés aux grandes expositions ont une forme plus compacte qu'autrefois; de conformation, ils ressemblent aux grands types Shropshire. Cette forme plus compacte est le résultat indirect des efforts que l'on a fait pouor obtenir un animal à développement plus rapide, suivant la tendance générale, dans l'élevage de tous les animaux de boucherie de la ferme.

L'Oxford Down est une des plus grandes et des plus lourdes variétés des Dunes; elle approche de très près le Hampshire, sous ce rapport. Un bélier, en bon état de chair, devrait peser de 250 à 275 livres, et une brebis, de 175 à 220 livres, à l'âge adulte.

En raison de sa forte taille et du caractère du pays où il a été élevé, l'Oxford Down est mieux adapté aux terres arables qu'aux terres incultes. Il se développe rapidement et s'engraisse bien avec une alimentation modérée. Au point de vue de la qualité et du mélange égal de gras et de maigre, sa chair ressemble à celle des autres variétés des Dunes. Pour croisements, partout où l'on désire une augmentation de taille et de rendement en viande, et partout où l'on dispose de gras pâturages ou de fourrages riches, pour élever les agneaux, l'Oxford Down est très apprécié. Les brebis de cette race sont prolifiques et bonnes nourrices. La laine est plus longue et plus grossière que chez les autres races des Dunes; elle est aussi moins compacte. Dans les troupeaux bien exploités, une toison moyenne, non lavée, pèse de 9 à 10 livres, mais les béliers bien développés donnent souvent un rendement plus élevé à leur première tonte.

Comparés à la race qui leur ressemble le plus, c'est-à-dire les Shropshire, les Oxford se distinguent par leur taille plus grande; leur toison est plus ouverte et plus

longue, au moment de la tonte; la tête et la face ne sont pas si foncées ni si complètement recouvertes de laine, et la tête et l'oreille sont plus longues.

On trouve des Oxford Down dans la plupart des pays où se pratique l'élevage des races améliorées. Il y en a de nombreux troupeaux dans presque toutes les provinces du Canada, les Etats-Unis, l'Australie, et l'Amérique du Sud

Le Hampshire Down.

Les Hampshire Down et les South Down sont proche parents. Les ascendants de ces deux races peuplaient les terres crayeuses des comtés Southdown, de l'Angleterre, depuis le temps de Guillaume le Conquérant. A l'est de ces comtés, le sol était pauvre, accidenté, ne fournissant qu'un pâturage maigre. Les moutons que l'on y élevait étaient de petite taille, mais de forme compacte et renommés pour l'excellence de la chair. Ce sont d'eux que proviennent les South Down modernes. Ces terres crayeuses s'étendaient à l'ouest dans les districts de Hampshire, Berkshire et Wiltshire, mais là le sol était plus profond, plus fertile, fournissant un meilleur pâturage et des récoltes plus touffues. Les moutons élevés sur ces terres étaient plus grands et plus massifs que les South Down. Ce sont les ascendants du Hampshire Down d'aujourd'hui. Plus à l'ouest, on trouvait, dans ces jours lointains, les moutons à cornes de Dorset et de Somersetshire. Pendant bien des générations, les moutons élevés à la lisière de ces territoires se mélangèrent de telle façon qu'il était impossible d'établir une division bien nette entre les variétés. D'après les premiers écrivains, les troupeaux des parties du nord et de l'est des districts de Hampshire étaient de forme plus compacte et plus symétrique, et portaient une laine plus fine que ceux de la partie ouest; dans cette partie les oreilles et faces blanches ou tachetées et les cornes en spirales étaient assez communes. Plus à l'est, les cornes étaient inconnues et les faces et les oreilles des moutons étaient de couleur très noire. Ces différences se maintinrent pendant toute la période de 1815 à 1825. Vers cette époque, on commença à clôturer les terres arables et à donner plus d'attention à l'élevage du bétail. On désirait obtenir une catégorie de moutons qui se développeraient bien sur des pâturages exposés et produiraient économiquement de la viande de choix, sur racines et autres cultures. On remarqua que partout où les Southdown s'étaient longtemps mélangés avec leurs voisins à cornes des comtés de Berkshire et de Wiltshire, les troupeaux paraissaient mieux remplir les conditions désirées. Un grand nombre de cultivateurs entreprirent l'amélioration de la race par la sélection et l'élevage. Pendant quelque temps, les types varièrent suivant les centres d'élevage et la race manquait d'uniformité, mais plus tard, le meilleur type s'affirma et fut universellement reconnu. Ce furent ces animaux que l'on prétend être le résultat d'un croisement entre le South Down et les vieux moutons à cornes de Wiltshire, ainsi que les Berkshire Knot, qui formèrent la souche de la variété Hampshire.

Parmi les cultivateurs qui entreprirent de fixer la race Hampshire, M. Humphrey, de Oak-Ash, se distingua tout particulièrement. Il possédait, de façon indiscutable, les qualités particulières que doit avoir un bon éleveur de bétail. D'autres, qui lui étaient contemporains, furent MM. Lawrence, de Bulbridge, et Morrison, de Fonthill. La première mesure réellement efficace que prit M. Humphrey, pour améliorer la race, fut l'introduction, dans son troupeau, d'un bélier South Down, élevé par Jonas Webb, et qui avait remporté le premier prix de Liverpool, vers 1834. Une diminution de taille fut le résultat de ce croisement. Pour y remédier, l'éleveur s'appliqua à ne choisir, pour l'élevage, que les brebis Hampshire de plus forte taille qui répondaient à son idéal. Ces brebis furent accouplées aux béliers les plus virils et les plus robustes de son propre élevage. Les résultats dépassèrent les espérances de M. Humphrey. Ce n'est que très rarement que M. Humphrey acheta des brebis, et encore fallait-il qu'elles fussent douées de qualités extraordinaires. C'est une de ces brebis, ainsi achetées, qui, accouplée à un bélier d'une lignée fameuse, produisit Jack Tar. Ces reproducteurs ne furent employés qu'avec la plus grande discrétion, et jamais directement. Ainsi, on donna à Jack Tar quelques brebis, et les agnelles qui en résultèrent

furent mises à part pour la reproduction. Ce n'était donc qu'après qu'il s'était intimement mélangé au sang du troupeau, que l'on permettait au nouveau sang de se répandre dans le troupeau.

On exerça le plus grand soin dans le choix des animaux qui devaient perpétuer la race. Les agneaux étaient sévèrement inspectés à la naissance, et tous ceux qui révélaient des défauts ou des faiblesses étaient mis à l'engraissement. Seuls, les meilleurs de ceux qui restaient étaient placés dans le troupeau d'élevage; tous les autres étaient vendus au boucher, et jamais à d'autres éleveurs.

M. Humphrey exerça aussi la plus grande discrétion dans l'emploi des reproducteurs. On essayait les agneaux mâles sur un petit nombre de brebis, et si la progéniture répondait à l'attente, on continuait à se servir du même bélier les années suivantes; sinon, on l'envoyait au boucher. Il n'acheta jamais de béliers étrangers et n'introduisit jamais de sang étranger directement dans son troupeau. Son troupeau fut dispersé, à sa mort, en 1868. La plupart de ses béliers se vendirent de 40 à 60 guinées par tête. C'est un M. Rowlings, dont les méthodes d'élevage avaient suivi de très près celles de M. Humphrey, qui en acheta le plus grand nombre. M. Rowlings avait obtenu ses succès grâce à la sélection rigoureuse et à l'introduction soigneuse des meilleurs béliers qu'il pouvait se procurer, béliers qu'il achetait généralement chez M. Humphrey.

La race Hampshire est la plus forte des races Down; elle n'est surpassée en poids, parmi les races à longue laine, que par les Lincoln et les Cotswold. Les béliers adultes, en bon état de chair, pèsent de 250 à 325 livres, et les brebis adultes, de 175 à 225 livres. Elle se développe très rapidement, et c'est pourquoi on lui donne la préférence, quand on désire obtenir de lourds agneaux pour le marché du printemps. Les brebis sont prolifiques et donnent du lait en abondance. Le Hampshire est assez haut sur pattes, mais il s'engraisse promptement et se couvre d'une couche épaisse de viande de choix. Sa toison est tassée et égale, en finesse, à celle du Shropshire. Les troupeaux bien exploités donnent des toisons pesant de 8 à 10 livres en suint. La tête est uniformément noire, avec une petite touffe de laine qui devrait être blanche. Les oreilles sont larges, sans taches, de texture fine; elles sont portées plus bas que les autres races. Les jarrets sont également noirs et sans taches.

La race se fait également bien aux pâturages ou à la stabulation. Dans son pays natal, on tient, sur beaucoup de fermes, plus d'une brebis d'élevage par acre, outre de grands troupeaux de bêtes à cornes, et ces brebis se maintiennent en excellent état dans les saisons où les fourrages sont abondants.

Une société pour l'encouragement de la race et l'institution d'un livre de généalogie s'est fondée en Grande-Bretagne, en l'année 1889. Cette même année, une organisation semblable fut organisée aux Etats-Unis.

Shropshire.

Le Shropshire, à l'état de race pure, est une production du dix-neuvième siècle. L'origine de cette variété est assez embrouillée. Elle paraît provenir d'une race de moutons d'assez petite taille, que l'on désignait, en 1792, sous le nom de Morfe Common, et que l'on élevait alors, en grand nombre, dans le district de Shropshire, en Angleterre. Ces moutons, vigoureux, actifs, avaient alors la tête brune, noire ou tachetée, et portaient des cornes. Un agneau bien nourri donnait des quartiers pesant de 10 à 14 livres, et une toison d'environ deux livres et demie. L'amélioration de cette race date des croisements avec les Leicester et les Southdown. Tandis que ces croisements étaient effectués, et pendant des années après, le type des sujets produits n'avait rien de bien fixe, mais vers le milieu du siècle dernier, on parvint à créer une espèce de Shropshire à caractère fixe et éminemment désirable. Peu après cette époque, leurs éleveurs les firent reconnaître comme race distincte. D'après la description d'alors, ces animaux n'avaient pas de cornes, la face et les jambes étaient grises ou tachetées; le cou était court, bien formé; la tête plutôt petite que grande, bien formée. et les oreilles bien posées; la poitrine était large et profonde; le dos

droit, la charpente bonne; les quartiers de derrière étaient souvent aussi larges que chez les Southdown, et les jambes fortes, avec une ossature solide. Ils étaient vigoureux, prospères, précoces, produisaient de 80 à 100 livres de viande, et environ 7 livres de laine.

Grâce à une sélection judicieuse, un bon accouplement et une bonne méthode d'élevage, le mouton Shropshire a aujourd'hui atteint un haut degré de perfection. C'est en 1853 qu'ils furent reconnus pour la première fois comme race pure, par la Société Royale d'Agriculture d'Angleterre. Jusque vers 1870, les jambes et les faces grises et tachetées, et les toisons ouvertes n'étaient pas rares; mais ces marques, de même que les autres indications de croisements, ont graduellement disparu. Pendant ces 30 années dernières, la couleur de la tête est restée d'un brun riche, à moins qu'elle ne soit recouverte de laine presque jusqu'au bout du nez, particularité que présentent un grand nombre de beaux spécimens de la race, à l'heure actuelle. On ne s'oppose pas, non plus, à un peu de couleur grise ou farineuse, autour du museau.

Le mouton Shropshire a obtenu, dès 1859, une classe spéciale distincte de celle des Southdown, Hampshire, ou Oxford, et peu après, il surpassait toutes les autres races, au point de vue du nombre des sujets exposés. En 1884, le groupe de Shropshire présenté à l'exposition royale de Shrewsbury, comprenait 875 sujets, et toutes les autres races ensemble n'arrivaient pas à la moitié de ce nombre. Il s'est rapidement répandu, sur toute la superficie du Royaume-Uni, et on le trouve maintenant en grand nombre dans toutes les parties du monde où l'on élève des races de moutons améliorés.

L'amélioration de la race Shropshire ne fut pas l'œuvre d'un seul individu, comme, par exemple, les races Leicester, Southdown et Hampshire, créées respectivement par Bakewell, Ellman et Humphrey. Un grand nombre d'éleveurs ont contribué au perfectionnement du Shropshire, et les progrès accomplis ne furent que graduels.

Si nous remontons jusque vers 1850, nous trouvons quelques noms d'éleveurs renommés: MM. Henry Smith, de Sutton; Green, de Marlow; Harton, de Shrewsbury; Farmer, de Brignorth; Adney, de Harley, et d'autres, dont les brebis se vendaient aux enchères à des prix variant de $40 à $75 par tête. Les troupeaux de ces éleveurs, et d'autres que nous n'avons pas nommés, peuvent être considérés comme la souche de la race actuelle, et leurs sang coule encore aujourd'hui dans nos troupeaux modernes.

Comme animal de boucherie ou comme producteur de laine, le Shropshire occupe une place proéminente. De corps, il ressemble au Southdown, bas sur pattes, épais et charnu, mais il est plus large. Il produit une forte proportion de viande maigre, très estimée des bouchers. La toison est tassée, uniforme, et approche en finesse celle du Southdown; les brebis donnent de 7 à 10 livres, et les béliers, de 9 à 12 livres de laine, non lavée.

Pour croisements ou métissages, les Shropshires sont très employés. Dans les districts des prairies, on emploie fréquemment des béliers de cette race sur les métis mérinos. Même quand la brebis est de qualité inférieure, la progéniture des mâles Shropshire est compacte, précoce, et a presque toujours la tête et les jambes noires. Les métis de caractère Shropshire remportent les meilleurs prix, à la plupart des expositions de bétail gras. La precocité du Shropshire est particulièrement précieuse, étant donné le large emploi que l'on fait de cette race dans les croisements.

Les associations d'éleveurs de Shropshires sont bien organisées, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, et l'enregistrement de la généalogie est surveillé avec soin dans ces deux pays. L'association d'enregistrement des Shropshires américains, organisée en 1884, comptait, à la fin de 1906, plus de 200,000 animaux enregistrés, tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Un grand nombre de pédigrees ont également été enregistrés dans les registres nationaux canadiens.

Le Southdown.

Le Southdown est une des plus anciennes des races de moutons à tête noire, à laine de moyenne longueur. Il est apparenté aux races des Dunes, comme les

Leicester aux autres espèces à longue laine. C'est une des variétés indigènes spéciales aux collines crayeuses des comtés du sud de l'Angleterre. Elle paraît avoir été reléguée aux terres des dunes; au point où la chaine des collines crayeuses sur lesquelles elle paissait pénétrait dans le comté de Hampshire, elle était remplacée par une variété de plus forte taille et de conformation plus ouverte.

Les premiers Southdown portaient des cornes, mais ces accessoires ont depuis longtemps disparu; il n'en reste que des excroissances qui apparaissent de temps à autre sur les béliers de type assez grossier. Avant d'être améliorée, la race était petite, à cou long, à épaules légères; le dos était nu, la croupe tombante, mais la cuisse bien développée. La toison n'était pas aussi fermée ni aussi ferme qu'aujourd'hui, et la laine était plutôt bouclée.

Un des premiers améliorateurs de la race fut M. John Ellman, de Glynde, comté de Sussex, qui commença son travail vers 1870 et le termina à sa mort, en 1832. Cet éleveur attachait beaucoup d'importance à la forme du cou et à l'avant-train, qu'il voulait avoir musculeux, épais, bien prononcé Il chercha à développer ces caractéristiques, ainsi que l'amplitude des côtes, de la poitrine, et la profondeur et la largeur des quartiers de derrière. "Le gigot de mouton", disait M. Ellman, "doit être bien garni, en dehors, sur les faces internes et externes, et aussi rond qu'une balle de cricket." Sous ses soins, la toison devint presque aussi ferme qu'une planche, s'ouvrant jusqu'à la peau quand l'animal se tournait, et présentant une surface ferme et élastique. Feu M. Jonas Webb, de Babraham, Cambridgeshire, succéda à M. Ellman. Le type actuel de la race est dû en grande partie à ses efforts.

Le Southdown est un des plus beaux moutons qui existent; son corps lisse, égal; sa poitrine arrondie et nette; ses pattes courtes, sa tête fine et ses reins larges, de même que sa viande tendre, à saveur douce et rarement trop grasse, le désignent pour la pelouse du gentleman-farmer, tandis que sa précocité et son aptitude à l'engraissement le font également rechercher du cultivateur pratique. C'est la plus petite des races moyennes; mais grâce à sa forme compacte, il atteint un poids remarquable pour sa taille. Un bélier bien développé, à point pour l'élevage, pèse environ 200 livres, et à point pour l'exposition, de 225 à 240 livres. Les brebis adultes pèsent de 150 à 200 livres, suivant leur condition. Cette race convient mieux aux terres roulantes ou accidentées, à herbage court et fin, mais elle s'adapte également bien aux prairies plates, non marécageuses. Elle est précoce, possède des aptitudes à l'engraissement exceptionnelles, et souffre moins de l'agglomération, à la bergerie ou au pâturage, que la plupart des autres races.

La toison du Southdown est la plus courte et la plus fine de toutes celles des dunes. Sa laine obtient un prix plus élevé que toutes les autres, à moins que les laines grossières ne fassent défaut Elle est compacte et en général uniforme sur toute la surface du corps. Un Southdown moyen rendra de 5 à 7 livres de laine, en suint.

Pour fins de croisement, le Southdown a été particulièrement utile et toutes les variétés améliorées des dunes lui sont tributaires. Comme ses caractères sont depuis longtemps fixés, il les transmet à sa progéniture jusqu'à un degré remarquable.

La face, les oreilles et les jambes du Southdown ont une teinte uniforme, gris brun ou gris souris. Le front, les joues, sont bien recouverts de laine de la même densité et de la même blancheur que la laine des autres parties du corps. Les oreilles sont plutôt petites, assez espacées, recouvertes de poils fins, et ont un mouvement d'avant en arrière très vif.

Avec ses proportions admirables, sa symétrie parfaite, son corps compact, ses pattes courtes, le Southdown représente le type idéal du mouton de boucherie. Il a une allure vive, attrayante, un regard hardi et un pas ferme et fier

Le Suffolk.

Le mouton Suffolk, qui n'est représenté au Canada que par un petit nombre de troupeaux, appartient aux races des dunes, qui peuplaient autrefois les comtés du sud de l'Angleterre. Quoique plus large, de taille plus allongée, et de couleur

pl. , noire que le Southdown, cette race a cependant largement contribué à la formation du Suffolk. La seule autre race qui soit entrée dans la combinaison, était le Norfolk, qui paraît avoir été rayé de la liste des races modernes de moutons. Les anciens Norfolk étaient droits, robustes, actifs et prolifiques, à face et à pattes très noires, munis de cornes, chez les deux sexes, et revêtus de toisons de laine fine et de..e, qui rendaient environ 3 livres à la tonte. Ils peuplaient les pentes crayeuses des comtés de Suffolk, Norfolk, Cambridge et Essex. Le Southdown, qui habitait les comtés adjacents, est, comme nous l'avons dit, un mouton plus élevé, plus bas sur pattes, et bon "raceur". Ce sont les béliers de cette dernière variété qui, employés sur les brebis de l'ancien Norfolk, ont formé la nouvelle race de Suffolk.

Le crédit de l'établissemen du Sutolk revient principalement à M. George Dabito, de Lydgate, que l'on dit avoir été un avocat enthousiaste de la combinaison Southdown et Norfolk. Bien que le nom de Suffolk n'ait pas été généralement adopté avant 1859, époque où la Société d'Agriculture de Suffolk créa des classes spéciales pour cette race, on prétend qu'il existait des troupeaux purs de cette race, en 1810.

En ces dernières années, les Suffolk ont tenu tête aux autres races à laine courte, dans les expositions britanniques. En 1883, 1884 et 1885, ils battirent toutes les autres races, à l'exposition de la Société Royale d'Agriculture, et ils remportèrent depuis de belles primes dans la catégorie des moutons gras, dans les concours ouverts à toutes les races, de l'exposition de bétail gras de Smithfield. D'apparence grêle, en raison de la tête et des jambes nues et du peu de longueur de la laine, cette race ne paraît pas aussi attrayante que la plupart des autres espèces Down, mais c'est sur le bloc du boucher, la vraie pierre de touche de tous les animaux à viande, qu'elle montre réellement ce qu'elle vaut. Sa chair est rarement trop grasse, si elle l'est jamais, et le grain en est beau et la saveur particulièrement agréable.

Actif et très vigoureux, le Suffolk réussit aussi bien sur les collines à maigres herbages que sur les gras pâturages. L'infusion de Southdown et le soin apporté à l'élevage, au cours de ces dernières années, en ont fait une race très précoce. Les troupeaux produisent une haute proportion de jumeaux vigoureux, qui se développent rapidement, grâce à la quantité abondante de lait donnée par leurs mères.

La Société du mouton Suffolk, d'Angleterre, fut établie en 1886. Les premières importations au Canada eurent lieu en 1888, et quelques troupeaux se sont depuis établis, dans l'Ontario, l'Ile du Prince-Edouard, et la Colombie-Anglaise. Les premiers Suffolks des Etats-Unis furent importés en 1888, mais un grand nombre d'autres suivirent, et l'association américaine pour l'enregistrement des troupeaux, fut instituée en 1892.

Si on le compare aux autres races des dunes, c'est avec le Hampshire que le Suffolk présente le plus de points de ressemblance, et même, à quelques-unes des grandes expositions, ces deux variétés sont classées ensemble. Toutefois, ils leur sont inférieurs sous le rapport de la taille et du poids, mais ils sont plus lourds que les Southdown et les Shropshire. Les béliers adultes, en bon état de chair, pèsent de 240 à 260 livres, et les brebis, de 190 à 210 livres. Ils ont le corps et les membres plus longs que le Shropshire. La tête est plus longue, plus étroite, et nue; mais l'on ne s'oppose pas à la présence d'une petite touffe de laine blanche et courte, sur le front. La tête et les jambes sont d'un noir lustré. Au point de vue de la production de la laine, ils rendent un peu plus que le Southdown, et la qualité de la laine est égale à celle du Hampshire ou du Shropshire.

Dorset.

Le mouton Dorset à cornes constitue l'une des plus anciennes races de moutons anglais. Il peuple, depuis une date très ancienne, les comtés fertiles de Dorsetshire et de Somersetshire, situés dans le sud-ouest de l'Angleterre. Le pays d'origine de la race est parsemé de collines et de vallées fournissant des pâturages crayeux et élevés ou des pentes et des vallées argileuses et riches. Le mouton Dorset original était un animal large, plutôt massif, à longues pattes, et extraordinairement précoce. Les

deux sexes ont conservé leurs cornes, depuis l'origine de leur race jusqu'à nos jours. Ils appartiennent aux espèces à laine moyenne, mais, contrairement à la plupart de celles-ci, ils ont la face et les pattes blanches. On s'efforça, mais sans succès, d'améliorer la race par des croisements, bien que l'on ait employé pour cela les races Leicester et Southdown. L'amélioration très sensible effectuée dans la forme et la précocité du mouton Dorset, au cours du dernier quart de siècle, s'est faite entièrement dans la race elle-même.

Pour l'élevage, le Dorset possède des qualités qui le rendent supérieur à toutes les autres races. Les brebis, contrairement aux autres variétés, peuvent être saillies presque à tout moment de l'année, et il n'est pas rare qu'elles agnellent deux fois en 12 mois. En Angleterre, on voit souvent, à Noël, des agneaux Dorset sur le marché de Smithfield, et ils commandent alors des prix de fantaisie. Beaucoup d'éleveurs, sur ce continent, de même qu'en Grande-Bretagne, cherchent à obtenir leurs agneaux d'automne dès le mois de septembre, tandis que d'autres préfèrent ne pas les avoir avant janvier. La brebis Dorset est une mère excellente; elle produit rarement moins de deux agneaux, et souvent trois. Elle donne du lait en abondance, et ses agneaux, bien nourris, se développent très rapidement. Pour ces raisons, les Dorset occupent une place spéciale, comme producteurs de ce que l'on appelle des "agneaux de serre", qui rendent fréquemment de 40 à 45 livres de viande nette, à quatre mois.

La conformation générale du Dorset est celle du type de boucherie; il s'approche plus du Southdown, sous ce rapport, qu'aucune des autres races. Il est plus gros que le Southdown, égalant presque le Shropshire, mais moins symétrique que l'une ou l'autre de ces variétés. Le poids moyen des béliers adultes est d'environ 220 livres, et celui des brebis, d'environ 162 livres.

Au point de vue de la qualité, la laine du Dorset ressemble beaucoup à celle du Shropshire; la toison est très tassée, très blanche, et élastique. Le front et les mâchoires sont recouverts, comme chez le Southdown. Les béliers de bonne venue rendent environ 10 livres, et les brebis, de 7 à 8 livres de laine, non lavée.

Les cornes du Dorset s'inclinent gracieusement en avant, assez près des mâchoires. Elles sont petites et plates, chez la femelle, mais beaucoup plus longues, beaucoup plus fortes et beaucoup plus anguleuses, chez le mâle, où elles s'enroulent en spirales vers l'extérieur, à partir du dessus de la tête.

Les Dorset sont très appréciés, aux Etats-Unis, pour le croisement, surtout dans les districts où l'on trouve des métis mérinos. Ils communiquent d'une façon remarquable leur fécondité, leur vigueur, leurs excellentes aptitudes laitières et leur forme compacte, à leur progéniture. Leurs cornes les rendent peu propres à des croisements avec des races sans cornes. Cependant, si l'on devait s'en servir dans ce but, les Dorset, dans le croisement, ne devraient fournir que les femelles. On obtient ainsi des agneaux à face noire, qui s'écoulent plus facilement que les agneaux d'élevage Dorset et qui sont souvent primés, aux expositions, danas les catégories ouvertes aux métis.

L'élevage du Dorset a été peu pratiqué, en dehors de son pays natal, jusque vers 1885. Dernièrement, de petits troupeaux ont été établis dans d'autres parties des Iles Britanniques. On a commencé à importer au Canada vers 1885, et aux Etats-Unis en 1887. On en trouve maintenant de nombreux troupeaux, au Canada et aux Etats-Unis.

Le Cheviot.

La race Cheviot est peu connue des éleveurs canadiens, mais elle gagne rapidement en faveur partout où on en fait un essai loyal. Venant d'un pays accidenté, elle possède une faculté particulière d'adaptation pour les pays de montagnes, où l'on ne peut donner une attention journalière aux animaux.

Le Cheviot appartient à l'une des plus anciennes races de moutons. Il rentre dans la catégorie des races de montagne et vient après la race Black Face, des Highlands de l'Ecosse, au point de vue de la rusticité. Il provient des terres monta-

gneuses qui bordent l'Ecosse et l'Angleterre, et où l'on en pratique l'élevage depuis époque très reculée. Dans son pays natal, on ne lui fournit pas d'abri, et il pait t l'année sur les pentes des montagnes et dans les vallées. Cette vie en plein air a du Cheviot une des races les plus rustiques, parmi les espèces à laine moyenne.

Le premier essai efficace d'amélioration du Cheviot remonte à l'année 1 Cette même année, quatre éleveurs renommés visitèrent le Lincolnshire et revin avec 14 béliers, qu'ils employèrent avec grand succès sur leurs troupeaux. On prét que le troupeau de M. James Robson, de Philhope, fut si bien amélioré par le cro ment Lincoln, que, pendant de nombreuses années, M. Robson vendit plus de bélie lui seul que la moitié des fermiers de la montagne mis ensemble.

La race fut baptisée vers 1792. Elle était alors décrite comme race à laine f De 1800 à 1860, le mouton Cheviot gagne graduellement du terrain, et les Black F disparaissent de la plupart des meilleurs fermes du sud de l'Ecosse, sauf dans districts montagneux de l'Ayrshire et de Lanarkshire. Ensuite vint une série saisons rigoureuses, qui remit les Black Face en faveur dans toutes les localités, s sur les pentes inférieures et herbeuses de la montagne, où le Cheviot se mainti encore aujourd'hui.

C'est un animal de taille moyenne, à peu près semblable au Shropshire, pour poids. Les brebis pèsent de 150 à 160 livres, et les béliers, de 180 à 225 livres. Ils rare qu'elle devienne trop grasse. Elle consiste en un mélange de gras et de maig mouton des bruyères du nord de la Grande-Bretagne. Comme la plupart des races montagnes, ils ont l'avant-train léger, mais les quartiers de derrière sont bien dé lonnés et produisent des gigots de mouton de qualité exceptionnelle. La viande Cheviot, comme celle des autres races de la montagne, est d'excellente qualité. Il rare qu'elle devienne trop grasse. Elle consiste en un mélange de gras et de maig très tendre, et qui possède une fine saveur.

La laine du Cheviot appartient à la classe moyenne. La toison a une tendance être ouverte et elle est quelque peu plus longue et plus grossière que le meilleur typ de laine Shropshire. Comparée à la laine des Oxford, elle lui est plutôt supérieure e qualité. Les brebis rendent de 6 à 9 livres, et les béliers, de 8 à 12 livres de lain non lavée.

Le Cheviot est doué d'une vigueur de constitution extraordinaire. Il est trè prolifique, les brebis produisant plus souvent des jumeaux que des agneaux seuls. Le brebis prennent bien soin de leurs agneaux et ceux-ci se développent rapidemen donnant, à l'âge de 6 mois, de 50 à 60 livres de viande.

De façon générale, la forme du Cheviot ressemble beaucoup à celles des autre bonnes races à viande. La tête, sans têre trop lourde, est large, hardie, avec des yeu noirs, brillants, et des oreilles droites de moyenne longueur. Le nez est romain; l peau, autour de la bouche, est noire; les jambes, la face et les oreilles, sont recou vertes de poils blancs, durs et propres.

Le Cheviot convient tout particulièrement aux districts accidentés. Il réussi bien, même sur un pâturage maigre, pourvu qu'il puisse avoir accès à une grand superficie de terrain, et s'engraisse promptement sur racines, bon pâturage, ou su fourrages, même sans ration de grain. Ces moutons tout tout à fait chez eux dans les provinces maritimes et les parties escarpées de la province de Québec, où l'on en trouve maintenant quelques troupeaux.

Le Mérinos.

Très répandus dans la République Américaine, les mérinos ne sont pas devenus populaires, dans ce pays. Au Canada, de même qu'en Grande-Bretagne, il faut qu'un mouton soit au moins un peu apte à produire de la viande, pour que les éleveurs s'en emparent, ou que le cultivateur ordinaire, qui ne garde que quelques sujets, y trouve son profit. Toutefois, dans les prairies, la majeure partie des troupeaux sont formés de mérinos, et bien que le type de boucherie soit, en général, préféré par tout le Canada, tout indique que l'on continuera à faire appel périodiquement, sinon de façon

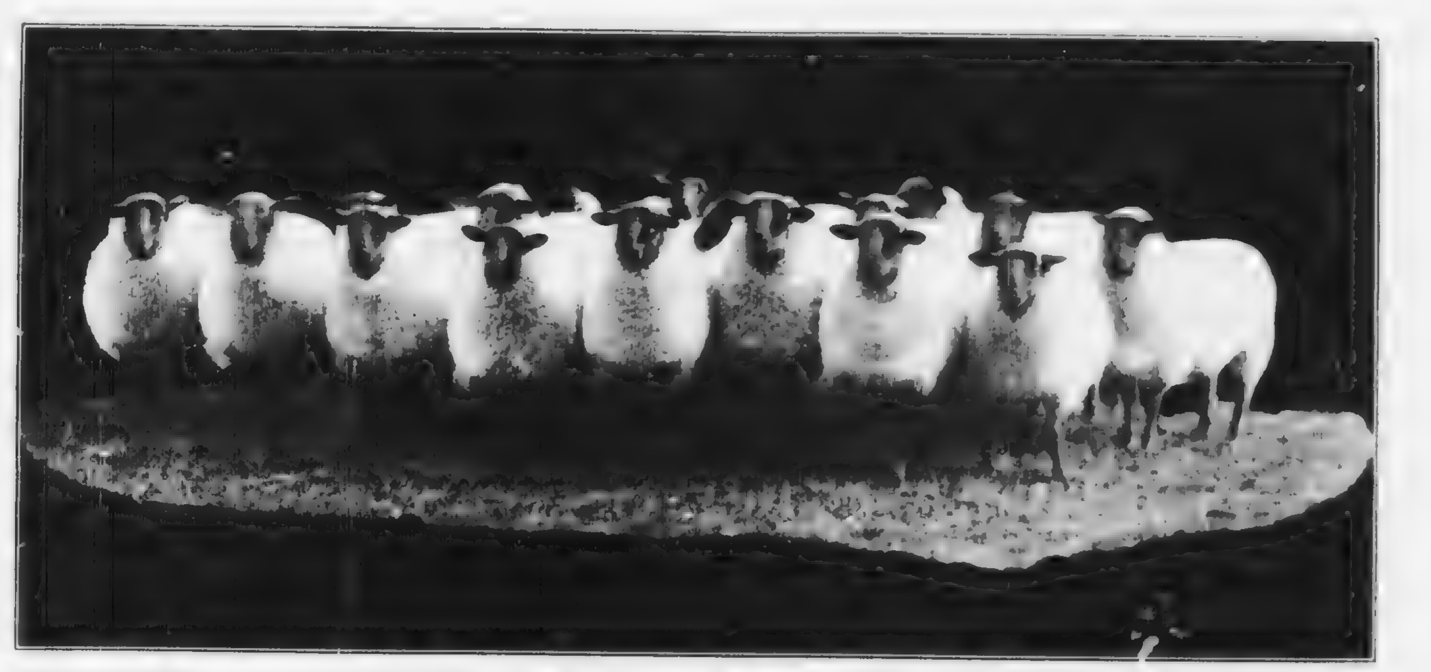


Fig. 22. Groupe d'agnelles Suffolk.
Pour bélier Suffolk, voir fig. 70.





Fig. 23—Bélier Dorset.



Fig. 24—Agnelle Dorset.



Fig. 25—Brebis Dorset.





Fig. 26.—Belier Cheviot.



Fig. 27. Brebis et agneau Cheviot.





Fig. 28 — Brebis Merinos.



Fig. 29 — Bélier Merinos.





Fig. 30 Troupeau d'agneaux Hampshire. (A remarquer l'uniformité du type.)

11149—p. 4



persistante, au sang mérinos, tant qu'il restera de grands espaces en prairies. Ceci provient non seulement des qualités supérieures dont le mérinos fait preuve sur pâturage, mais aussi de la demande de nos manufactures naissantes, pour une qualité de laine supérieure à la laine grossière ou médiocre. Les laines des prairies ont beaucoup augmenté de valeur, au cours de ces dernières années. C'est là un fait qui tend à encourager le développement de l'élevage du mouton, et le mérinos sera appelé à remplir un rôle important dans ce développement. Jusqu'ici, nous ne nous sommes intéressés à l'élevage du mouton qu'au point de vue presque exclusif de la production de la viande, mais il ne faut oublier que ce n'est là qu'une des nombreuses sortes de viande que nous produisons, et non pas la plus importante, tandis que la laine est un produit particulier et caractéristique, et c'est au point de vue de la laine que nous devons nous attendre à voir une amélioration générale, dans l'élevage ovin.

Le mérinos est un mouton à laine fine. Il a été élevé presque exclusivement pour sa toison, depuis les premiers âges de l'ère chrétienne. Pendant quelques années, on a donné plus ou moins d'attention à l'aptitude à l'engraissement de quelques familles, mais à ce point de vue, le mérinos, chez les moutons, ne mérite pas plus d'attention que les races strictement laitières, chez les bêtes à cornes. Toutefois, on peut fort bien concevoir que les riches pâturages et l'air plus rigoureux des latitudes tempérées exercent à la longue, une amélioration dans l'aptitude à la production de la viande et l'ampleur générale des formes.

Le mérinos est d'origine espagnole, mais on en élève tant et depuis si longtemps, en Allemagne et en France, que certaines variétés sont maintenant considérées comme particulières à ces pays. Pendant longtemps, il s'en est fait des importations de divers pays européens aux Etats-Unis, où on les élève en catégories plus ou moins distinctes, connues respectivement sous les noms de " Américaine ", " Delaine ", et " Rambouillet ". La variété américaine, ou espagnole, est la plus petite et la plus légère, et, encore aujourd'hui, on l'élève presque exclusivement pour la production de laine fine. Le Delaine est un animal plus lourd, avec peu ou point de rides, et présentant, au point de vue des éleveurs, une uniformité remarquable quant à l'importance relative de la toison et de la viande. Le mérinos français, ou Rambouillet, est le type le plus grand de la race; depuis bien des générations, on l'élève pour la production de la viande, en France et aux Etats-Unis. Certains béliers ont atteint le poids de 400 livres et donné des toisons de 60 livres. Toutefois, ce sont là des chiffres exceptionnels et anormaux. Il est probable que ces béliers étaient engraissés jusqu'à la dernière limite et que leurs toisons regorgeaient d'huile, de suint ou de terre.

L'élevage des mérinos se pratique sur une grande échelle, en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Argentine; mais, comme nous l'avons déjà dit, leur popularité, dans l'Amérique du Nord, est limitée principalement aux Etats-Unis, où 95 pour 100 des moutons, il y a 30 ou 40 ans, étaient de souche mérinos. Ces années dernières, les races anglaises ont été introduites et se sont répandues si rapidement, que la proportion est maintenant en faveur des types à viande. Sur les plaines de l'Ouest, on emploie exclusivement, aujourd'hui, des béliers de race de boucherie, et les milliers de moutons et d'agneaux qui arrivent aux marchés des Etats-Unis accusent un ou deux croisements anglais sur souche mérinos. Les agneaux qui proviennent du ces croisements ont une bonne conformation pour la production de la viande et, bien nourris, font souvent prime sur le marché.

Au Canada, on a entrepris, de temps à autre, la formation de petits troupeaux de mérinos purs, et l'on en perpétue maintenant un petit nombre à l'état pur; mais, jusqu'à présent, la grande majorité des sujets importés ont servi à des croisements. Des brebis Delaine bon marché, mêlées de Rambouillet, ont été importées en grand nombre, du Montana ou des autres Etats de l'Ouest, pour peupler les prairies de l'Ouest, et on les fait lutter par des béliers de races de boucherie. Sous les conditions des prairies, les animaux ne se développent que lentement, et la majorité des moutons sont vendus à l'âge de 1, 2 ou 3 ans. On vend peu d'agneaux, en automne, pour l'abatage immédiat, mais durant ces deux dernières saisons, plusieurs milliers de

sujets ont été nourris, en hiver, avec du foin et des criblures, aux élévateurs, et étaient en excellent état pour le commerce d'hiver et de printemps.

La race Mérinos est la plus légère des races de moutons enregistrées. Le bélier moyen pèse de 150 à 200 livres, et les brebis, de 90 à 130 livres; mais parmi les Rambouillet, on rencontre parfois des brebis de 200 livres et des béliers de 300 livres. La race a fait preuve de facultés d'adaptation égales sous des conditions fort différentes; elle réussit également bien sur les collines maigres et sur les plaines fertiles. Elle supporte l'agglomération, le manque de soin, les longues marches, mieux que les autres catégories de moutons. Pour toutes ces raisons, bien que moins prolifique que les races anglaises, les Mérinos, gardés en grands troupeaux dans les prairies et dans des conditions où il est impossible de leur accorder une attention individuelle, se multiplient de façon satisfaisante.

FORMATION D'UN TROUPEAU DE MOUTONS DE RAPPORT.

Le cultivateur canadien qui désire établir un troupeau de moutons de rapport, a aujourd'hui beaucoup plus d'avantages qu'autrefois, pour arriver à ses fins. Dans les temps déjà lointains de l'agriculture canadienne, les seuls sujets qu'on pouvait se procurer pour la formation d'un troupeau étaient les moutons *communs*, nom par lequel ils étaient généralement désignés, et communs, ils l'étaient, en effet, à plus d'un titre. Partout, on les rencontrait, sur les fermes des cultivateurs anglais du Dominion, et ils étaient absolument dépourvus de tous les signes de bon élevage qu'attestent aujourd'hui, par leurs qualités, les bons types de boucherie. Mais ils étaient vigoureux et si débrouillards qu'ils ne causaient que peu de frais à leur propriétaire. Cependant, leur agilité à escalader les clôtures et à prélever leur nourriture sur les récoltes cultivées fut souvent pour lui et ses voisins une source d'ennuis considérables.

Ils étaient assez hauts sur pattes, à corps peu profond, et peu garni de chair. Leur laine, quoique courte et épaisse, n'était cependant pas très fine; elle était même très grossière sur les hanches et sur les cuisses, et, ce qui était encore pire, elle s'éclaircissait beaucoup avant l'âge de deux ans, jusqu'à laisser les parties inférieures et le cou entièrement nus.

Ceux qui employaient ces moutons, comme souche d'un troupeau, n'obtenaient guère des agneaux assez uniformes pour la vente avant l'emploi, sur plusieurs générations successives d'animaux, d'un bélier de bon type de boucherie.

Aujourd'hui, les choses ont bien changé. Le débutant a à sa disposition des troupeaux presque purs des diverses races et il peut commencer avec un troupeau de métis sélectionnés et présentant toutes les caractéristiques de la race pour laquelle il se sent une prédilection. Depuis longtemps, les meilleurs éleveurs de ces races s'efforcent d'établir dans leurs troupeaux respectifs le même type idéal de conformation. Il n'y a que la taille qui varie. Il sera bon d'avoir cet idéal dans l'esprit en faisant un choix. Il faut un dos bien recouvert, large, indiquant des côtes bien arquées et des reins larges; la chair lisse et élastique au toucher, si l'animal est en bon état, et non pas molle et flasque ni dure. Si l'animal est en bon état de chair, l'épine dorsale ne devrait pas se révéler au toucher. Il faut rechercher des quartiers longs, bien garnis, bien remplis dans l'entre-cuisse et sur les faces internes et externes des cuisses. Ce sont là les parties les plus précieuses du corps. Mais il nous faut aussi des côtes de bonne profondeur, une poitrine ample et profonde, si nous voulons avoir une constitution vigoureuse. Ces caractères devraient s'associer à un cou de longueur moyenne, plus fort aux épaules et bien planté. Une tête nette et intelligente, des yeux brillants assez proéminents, nulle mollesse dans l'apparence; tous ces traits sont désirables.

Quand on choisit des brebis, il faut donner une attention particulière à l'ossature, qui doit être bonne et ferme; les pâturons doivent être courts et solides, pas trop inclinés en arrière; les pieds, de bonne forme et de bonne dimension; les jambes droites et d'aplomb.

La toison demande aussi beaucoup d'attention. Les meilleurs producteurs de laine, qui présentent en même temps tous les traits caractéristiques de leur race, sont les sujets les plus avantageux, et pour qu'une toison soit pesante, il faut que les fibres soit longs et bien tassés. La qualité doit être uniforme sur toute la surface du corps; il ne faut pas que la laine soit grossière sur les cuisses. Ceci est un point très important.

Ayant dans l'esprit le type qu'il nous faut, la question qui se présente ensuite par ordre d'importance est l'uniformité de qualité. Ce point est également très impor-

tant, car un groupe d'agneaux uniformes se vendra toujours mieux et obtiendra de prix plus élevés. Quand nous disons uniformes, nous ne voulons pas dire seulement que les sujets du troupeau doivent présenter le même type et être de la même dimension, mais que chaque sujet du troupeau doit lui-même être uniforme, c'est-à-dire que toutes ses parties doivent être de qualité égale, que la conformation générale doit être bonne; il ne faut pas qu'il y ait des parties extra bonnes et d'autre faibles.

Choix du bélier.

C'est surtout dans le choix d'un bélier que cette question de l'uniformité individuelle prend le plus d'importance, car le bélier, grâce à son élevage soigné, peut transmettre sa conformation et son type à sa progéniture, et il est, en réalité, la moitié du troupeau.

Une taille moyenne, plutôt forte que faible, sera la plus désirable. Dans la brebis on doit rechercher l'ampleur des formes, car les brebis de ce genre font généralement de meilleures mères. Il faut éviter une brebis à côtes courtes, à apparence resserrée. Le bélier doit posséder les mêmes qualités de conformation et de toison, mais il doit également présenter une apparence plus compacte, dénotant plus de force, de la virilité, un port fier, hardi, une ossature plus forte, sans toutefois dépasser la taille moyenne des béliers de son troupeau. Il faut qu'il soit de race pure et qu'il possède toutes les caractéristiques de sa race. C'est presque toujours une erreur que de croiser les races à moins que l'on ne se propose un but spécial. Les croisements continuels et peu judicieux ruinent toujours un troupeau.

Dimension du troupeau.

Toute ferme de 100 acres sur laquelle on pratique un système de cultures variées, devrait avoir un troupeau de 15 brebis, au moins. A mesure que l'on acquiert de l'expérience, on pourra augmenter ce nombre, mais sans dépasser 20 ou 25 têtes, à moins que l'on ne désire se spécialiser dans l'élevage du mouton. Un troupeau bien exploité doit augmenter, par les agneaux qu'il produit, dans la proportion de 150 à 175 pour 100, plutôt ce dernier chiffre.

Un troupeau de cette dimension détruira, si on lui en donne l'occasion, un grand nombre de mauvaises herbes sur une terre; mais il ne faudrait pas faire l'erreur de supposer que les moutons tireront leur subsistance des mauvaises herbes, ou des endroits perdus de la ferme. Il faudra faire provision de fourrage supplémentaire, comme la navette; cette plante, produite à très bon marché, est généralement très avantageuse, et on ne devrait jamais négliger d'en semer. Une fois sevrés, les agneaux se développent très rapidement sur la navette, et quand on y ajoute un peu d'avoine, vers la fin de la période de nourrissage, on obtient une chair ferme et bonne qui rapportera les plus hauts prix. Si l'on nourrit pour la vente au mois de mars, ce qui est généralement l'époque la plus avantageuse, la navette prépare bient au norrissage d'hiver. Ces nourritures supplémentaires sont nécessaires pour l'exploitation avantageuse d'un troupeau.

A quel moment doit-on acheter les brebis.

La meilleure époque pour acheter les brebis est le mois d'août, immédiatement aprs le sevrage des agneaux. Elles sont alors aussi bon marché qu'à n'importe quelle autre époque, et si l'on choisit des brebis qui ont élevé leurs agneaux, on pourra mieux juger de leur force et de leurs aptitudes laitières. En outre, en les achetant à ce moment, on aura le temps de les préparer pour le prochain agnelage.

Il est vrai qu'une brebis d'une tonte qui n'a pas eu d'agneau—c'est-à-dire une brebis de 16 à 17 mois—pourra rendre des services pendant un an de plus, cependant, il vaut mieux, règle générale, choisir des brebis de deux tontes. Nous savons alors qu'elles sont aptes à la reproduction et nous pouvons choisir celles qui promettent d'être les meilleures éleveuses et les meilleures laitières. Disons, cependant, que très peu

brebis d'un an sont stériles. On devra laisser ces brebis sur un chaume, non ensemencé en trèfle, ou sur de vieux pâturages, jusque vers le milieu de septembre, et leur donner alors accès à un champ de navette ou de trèfle. Quand on n'a pas de fourrages verts en abondance, il vaudra mieux donner une petite quantité de grain pour tenir les brebis en bon état. C'est là le moyen d'obtenir de fortes proportions de jumeaux. Il peut être bon de suivre le conseil de certains éleveurs de choisir pour l'élevage des brebis qui étaient elles-mêmes jumelles; mais, même dans ce cas, ces brebis devront être [illegible] fortes et vigoureuses, si nous voulons nous assurer les meilleurs résultats. Nous aurons non seulement des rendements plus élevés, mais les agneaux seront plus vigoureux et se développeront mieux, pourvu que l'on continue à donner aux brebis de bons soins jusqu'au moment de la mise bas.

Lutte.

Le bélier devra également être sain et vigoureux au moment de la lutte. Généralement, on obtient des agneaux plus vigoureux quand on se sert de béliers âgés d'un an ou plus, mais pour un troupeau de 15 brebis, un agneau mâle, bien développé, donnera des résultats satisfaisants. Non seulement il coûtera meilleur marché qu'un bélier plus âgé, mais il aura aussi l'avantage d'être plus jeune d'un an, et on pourra aussi en disposer plus facilement, quand on voudra le changer. Mais quand le nombre des brebis va jusqu'à 20, ou dépasse ce chiffre, on devra prendre un bélier plus âgé.

Quand on emploie un bélier agneau pour 15 à 20 brebis—chose que l'on devrait éviter autant que possible—on ne devra pas le laisser courir avec ses brebis, mais le tenir séparé, en lui laissant une brebis seulement pour compagnie et en lui permettant chaque matin de rester assez longtemps avec le troupeau pour lutter les brebis qui sont prêtes. Il serait inutile de le laisser plus longtemps, sans compter que sa vitalité et son utilité en souffriraient. Quand on n'a pas l'aide nécessaire, ou quand on ne désire en prendre soi-même le temps—pas très considérable, il est vrai—de suivre cette méthode, on pourra, si l'agneau est adulte, lui permettre de courir avec un petit troupeau de brebis, pendant la saison de la lutte, sans qu'il en souffre apparemment. Toutefois, il vaut mieux restreindre un agneau, car il a généralement plus d'ardeur; il est plus exposé à se faire du mal et produit par conséquent des agneaux plus faibles. Le profit du troupeau dépend largement du nombre des agneaux de développement uniforme qu'on en obtient ,et, avec des précautions raisonnables, les soins et l'attention voulus, il est possible d'obtenir ces agneaux, pourvu que les brebis soient bonnes laitières.

Hivernement.

A l'approche de l'hiver, le troupeau doit être fort et en bon état de chair, condition que l'on pourra réaliser, si les fourrages sont abondants à l'automne. L'hivernement coûtera d'autant moins cher que le troupeau sera en meilleur état. On pourra le maintenir vigoureux avec du foin de trèfle et quelques racines,—disons trois livres par tête et par jour,—et une bonne quantité de pesats de pois. Une petite quantité de grain donnée pendant quatre semaines, avant l'agnelage,—une livre par tête et par jour d'avoine et de son mélangés—contribuera à maintenir les brebis en bon état, au moment de la mise bas Après l'agnelage, on doublera la ration de grain et on donnera à peu près toutes les racines (betteraves ou navets) que les brebis voudront consommer. On obtiendra ainsi une bonne production de lait. C'est de ce lait que l'agneau dépend, les deux premiers mois. Une bonne nourriture, alors, en fera un agneau avantageux; tandis qu'une nourriture insuffisante l'arrêtera dans son développement. Après ces deux mois, on peut lui venir en aide avec d'autres aliments.

Il faut se garder de donner aux brebis de fortes quantités de racines avant la mise bas; les racines sont froides et volumineuses, en raison de la grande quantité d'eau qu'elles renferment; consommées en grandes quantités, elles semblent affecter le fœtus et les agneaux naissent mous et faibles, très difficiles à élever.

On peut donner aux brebis des navets ou des betteraves indifféremment, quoique beaucoup d'éleveurs préfèrent donner les navets avant la mise bas, et les betteraves ensuite, parce que celles-ci sont considérées meilleures pour la production du lait. Mais on ne devrait jamais donner de betteraves aux béliers, car elles occasionnent des pierres dans la vessie et causent parfois des pertes sérieuses. Les navets n'ont pas cet effet. Il importe que les moutons continuent à recevoir une nourriture succulente, quand ils ne sont plus au pâturage. L'ensilage ne leur convient pas; il est souvent trop acide et cause des indigestions graves, qui engendrent une chaleur fiévreuse de la peau, et la laine se détache. On perd ainsi une bonne partie de la toison, sans compter que la vitalité de l'animal est réduite.

Agnelage.

L'agnelage est le seul moment de l'année où le troupeau exige pendant quelques semaines des soins et une attention continue de la part du berger. Il est bon de visiter souvent les brebis, à ce moment, pour éviter que les agneaux ne se refroidissent quand ils viennent au monde ou qu'ils ne s'affaiblissent par manque de nourriture. Il est bon d'avoir quelques petites loges que l'on pourra facilement construire avec des clôtures portatives (claies) dans un coin de la grande loge. Les brebis refusent rarement de prendre soin de leurs agneaux, quand elles sont seules avec eux, séparées du reste du troupeau. Il est rare que les brebis aient besoin d'aide au moment de la mise bas, mais, souvent, un peu d'aide à propos pourra sauver la vie d'un agneau faible. Une fois que les agneaux sont sur pied et qu'ils ont trouvé les trayons de leur mère, ils n'exigent plus guère d'attention, à moins que la brebis ne soit mauvaise laitière; dans ce cas, il sera avantageux d'aider les agneaux avec un peu de lait de vache, jusqu'à ce qu'ils mangent bien.

Il faudra couper la queue des agneaux avant que ceux-ci aient plus de 10 jours. Si on la laisse plus longtemps, ou si l'on attend qu'ils deviennent assez dodus, la commotion ou la perte de sang peuvent parfois entraîner la mort. On peut éviter la perte de sang en liant la queue avec une corde, bien serrée, juste au-dessus de l'endroit où l'opération est effectuée, et l'on peut réduire la commotion en coupant un joint ou environ plus long. Les agneaux mâles devraient être châtrés en même temps.

Tonte et lavage.

La tonte devrait se faire aussi tôt que possible, au printemps. Le commencement d'avril, très peu après la mise bas, est généralement une bonne époque, ou, si l'agnelage doit avoir lieu plus tard, avant la mise bas. Si l'on attend, pour la tonte, jusqu'après l'agnelage, il faudra avoir soin d'enlever toutes les touffes de laine autour du pis, avant la mise bas ou immédiatement après. Si l'on négligeait cette opération, les agneaux pourraient sucer ces touffes et les avaler, et il se formerait ainsi dans leur estomac des boules de laine, qui causent fréquemment l'inflammation et la mort. La même chose arrive, partois, quand les agneaux sont infestés de poux, car ils sont alors portés à se mordre et à tirer la laine, en avalant une portion et les boules se forment de la même manière.

Dès que la température se sera suffisamment réchauffée, au printemps, les agneaux et les moutons devront être trempés dans un des lavages que l'on trouve dans le commerce. On peut rapidement, et à peu de frais, construire un bassin pour cette opération. On devra laver les animaux de nouveau, à l'automne, avant que la température devienne très froide. Une demi journée de travail passée à cette opération évitera bien des ennuis. Toute vermine laissée sur les moutons entrant en hivernement coûte cher au propriétaire du troupeau.

Soin du troupeau au pâturage.

Le troupeau au pâturage demande peu d'attention; tout ce qu'il exige, c'est de l'eau propre en abondance, et du sel. L'eau propre, tout le long de l'année, est nécessaire pour assurer le maintien du troupeau en bonne santé. On ne devrait jamais

laisser les moutons boire d'eau stagnante. Ils sont exposés, en ce faisant, à introduire dans leurs organes des parasites qui les feront souffrir. On ne doit pas, non plus, compter sur la neige pour les abreuver, en hiver, car ils ne se porteront pas aussi bien. Si la chose est possible, on devrait changer le troupeau de pâture toutes les deux ou trois semaines; les moutons se développeront beaucoup mieux. Il n'est pas nécessaire que le nouveau pâturage soit supérieur à l'ancien. Il suffira d'avoir deux champs et de transférer les animaux d'un champ à l'autre, toutes les quelques semaines.

Sevrage.

Une bonne époque pour le sevrage des agneaux, est la première moitié du mois d'août. Il vaudra mieux, ensuite, les séparer complètement des brebis et les mettre dans un petit enclos de jeune trèfle et de navette. Les brebis auront ainsi l'occasion de se remettre et de reprendre du poids. Pendant quelque temps, après le sevrage, il faudra surveiller soigneusement les mamelles des brebis et les traire à fond, chaque fois que cela sera nécessaire, jusqu'à ce qu'elles soient taries. Les brebis qui ont des pis en mauvais état devront être marquées pour la réforme; on devra aussi prendre note des meilleures laitières. Pour réussir dans l'élevage des moutons, il faut, avant tout s'attacher à ne conserver que des brebis bonnes laitières, car ce sont les bonnes laitières qui élèvent les meilleurs agneaux. Chez les agneaux, de même que chez les brebis, les queues devraient être coupées proprement, à la base même, avant qu'on les mette à la nourriture verte, comme le trèfle ou la navette, afin qu'ils soient moins exposés à salir leur laine, quand leurs excréments deviennent mous, chose qui arrive fréquemment.

Précautions à prendre quand on donne de la navette.

Quand on met des agneaux ou des brebis dans un champ de navette, on doit aussi ouvrir à leur disposition un autre pâturage où ils pourront se rendre, de temps à autre, car s'ils restaient continuellement dans la navette, leurs oreilles, et parfois même leur tête, enfleraient et se crevasseraient tout comme si elles étaient gelées; souvent même les oreilles tombent. Avec un pâturage supplémentaire, à côté du champ de navette, cet inconvénient est bien moins à craindre. Il se produit aussi, parfois, des pertes par la météorisation, dans les premiers jours qui suivent la mise des moutons sur un champ de navette, ou même sur du jeune trèfle. Il suffit d'un peu d'attention pour éviter cet invénient, On ne devrait jamais lâcher les agneaux, pour la première fois, sur un champ de navette, quand les feuilles de cette plante sont encore couvertes d'humidité, de rosée, ou de pluie. On choisira une belle après-midi ensoleillée et on aura soin de leur donner, auparavant, un bon repas de quelque autre nourriture. Ils mangeront d'abord goulument de la navette, puis ils resteront quelques jours sans y revenir. Le danger n'est, alors, plus à craindre, pourvu qu'ils aient un autre pâturage où ils puissent se rendre à volonté. Une fois sur la navette, on ne devrait pas les en enlever, à moins qu'on ne désire les changer de pâturage.

Après le premier juillet, quand on met les moutons dans un champ quelconque, où ils n'ont pas encore séjourné pendant l'été, on devra, au préalable, enlever soigneusement les bardanes de toutes espèces. Les piquants qu'elles produisent déprécient l'aspect et la valeur de la laine.

Sélection et réforme.

On devrait marquer, au moment du sevrage, les agnelles bien développées provenant des meilleures brebis et des meilleures laitières. C'est parmi elles que l'on choisira les sujets pour perpétuer le troupeau, en s'attachant à ne conserver que celles qui approchent le plus possible du type idéal. On les nourrira généreusement, pour assurer un bon développement, mais il n'est pas nécessaire de nourrir avec extravagance. On ne devrait pas les faire lutter avant qu'elles aient dépassé l'âge d'un an. Luttées plus tôt, leur croissance serait retardée et elles ne feraient pas des mères aussi

vigoureuses. Leurs agneaux seraient aussi plus petits et rapporteraient moins. On choisira, à l'automne, les meilleures de ces brebis pour remplacer celles que l'on aura réformées, c'est-à-dire retirées du troupeau pour une raison quelconque. Mais il ne faut pas rejeter une bonne vieille brebis, bonne mère et bonne laitière, pour la remplacer par une jeune, à moins qu'elle n'ait plus de dents ou que son pis ne soit abîmé.

On traitera alors les brebis de la même manière que la première année. Celles qui ont des pis peu satisfaisants, qui ne se sont pas bien développées, ou qui ne sont pas bonnes laitières, seront mises avec les sujets de boucherie et engraissées pour le marché. On en achètera d'autres pour les remplacer.

Si l'on désire vendre les agneaux en automne, disons au mois d'octobre, on trouvera avantageux de leur donner, tous les jours, une petite quantité de grain; mais quand on a des fourrages verts en abondance, ils s'engraisseront généralement bien, sans aucun grain.

Avant de les offrir pour la vente, on devra les rendre aussi présentables que possible, en leur taillant proprement la queue et en enlevant toutes les touffes, etc., qui pourraient nuire à leur apparence. Quelques bons bergers disent qu'il est avantageux de les laver soigneusement, si ce sont des sujets à longue laine, et ils ont probablement raison, car ce lavage améliore certainement l'apparence des moutons.

On trouvera généralement plus avantageux de conserver les moutons jusqu'au mois de mars, en les nourrissant avec du foin de trèfle, des racines, et quelques grains. A cette saison, ils sont généralement exportés, soit aux Etats-Unis, soit en Grande-Bretagne, où le marché demande des agneaux pesants. Outre le gain de poids plus considérable, le prix de la livre de viande est généralement plus élevé.

Le débutant sans expérience qui désire se spécialiser dans l'élevage du mouton et y consacrer toute sa ferme, fera bien de commencer avec un petit troupeau, comme celui que nous avons décrit, et qu'il augmentera graduellement, au fur et à mesure qu'il pourra mettre la ferme en état d'utilisation et préparer les abris et les cours nécessaires, etc. Si la ferme, très accidentée, ne convient pas pour un autre genre de culture, le débutant pourra commencer avec un troupeau plus nombreux; mais, même dans ces conditions, il fera mieux d'aller lentement, jusqu'à ce qu'il ait une année ou deux d'expérience. Dans tous les cas, pour réussir dans l'élevage du mouton, aussi bien, du reste, que dans toute autre entreprise, l'œil du maître joue un grand rôle. L'éleveur devra étudier les méthodes par lesquelles d'autres ont réussi et se guider sur leur avis, mais non, toutefois, sans tenir compte des conditions dans lesquelles ils se trouvent placés, et sans exercer librement le meilleur de son jugement.

TYPES DE MOUTONS DE BOUCHERIE.

Les profits à réaliser dans l'élevage du mouton de boucherie, dépendent, dans une large mesure, de la conformation de l'animal, et cette conformation est en grande partie le résultat de la conduite soigneuse du troupeau. L'animal ne constitue un type idéal que s'il répond parfaitement au but auquel il est destiné. S'il ne rend pas une carcasse bien garnie de viande savoureuse et nourrissante, et une toison fournie de laine propre à la fabrication d'étoffes de choix, il ne mérite pas l'attention du berger. A moins qu'il puisse remplir ces conditions économiquement ou de façon suffisante pour laisser un profit au nourrisseur, il lui manque quelque chose, et son éleveur devra s'efforcer de corriger ce défaut par un élevage approprié.

Heureusement, la valeur de la viande et le bon marché de l'élevage et de l'engraissement sont toujours en proportion de la qualité de l'animal, c'est-à-dire de la quantité de sang de race qui circule dans ses veines. L'amélioration des races s'est portée sur le développement des parties les plus précieuses au point de vue de la boucherie, ainsi que sur l'augmentation de la proportion de viande par rapport au poids vif et le développement de la précocité. Le mouton de race pure ou l'animal qui présente les caractéristiques de la race pure—caractères qui ne se trouvent jamais dans le spécimen non amélioré—est le sujet qui coûte le moins cher à élever, qui engraisse le plus vite et qui se vend au plus haut prix par livre. Les bons éleveurs ne l'ignorent pas et se servent, invariablement, d'un mâle de race pure, sachant que cela rapporte, quand bien même il leur faudrait payer deux ou trois fois plus pour un animal de ce genre, que pour un métis, quelque bon que soit ce dernier. Ils savent que, par ce moyen, ils amélioreront sûrement leurs troupeaux et que cette amélioration restera fixée, dans une large mesure, parmi les générations qui suivront. L'uniformité d'excellence s'établira plus fermement, dans chaque génération améliorée qui suivra le croisement, jusqu'à ce que le troupeau cesse de donner des produits inférieurs et non avantageux. Chaque brebis représentera alors un type parfait de mouton de boucherie, et quand cette brebis sera accouplée avec un mâle vigoureux et de race pure, elle produira infailliblement de bons agneaux, à moins d'accidents, de maladie, ou de mauvais traitement. Le type est fixé; elle ne peut faire autrement.

Que d'éleveurs de moutons négligent totalement cette vérité si simple et si évidente, et que cette négligence leur coûte cher! Dans toutes les provinces on se sert encore de beliers métis, et même, dans bien des cas, de béliers communs; aussi, la proportion d'agneaux de qualité inférieure est-elle considérable. Voulant se rendre compte de la différence dans la qualité des agneaux de divers districts, l'auteur de ce bulletin visita plusieurs districts, notés pour leurs agneaux pauvres, passables ou bons. Muni de renseignements fournis par de grands éleveurs, connaissant parfaitement les diverses sources d'approvisionnement, je voyageai, kodak en main, et je visitai de nombreuses fermes. Malheureusement, la sauvagerie de quelques-uns des pires spécimens m'empêcha d'en prendre de bonnes photographies, et il est un bon nombre de troupeaux dégénérés que je ne puis reproduire ici. Cependant, les quelques types recueillis, et les chiffres représentant le poids des expéditions, constituent une éloquente leçon de choses.

Le district n° qui comprend de vastes superficies de plusieurs provinces, produit une catégorie d'agneaux de qualité excessivement faible. D'octobre à novembre, les poids de ces animaux varient de 50 à 75 livres, et la moyenne ne dépasse guère 60 livres. Non seulement ils sont légers, mais ils sont maigres et peu avantageux, aussi bien pour l'éleveur que pour le boucher. Leurs jambes longues, leurs cuisses minces, et leur dos nu, font le désespoir du cuisinier. Ils ne rendent que très peu de viande—pas plus de 45 pour 100 de leur poids vif. L'acheteur coupe donc fortement sur les

prix, et il ne reste au producteur qu'une très faible somme pour ses agneaux, si faible, qu'il en arrive à douter que l'élevage du mouton soit une industrie avantageuse.

Le kodak révèle quelques-uns des secrets du bétail de qualité inférieure. Non seulement on ne sait pas ce que c'est qu'un mâle de race pure, dans ces districts, mais on trouverait même difficilement un métis passable à la tête du troupeau. Règle générale, on met en réquisition les services de l'agneau le plus vigoureux que l'on possède, ou celui du voisin, dont le troupeau ne vaut pas mieux, et il en résulte infailliblement une variété dégénérée. C'est dans ces districts que l'agneau noir est le plus répandu, et partout, aussi, il ne pèse pas grand'chose. Les figures 31 et 32 représentent un bélier et un groupe de brebis typiques des espèces rencontrées dans le district n° 1, et la figure 33, les agneaux qui en proviennent.

Il serait injuste d'attribuer entièrement la mauvaise qualité des agneaux au mauvais choix de reproducteurs. On n'attache que peu d'importance au troupeau, et la nourriture et les abris s'en ressentent. En hiver, les moutons ne reçoivent guère que de la paille, et on ne leur donnerait jamais de nourriture supplémentaire en été, quelque pauvres que soient les pâturages. On ne penserait jamais, non plus, à faucher les bardanes, et l'on ne se préoccupe pas de la division des sexes, avant que les agneaux soient expédiés au marché. Disons aussi que le rendement de la tonte, dans un bon nombre de troupeaux non améliorés, ne dépasse pas 4 à 5 livres par tête.

Le district n° 2 produit des agneaux pesant de 60 à 90 livres. On commence, ici, à reconnaître la valeur de la race et des bonnes méthodes d'alimentation. Le bélier commun cède la place au métis, et, de temps à autre, on introduit un mâle de race pure, peu cher. Cette mesure est généralement suivie de meilleurs soins et d'une meilleure alimentation, et il en résulte une amélioration de la race. Le district sort lentement, mais sûrement, des méthodes primitives. Certains cultivateurs font pousser des racines et du foin de trèfle, pour l'alimentation d'hiver. On donne aussi plus d'attention à la castration et au bien-être général du troupeau; aussi, la majorité des agneaux dépasse la limite de poids qui leur donne droit aux meilleurs prix du marché. Le rendement de la tonte est de 6 à 8 livres de laine par tête, et la situation générale est prospère.

Le district n° 3 produit une excellente catégorie d'agneaux, dont beaucoup sont expédiés aux marchés de Buffalo et de New-York. Ce sont, en grande partie, des agneaux châtrés, bien garnis de viande, et qui obtiennent les meilleurs prix du marché. Ils pèsent, vers les mois d'octobre et de novembre, de 80 à 110 livres par tête, et rendent de 55 à 60 pour 100 de viande. Depuis longtemps, les propriétaires ont abandonné l'emploi des béliers métis, et la plupart ne redoutent pas de payer un bon prix pour un bon reproducteur. La plupart des races de boucherie sont représentées, en proportions peu variables: Shropshire, South Down, Oxford, Leicester, Cotswold, et Lincoln. Nous reproduisons ici des photographies représentant deux de ces races: Leicester et Oxford. Les figures 36 et 37 représentent des béliers employés sur des troupeaux métis. La figure 34 montre des groupes de brebis métis, et la figure 35 représente des agneaux provenant de ces brebis. On chercherait vainement dans ces troupeaux des agneaux de qualité inférieure. De fait, on peut dire que 100 pour 100 de ces agneaux sont de qualité n° 1 et obtiennent souvent un prix légèrement supérieur aux cours les plus élevés. Même sur un marché encombré de provisions, ces agneaux de bonne race se vendent, car il se trouve toujours des acheteurs, pour des produits de choix.

On constate, dans la plupart des troupeaux métis, les résultats des changements de mâles, des types à longues laines au type Down. Les brebis larges, massives, quelques-unes avec des faces brunes, d'autres à la face grise ou tachetée, font l'orgueil de maints propriétaires. Elles rendent de 8 à 12, et parfois même 14 livres de bonne laine, et quand leur utilité dans le troupeau est finie, elles engraissent rapidement et se vendent à un bon prix. Ces animaux donnent une chair exquise, formée d'une couche profonde de muscles, ou de viande maigre, avec une proportion de gras suffisante pour flatter le palais le plus fastidieux.

Les méthodes suivies dans ce district peuvent servir d'exemple. Les moutons reçoivent tout autant de soin que les vaches, et ils rapportent généralement beaucoup plus que celles-ci. Le foin de trèfle forme l'alimentation principale, et un bon nombre d'éleveurs cultivent des navets pour l'hiver. M. Charles Moore, un éleveur enthousiaste du district nord-ouest du comté de Carleton, Ont., se trouve très bien de l'emploi de grains mélangés et non battus, pour l'hivernement de son troupeau. Tant qu'il employait les navets à profusion, les agneaux venaient faibles et ne se mettaient sur pied que lentement, mais depuis qu'il a adopté le grain mélangé, ils viennent au monde vigoureux et sont de suite prêts à prendre soin d'eux-mêmes Il préfère un mélange d'avoine, de blé et d'orge récolté avant la maturité complète. Ceci, avec un peu de foin de trèfle, ajouté, constitue la ration d'hiver des moutons de M. Moore. Sur sa ferme, aucun agneau mâle n'échappe au couteau, et on ne pourrait en dire autant d'un bon nombre des fermes de ses voisins. On n'y voit pas, non plus, de moutons à longue queue, cette preuve criante de semi-négligence. C'est un troupeau superbe, à tous les points de vue.

Les districts 1, 2 et 3 ne sont pas circonscrits par des limites géographiques bien définies. Le premier, comme on peut le supposer, représente une localité des plus arriérée, où le sol est de qualité inférieure, où les cultivateurs sont pauvres, et où l'esprit d'initiative fait défaut.

Le district n° 2 couvre de grandes portions éparpillées de territoire et s'étend même dans de bons centres agricoles, où, malheureusement, on trouve trop souvent des cultivateurs de deuxième ordre. Règle générale, ce distrirct comprend ce que l'on pourrait appeler les cantons obscurs des comtés modérément progressifs. On y élève beaucoup de bons agneaux, en raison des conditions éminemment favorables à l'industrie ovine; mais la proportion considérable de produits inférieurs donne une qualité moyenne relativement faible. Si les pertes que l'on encourt, chaque année, par l'emploi de béliers métis, étaient bien reconnues, l'exportation énorme de béliers de race pure, aux Etats-Unis, qui contribue tant au développement de l'élevage du mouton à viande, chez le cultivateur américain, serait grandement réduite, parce que le pays absorberait un grand nombre de sujets disponibles. Cet état de choses contribuerait grandement à la prospérité des éleveurs de moutons de race pure, aussi bien qu'à ceux de moutons d'utilité, au Canada.

Le district qui reste couvre les meilleurs secteurs agricoles où l'on élève non seulement de bons moutons, mais d'excellentes bêtes à cornes et de superbes chevaux. Les cultivateurs ont appris à tirer le meilleur parti possible de leurs occasions et ils trouvent que l'emploi du mâle de race pure, rapporte, pour toutes les catégories de bestiaux.

PRODUCTION DE LA VIANDE DE MOUTON EN GRANDE-BRETAGNE.

Au Canada, l'élevage du mouton n'a pas été l'objet d'une attention aussi soutenue que l'engraissement du bœuf, du porc, ou l'industrie laitière. En Grande-Bretagne, et, jusqu'à un certain point, aux Etats-Unis, la production de la viande de mouton constitue une branche importante de l'agriculture. Au Canada, cette industrie ne constitue guère qu'une petite branche de la culture, et, comme telle, ne reçoit relativement que peu d'attention.

Nul pays au monde ne produit de meilleurs moutons que la Grande-Bretagne, et nulle branche de l'industrie animale n'y est plus avantageuse que l'élevage de cet animal. Là, on s'en occupe comme d'une industrie hautement spécialisée et l'on y gagne sa vie, malgré des fermages élevés et des frais considérables.

En Angleterre, et en Ecosse également, on rencontre des troupeaux de plusieurs centaines de brebis d'élevage, et chaque troupeau est confié aux soins d'un berger intelligent, exercé souvent depuis l'enfance, dans son art. On lui donne souvent un ou plusieurs assistants, et ces hommes consacrent leur temps entier aux soins du troupeau. On se rend compte que ce qui vaut la peine d'être fait vaut la peine d'être bien fait; et, suivant ce principe, on ne conserve que les sujets les plus avantageux du troupeau et on leur fait donner un maximum de rendement. La rotation que l'on suit sur la ferme est établie d'après les besoins du troupeau, et, quand on achète des aliments, on ne se procure que les sortes qui répondent le mieux au but pour lequel elles sont données. L'industrie du mouton est depuis si longtemps établie sur une base commerciale, en Grande-Bretagne, que le système général d'élevage et d'alimentation varie peu, et seulement pour se conformer aux conditions variables de la terre et de la localité. Partout, on cultive des racines succulentes en abondance, ainsi que des herbes spéciales, dans les pâturages. L'éleveur se fait aussi un devoir de fournir des tourteaux aux brebis qu'il engraisse, bien que cet achat exige une dépense considérable. Il sait que deux choses sont nécessaires pour assurer le succès: la santé, d'abord, et la nourriture généreuse, ensuite. La vie en plein air, les racines succulentes, les riches pâturages, assurent la santé des animaux, tandis que l'emploi généreux de tourteaux de lin ou de coton, et d'autres aliments concentrés, donnent un maximum de rendement.

Bien que les méthodes suivies par les bergers des vieux pays soient à peu près uniformes, cependant, la plupart des troupeaux ont un caractère qui leur est propre. L'éleveur porte son type de mouton dans son esprit, et il se guide sur cette vision pour faire le choix de ses sujets d'élevage. Il s'aperçoit promptement des défauts que présente un animal d'élevage ou de boucherie et choisit invariablement, pour les générations futures, des béliers forts dans les parties où les brebis sont faibles. Un éleveur intelligent ne pardonne jamais les points faibles, ou, du moins, les points qui lui paraissent faibles, et son troupeau est ainsi la reproduction exacte de son idéal.

Les anciens troupeaux établis ne varient pas beaucoup dans leur composition, d'une année à l'autre. Le même troupeau, visité à la même saison, dans des années différentes, présentera toujours le même aspect. Les brebis qui atteignent un certain âge sont engraissées et vendues, et de jeunes agneaux, soigneusement choisis, sont appelés à prendre leur place. Les méthodes d'à peu près n'ont pas de place sur la ferme anglaise; on cherche toujours à obtenir des résultats précis et uniformes, et on y réussit dans une large mesure.

Naturellement, c'est sur les fermes où l'on garde des troupeaux de race pure, que l'élevage du mouton atteint son plus haut développement. La plupart de ces troupeaux, sinon la totalité, sont des troupeaux d'utilité; c'est-à-dire que l'on engraisse,



Fig. 31 Groupe de mauvaises bre[illegible]

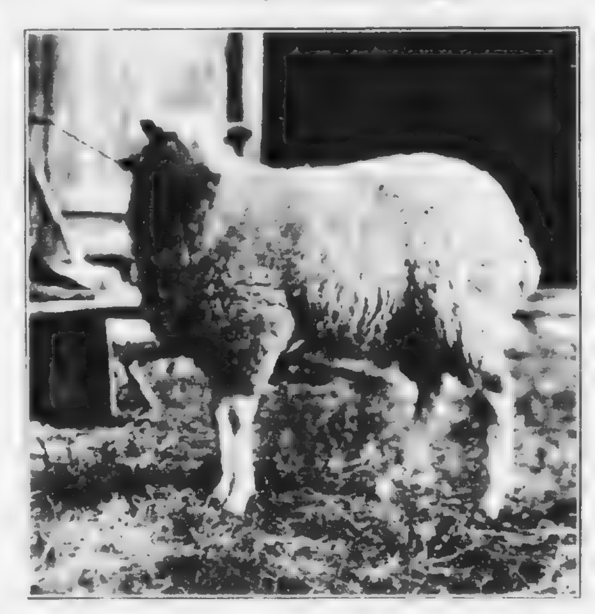


Fig. 32 Un pauvre bélier.



Fig. 33 Groupe de [illegible] agneaux



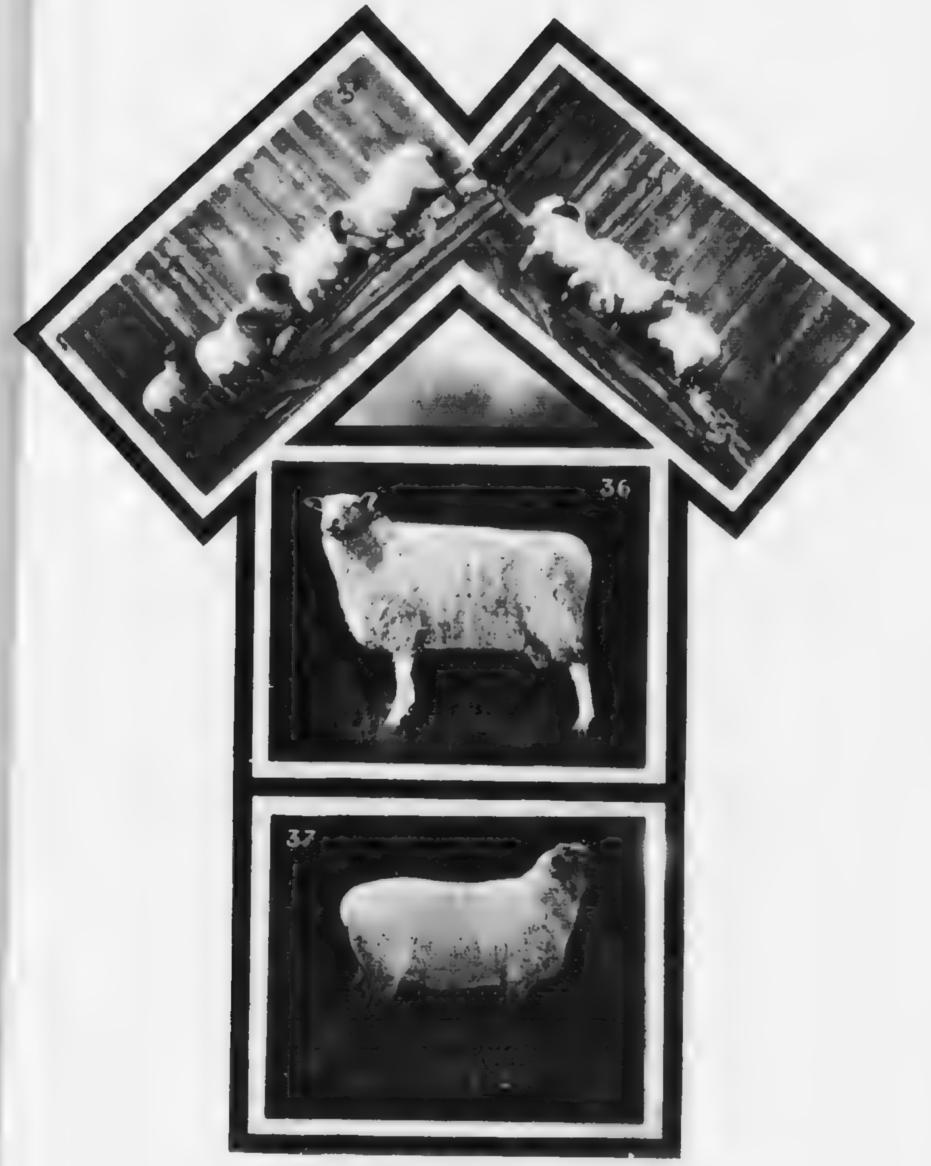


Fig. 34 Groupe de brebis metisses.
35 Groupe d'agneaux metis.
36 Belier Leicester à la tête d'un troupeau metis.
37 Belier Oxford a la tête d'un troupeau metis.



chaque année, un grand nombre de moutons qui sont vendus au boucher. On ne conserve, pour la perpétuation du troupeau, que les sujets de choix, représentant au plus haut degré le type et l'excellence de la race.

Les troupeaux de race pure, anglais, contiennent depuis 200 jusqu'à 1,000 têtes de brebis, et même plus. On trouve ces troupeaux, outre un grand nombre de bêtes à cornes et de chevaux, sur des fermes de 450 à 500 acres. Le système de stabulation communément adopté sur un sol enrichi par des nombreuses années d'élevage intensif permet de nourrir tous ces animaux. Les plantes comme la ray-grass, le dactyle peloté, le trèfle rouge et le sainfoin, donnent un végétation luxuriante. On cultive aussi, pour les moutons, la navette, les racines, les choux et les plantes de ce genre, et, sauf aux saisons de l'année où on désire stimuler le développement, les diverses parties du troupeau sont réunies en enclos fermés par des clôtures mobiles et reçoivent, outre les fourrages succulents, quelques tourteaux de lin ou autres aliments concentrés. Au commencement de l'été, et après que les agneaux sont sevrés, les matrones, et parfois aussi les jeunes brebis, sont laissées en liberté, au pâturage; mais là même, elles ne sont pas obligées de parcourir de grandes distances pour se rassasier. Partout, la nourriture semble abonder, et cette condition est assurée par les changements de pâturages et une exploitation judicieuse à tous les points de vue.

Après que les agneaux sont sevrés, on les tient continuellement dans des champs divisés par des clôtures mobiles, et où les vesces d'hiver, la fétuque des prés et les trèfles les cachent presque continuellement à la vue. Ils reçoivent, en outre, une ou deux fois par jour, une portion d'avoine concassée et de grain. On change les clôtures mobiles de place chaque jour, en ne laissant en arrière que des terrains bien rasés, et en prenant dans l'enclos suivant une abondance de nourriture. Sur un grand nombre de fermes, les brebis au pâturage sont mises sur les parcelles que viennent d'abandonner les agneaux, et elles mangent avidement les tiges dont elles sont friandes et qui leur procurent un changement de nourriture. Ces changements continuels expliquent, dans une large mesure, la vigueur si remarquable du troupeau de mouton anglais. Rien ne se perd, et le terrain a de nouveau l'occasion de se regarnir pour fournir un nouveau pâturage, après quelques semaines. On sème, dans ce but, des récoltes en succession, partout où l'occasion se présente. Les betteraves fouragères et les navets viennent fréquemment après un pâturage, et on fait manger ces racines, soit sur le champ même, soit par portions journalières, dans les auges, en hiver et au printemps, et même jusqu'à une date avancée du printemps qui suit. Il semble y avoir une provision continuelle de betteraves, sur la plupart des fermes anglaises. On les donne aussi bien avec le pâturage qu'avec la nourriture sèche, et on les apprécie hautement, pour la variation qu'elles apportent dans la diète et pour l'influence bienfaisante qu'elles exercent sur les fonctions digestives.

Sud de l'Angleterre.

Dans le sud de l'Angleterre, une grande partie du sol est consacrée à l'élevage du mouton. Dans le district Dorset, on a l'habitude de faire lutter les brebis Dorset deux ou trois fois de suite, par des béliers de cette race, et une fois par un bélier Down, après quoi on les engraisse pour la vente à la boucherie. De cette manière, le troupeau d'élevage reste pur; on dispose des brebis à un âge auxquelles elles conviennent au marché, et les agneaux demi-sang Down, venus au monde au commencement de l'hiver, commandent les plus hauts prix de l'année.

Dans les exploitations agricoles, l'élevage des moutons constitue le souci principal. La rotation est courte; elle consiste en blé, suivi par des herbes fourragères et du trèfle. La terre peut ne rester en trèfle qu'une année, et une partie de la récolte est convertie en foin. On cultive ensuite une partie en vesce, que l'on donne verte, et en foin, et une partie considérable en navets, suivie de nouveau par une récolte de blé. Les moutons sont tenus en enclos mobiles, et ils emportent très peu de la fertilité de la terre. Les trois points principaux de l'élevage des moutons, ici comme dans les autres parties de l'Angleterre, sont, premièrement, la clôture mobile; deuxièmement,

le champ fraîchement ensemencé, et enfin, le berger intelligent. Au Canada, nous n'avons pas l'hiver anglais, si favorable à l'éleveur de moutons de ce pays, mais toutes les autres conditions présentes tendent à assurer le maximum de développement de cette industrie. Ce qui serait peut-être le plus difficile à obtenir, c'est le berger dévoué et exercé, qui consacre sa vie au soin de son troupeau et recherche toujours les agneaux d'avenir, pour le perpétuer.

Elevage du mouton en Ecosse.

L'élevage du mouton a atteint un haut degré de développement, dans certaines parties de l'Ecosse. Quelques fermes ne portent que ce que l'on appelle un troupeau mobile, c'est-à-dire que les moutons ne sont gardés sur la ferme que pendant un an, ou moins, soit qu'on les élève ou qu'on les achète. D'autres fermes, cependant, gardent des troupeaux de brebis d'âge régulier. Partout où la première de ces méthodes est en vogue, on a l'habitude d'acheter, au mois de septembre, des brebis qui ont déjà porté trois fois, et on les vend, engraissées, avec leurs agneaux, le printemps suivant ou au commencement de l'été. Beaucoup préfèrent des brebis croisées (Leicester-Cheviot ou des Leicester Black Face, mais on achète aussi des Oxford Down ou des Suffolk. On fait lutter ces brebis par des mâles Leicester ou Oxford purs. On achète aussi des agneaux, en automne, pour consommer la récolte de navets ou de fourrage, et que l'on revend, gras, en hiver ou au printemps. Cette méthode convient surtout aux terres riches sur lesquelles on suit une courte rotation. La terre ne demeure en prairie qu'un an ou deux au plus.

Sur les fermes plus élevées ou plus pauvres, qui gardent une superficie considérable en pâturages permanents, on garde les troupeaux toute l'année, et d'une année à l'autre. En général, les brebis sont des métis des croisements déjà mentionnés. On les accouple avec des Leicester ou des Oxford purs, et, dans quelques cas, avec des Hampshire, Suffolk, ou Shropshire. Beaucoup ont pour habitude de diviser le troupeau en deux parties à peu près égales en nombre. Sur les vieux pâturages, une moitié du troupeau consiste d'un tiers d'agneaux gris achetés pour avoir leur premier agneau, un tiers de brebis de deux ans, et un tiers de brebis de trois ans, pour avoir leur troisième portée d'agneaux. La progéniture de cette moitié du troupeau de moutons est gardée et engraissée pour le marché, principalement avec des navets.

La deuxième moitié du troupeau de brebis se compose de brebis de première et de troisième portée, transférées de la première à la deuxième partie du troupeau, où elles forment à peu près un tiers du nombre des sujets. Le reste est composé de brebis du même âge, achetées de ces cultivateurs qui ont l'habitude de disposer de leurs brebis, après leur troisième mise bas. Ces vieilles brebis sont luttées de bonne heure en automne afin que leur quatrième portée d'agneaux soit prête pour le marché de bétail gras, auquel on envoie également brebis et agneaux.

La nourriture produite par la ferme se compose d'herbe fourragère et de navets. On donne la plus grande attention aux semis d'herbe fourragère. Pour une seule saison de pâturage, on sème un mélange composé de 12 livres de ray grass italien, de 14 livres de mil, et de 10 livres de trèfle rouge, à l'acre. Quand la terre doit rester plus longtemps en pâturage, un mélange favori est de 12 livres de ray grass italien, 6 livres de ray grass vivace, 14 livres de mil, 4 livres de trèfle rouge, 4 livres d'alsike, 3 livres de trèfle blanc, et 2 livres de trèfle jaune. Ce sont là des semis épais, mais le cultivateur écossais les trouve avantageux pour l'élevage du mouton. Ils lui permettent de maintenir sur la terre un nombreux troupeau, et la variété de fourrages qu'ils fournissent assure des gains rapides chez les animaux.

On attache une grande importance à la récolte de navets. Pendant l'automne, on se sert de la variété blanche, connue sous le nom de Graystone. Quand ceux-ci sont consommés, une sorte plus tardive de navets blancs est prête, et, vers la nouvelle année, on a les rutabagas, que l'on peut faire consommer sur place, ou que l'on donne à la main. Donnés plus tôt, les rutabagas feraient du mal aux agneaux; parfois, même, ils sont fatals.

Renouvellement du troupeau chaque saison.

Dans les saisons où l'herbe est drue, on achète, au mois de septembre, deux brebis par acre, environ. On les tient au pâturage jusqu'à la lutte. On charroie au champ, puis avant la saison de la lutte, qui commence vers la mi-septembre, une provision de navets, pour les mettre en bon état. Les éleveurs sont persuadés que les brebis vigoureuses au moment de l'accouplement, produisent une plus forte proportion de jumeaux. On compte de 40 à 50 brebis par bélier.

Après l'accouplement, au fur et à mesure que l'hiver approche, on a recours à l'alimentation à la main. Les navets sont donnés en quantité modérée, environ 1,400 livres par 100 brebis. On donne aussi jusqu'à une livre par tête de tourteaux de coton. Quand l'agnelage approche, on donne un quart de livre par tête d'un mélange composé de son et d'avoine. Quand il fait froid, on réduit la quantité de navets et l'on donne une proportion substantielle de foin.

Quand l'époque de l'agnelage approche, les brebis les plus avancées sont retirées du troupeau et mises par petits groupes, afin d'éviter l'agglomération, et dès qu'elles ont pu gagner le pâturage, d'autres prennent leur place.

Quand les agneaux peuvent prendre soin d'eux-mêmes, on les met au pâturage, avec leur mère, en leur donnant, comme abris, des clôtures mobiles garnies de paille. La partie de pâturage qui fournit l'herbe la plus succulente est réservée pour les agneaux les plus précoces, afin de les pousser autant que possible, et de profiter des bons prix du début de la saison. Mais tous sont engraissés aussi rapidement que possible, et vendus aussitôt qu'ils sont prêts.

La méthode de l'engraissement, suivie pour les agneaux achetés maigres, est intéressante. Les ventes de ces agneaux commencent vers la fin de juillet et se continuent jusque dans l'automne. Comme on désire des gains rapides, on prend soin de ne pas surcharger les pâturages, et l'on donne aussi une ration de grain composée d'avoine, de son, de tourteaux de coton ou de tourteaux de lin, en quantité très modérée, d'abord, puis augmentée graduellement, à la discrétion du berger. On evite les grands troupeaux, et le nombre de têtes ne dépasse pas une centaine. Les groupes sont assortis suivant la taille et l'état des animaux, et l'on dispose de ces groupes, au fur et à mesure qu'ils sont prêts pour le marché.

L'espace donné à chaque groupe dépend de la grandeur du champ de pâturage et du nombre de groupes; chaque parcelle, ou enclos, mesure généralement 50 verges— la longueur des clôtures mobiles employées. Dans le district dont nous parlons, on se sert de clôtures en fil de fer, pour les divisions latérales, et de filets pour le devant. Mais dans la plupart des autres parties de l'Angleterre, on emploie des clôtures en bois, faites avec des branches.

L'attention donnée à l'engraissement des agneaux étonnerait plus d'un éleveur canadien. On s'efforce de faire consommer, par les moutons, la plus grande quantité possible de navets par tête, car on désire envoyer ces animaux au marché dans le plus court délai possible. Les paniers qui doivent servir à la distribution de la nourriture, le matin, sont remplis la veille au soir. Dès qu'il fait jour, le matin, les bergers donnent, dans des boîtes séparées, autant de tourteaux que les agneaux peuvent consommer en une heure, et versent, dans d'autres mangeoires, des navets qui ont été préparés la veille. On ne donne d'abord que quelques navets, pour que tous les groupes de moutons puissent se mettre à manger aussi rapidement que possible. Le berger revient alors au premier groupe, et verse dans la mangeoire une quantité suffisante de navets pour en recouvrir le fond d'une couche de deux à trois pouces d'épaisseur, et il fait de nouveau le tour de tous les groupes, en les servant de la même manière; il continue ainsi toute la journée. Cette méthode de donner les navets fraîchement coupés, et à intervalles rapprochés, engage les moutons à en consommer une plus grande quantité. Vers trois heures de l'après-midi, on donne une provision de tourteaux de coton de même que le matin, et, le soir, on remplit de nouveau les mangeoires de navets. On place, dans chaque loge, un ratelier de foin, que l'on remplit l'après-midi. Cette routine est continuée, chaque jour, jusqu'à ce que les moutons soient en état d'être envoyés au marché.

ENGRAISSEMENT DES MOUTONS SUR LES FERMES CANADIENNES.

S'il est vrai qu'une proportion [illegible] considérable des moutons et des agneaux venant de la ferme sortent du pâtu[illegible]e, sans qu'aucun effort spécial ait été fait pour les engraisser, il est également [illegible] un bon nombre d'éleveurs consciencieux et progressifs donnent, à l'engraissement [illegible] leurs moutons, le même soin qu'à l'engraissement de leurs boeufs et de leurs porcs, afin d'obtenir les plus hauts prix du marché. Un produit à point est toujours en demande et reçoit toujours une prime.

Un mouton de boucherie à point, de même que le porc à bacon à point, n'est plus l'animal lourd et excessivement gras que l'on recherchait autrefois. Le goût des consommateurs s'est affiné; ceux-ci sont plus difficiles que par le passé, et désirent avoir leur viande de mouton ou d'agneau, maigre, tendre et juteuse. Ceci ne veut pas dire qu'un animal maigre, mince, soit un produit désirable pour la consommation. On ne devrait jamais expédier des animaux en cet état, si ce n'est comme agneaux maigres, dont l'engraissement doit être complété sur une autre ferme.

Cependant, comme la production de viande de mouton est insuffisante, dans la plupart des provinces du Dominion, les sujets maigres, décharnés, se vendent quand même, quoique à un prix plus faible, par livre, que ceux qui donnent de bon rendements de viande. Bien nourris et bien soignés, les moutons et les agneaux à type compact, de bonne race, sont généralement assez gras, en automne, pour répondre aux exigences du marché. Les agneaux, naturellement tendres, fournissent une chair juteuse et de bonne saveur. Cependant, si le marché regorge de produits et que l'on désire attendre une hausse de prix, il faudra soumettre les agneaux à une ration d'engraissement, jusqu'à la fin. A partir du milieu de février, la demande est généralement très vive, et les produits ainsi préparés devraient faire prime, quand on désire les vendre.

Quand les agneaux sont sevrés, les sujets émasculés, ainsi que tous ceux qui doivent être engraissés, devraient avoir accès à des pâturages variés. Une parcelle de regain de trèfle, de luzerne, de navette, ou une combinaison de ces cultures, à coté d'une vieille prairie, pour varier, fournira un excellent menu. Une portion d'avoine et de son donnée, le matin, à des agneaux à l'engrais, ne sera nullement gaspillée; le gain en sera plus rapide et les risques de dérangement, provenant d'une diète trop succulente, seront réduits. On ne devra jamais laisser les moutons manquer de sel, surtout au moment où les gelées blanches commencent à faire leur apparition. Cependant, une portion trop forte de sel, surtout quand la diète est succulente, serait dangereuse, et c'est pourquoi il vaut mieux donner le sel sous forme de pierre. Les moutons, sur un pâturage de navette ou de luzerne, n'ont pas besoin d'eau pour boire. En automne, tous les animaux ont une tendance à engraisser, et l'on devrait, autant que possible, favoriser ce procédé de la nature. Quand les nuits froides arrivent, il faudra s'attacher, non seulement à retenir les gains déjà faits, mais aussi à pousser l'accroissement du poids aussi rapidement que possible. L'appétit est alors vif, et à moins qu'il ne se forme, chaque jour, une nouvelle couche de chair, la nourriture donnée constitue une perte pour le propriétaire. Pour empêcher tout arrêt dans l'engraissement, il est bon de donner, le matin, une portion de bon foin de trèfle. Les agneaux le mangeront avec délice et se remettront à engraisser. Les bons éleveurs, soucieux de réduire la mortalité du troupeau à un minimum, ont l'habitude de ramener les animaux, le soir, pour les parquer dans un enclos en herbe, et de leur donner une portion de foin, préparée d'avance, soit dans cet enclos, soit dans un enclos séparé où on les fait passer, le matin. Ce n'est pas une mauvaise coutume de leur donner, le soir, une portion de grain, et

... donner le foin le matin, ou encore de leur donner les deux, le matin, avant de les laisser sortir pour la journée. Les agneaux, soignés de cette manière, s'engraisseront rapidement. Il est surprenant de voir le nombre de moutons que l'on peut entretenir sur une superficie de terre relativement petite, lorsqu'elle porte de bons fourrages.

Engraissement d'hiver.

Tous les bons éleveurs évitent, en tout temps, les changements brusques l'alimentation, mais c'est surtout au moment où l'on met les agneaux en hivernement, que cette précaution s'impose rigoureusement. Les portions journalières de foin et de grain données quelques semaines avant que l'hiver ne vienne mettre un terme à la fin du pâturage, préparent à l'alimentation qui doit suivre. Quand la navette, la rave, ou les autres récoltes qui ont jusque-là formé la ration principale, viennent à manquer, on peut les remplacer graduellement par des racines. On augmentera la ration de foin jusqu'à donner tout ce que les agneaux peuvent consommer, deux ou trois fois par jour, et la ration de grain sera augmentée graduellement, en même temps. Le but principal est de chercher à obtenir un gain de poids continuel, sans arrêt, et payant, chaque jour, pour la nourriture consommée.

La ration de grain à donner variera suivant les cours du marché ou les récoltes obtenues sur la ferme. Ce sera agir sagement que d'éviter d'acheter du grain, quand on peut le faire venir sur la ferme, et on devra, dans la mesure où le sol et les conditions le permettront, ensemencer au printemps pour pourvoir à l'engraissement des agneaux.

L'avoine convient tout particulièrement, pour l'alimentation des moutons. C'est un grain nourrissant, que l'on peut donner sans crainte, facile à cultiver, et qui convient bien, en mélange, avec les autres grains. Deux parties d'avoine, une partie de pois et une partie de son, forment une bonne ration pour les moutons de toutes catégories. On peut aussi avantageusement remplacer les pois par du blé-d'Inde. Vers la fin de la période de nourrissage, le volume par poids de la ration peut être augmenté des trois quarts. Les tourteaux de lin sont très appréciés de la plupart des éleveurs. On peut les remplacer par le son, mais alors il faudra diminuer, en proportion égale, la quantité des grains pesants. Quand on donne une quantité généreuse de fourrage de bonne qualité, la ration de grain pour l'engraissement peut se composer d'une demi-livre à une livre et demie par tête et par jour, suivant le but que l'on se propose. Les méthodes suivies par les éleveurs diffèrent suivant les localités. Un nourrisseur important, M. Thomas Shillinglaw, du comté de Huron, qui achète en certaines saisons, des agneaux et des moutons pour l'engraissement, emploie la navette et les herbes fourragères, comme ration principale. Il ne donne aucun grain avant la période d'hivernement. Pendant cette période, il donne, comme fourrage, du foin de trèfle, et laisse au troupeau accès à la navette deux fois par jour et une heure chaque fois, jusqu'à Noël, et jusqu'à ce que cette nourriture soit recouverte par la neige. Les moutons profitent bien sur cette ration et on les vend aussitôt qu'il ne reste plus de navette, car on a constaté qu'il était difficile d'obtenir des gains satisfaisants pendant quelques semaines après que la navette est terminée. La ration de grain se compose généralement d'un mélange de pois et d'avoine, ou d'avoine et de blé-d'Inde, auxquels on ajoute parfois de l'orge. La quantité donnée de ce mélange est généralement de une chopine par tête et par jour. Les agneaux qui pèsent 90 livres le premier octobre, atteignent le poids de 110 livres, environ, à Noël. Ces poids représentent la moyenne de 600 têtes.

Dans le comté de North-York, M. Robert Somerville élève et engraisse environ une centaine de brebis et d'agneaux. Les pâturages fournissent l'alimentation principale, en automne, mais on donne aussi de la navette ou des choux cavaliers. Au sortir du pâturage, on donne une quantité généreuse de foin, de luzerne et de navets hachés, et l'on commence à donner une ration de grain, d'avoine et d'orge, ou de pois, à raison d'une chopine par jour et par tête, ou deux portions. Les agneaux sont généralement à point au mois de janvier, époque de la vente, et pèsent environ 120

livres chacun. Le troupeau d'élevage consiste en brebis métis Oxford et en béliers Oxford de race pure. On trouvera ailleurs, dans ce bulletin, des notes plus complètes sur les aliments.

Nécessairement,—et cette remarque s'applique à toutes les catégories de bestiaux—les animaux doivent, avant tout, être confortablement installés. A moins de précautions spéciales, les moutons seront sûrement infestés de tiques, et peut-être de poux, qui les irritent encore plus. Pour les en débarrasser, il faudra les laver soigneusement, avec une des bonnes préparations que l'on trouve dans le commerce et qui, non seulement détruisent la vermine, mais nettoient la peau, réduisent l'irritation et l'agitation au minimum.

Engraisser à point.

Les moutons destinés au marché, ne devraient pas être mis sur le m[illegible] à moins qu'ils soient à point, et on ne devra pas, non plus, retarder la vente, [illegible] fois cette condition atteinte. Si une partie du troupeau n'est pas aussi avancée que le reste, et si l'on désire expédier le troupeau entier d'un seul coup, il faudra séparer les agneaux plus maigres et les pousser plus rapidement. Il faut un peu d'habitude, pour distinguer le moment où un mouton est juste à point. Dans un animal de bonne race, le dos fournit une indication sûre; mais, pour les sujets de type inférieur, le dos peut être nu alors que l'animal est gras. Pour examiner l'état d'engraissement d'un mouton, on doit poser fermement la paume de la main sur le dos et la promener d'un côté à l'autre. Dans un mouton à point, l'épine dorsale est bien recouverte et donne une sensation de coussin élastique. On examinera aussi la queue et la poitrine. Dans un mouton à point, la queue est assez dodue, et la poitrine doit être bien garnie de chaque côté, de façon à remplir l'espace entre le poitrail et la jambe. Un mouton trop gras porte une quantité considérable de graisse, qui pend le long des côtes antérieures et de chaque côté du poitrail. Le marché ne desire pas des sujets extrêmement gras. La figure 41 présente une coupe de mouton à point; la figure 39, un animal beaucoup trop gras, et la figure 40, un animal non à point. La figure 38 présente un groupe de brebis à point, choisies pour le marché de Toronto, par des bouchers expérimentés. Ces brebis pèsent de 140 à 155 livres chacune.

Avantages du marché de printemps.

La coutume de vendre la majorité des agneaux, en automne, laisse le marché dépourvu de jeunes agneaux fraîchement abattus, pendant les mois d'hiver et de printemps. L'approvisionnement principal, à cette saison, consiste en viandes gelées, emmagasinées au commencement de l'hiver. Cette viande ne saurait convenir aux meilleurs clients, et c'est pourquoi les prix des moutons d'un an sont toujours en hausse, à cette saison.

Après la première partie de l'hiver, et à mesure que le printemps approche, l'approvisionnement de viande de mouton fait défaut, non seulement sur les marchés canadiens, mais aussi sur ceux des Etats-Unis, où la demande devient très vive. Non seulement la valeur de la viande augmente, alors, mais aussi la valeur de la toison. Aux Etats-Unis, le droit de douane, sur un mouton de moins d'un an, est de 75 centins, que l'animal soit tondu ou non, tandis que le droit sur la laine séparée du mouton est de 12 centins la livre, ce qui représente la somme de $1.50 sur une toison de 12½ livres. En raison de cet état de choses, les agneaux de bonne qualité sont très rares et très chers, au Canada, pendant les mois du printemps. On a même vu, pendant nombre de saisons, les bouchers de Toronto obligés d'importer des quartiers d'agneaux de Chicago en payant un droit de 2½ centins par livre pour satisfaire aux demandes de leurs clients.

C'est la coutume imprévoyante de vendre le troupeau entier, à l'automne,—un des nombreux inconvénients de l'omission de la castration—qui empêche l'éleveur canadien de profiter de la situation avantageuse du marché de printemps, situation qui se reproduit aussi sûrement et aussi régulièrement que le retour des saisons.

Emploi de criblures dans l'engraissement.

Au cours de ces dernières années, l'engraissement des moutons et des agneaux a été pratiqué, sur une très grande échelle, aux centres d'expédition du grain du Canada, et notamment à Moose-Jaw, Sask.; Port-Arthur, Ont., et autres endroits. Le blé est nettoyé, avant d'être réexpédié. Il résulte de ce nettoyage de grandes quantités de criblures d'élévateurs, consistant en grains de blé petits ou concassés, graines de mauvaises herbes, et fragments de paille. Ces matériaux ont une valeur considérable pour l'engraissement des moutons et des agneaux; ils produisent des gains rapides et une viande d'excellente qualité.

Avant l'automne de 1905, il s'exportait, tous les ans, de grandes quantités de criblures, de Fort-William et de Port-Arthur, aux enclos d'engraissement du Minnésota; mais, depuis lors, ces déchets ont été utilisés à Port-Arthur, et les opérations de la saison de 1905-06 et 1906-07 ont été très avantageuses, aussi bien pour les propriétaires des élévateurs que pour les éleveurs de moutons. Les criblures se vendirent à des prix variant de $10 à $12 la tonne. Les agneaux venaient des pâturages de l'Alberta et pesaient de 50 à 60 livres. La première saison, on en fit venir 4,000, payés de $2.00 à $2.50 par tête, et 10,000 à l'automne de 1906. Grâce à la demande créée par les engraisseurs, le prix avait augmenté de $1 ou plus, par tête.

La période d'engraissement dura près de 100 jours, au bout desquels les agneaux, qui pesaient alors, avec leur toison, de 90 à 100 livres chacun, furent écoulés, principalement à Winnipeg et à Port-Arthur, à des prix qui atteignaient jusqu'à $7.25 par 100 livres.

Les moutons étaient gardés dans des cours ouvertes, entourées de hangars consistant en une seule paroi avec un toit. Il y avait, dans ces cours, des ratelieis à foin et de larges entonnoirs à distribution automatique, tenus continuellement remplis de criblures. Les agneaux furent tondus en mars, après quoi ils firent des gains très rapides jusqu'au moment de la vente, le 15 avril, et un mois plus tard.

A Moose-Jaw, l'industrie est conduite sur une échelle un peu moins considérable. Les moutons sont tenus dans des loges fermées, au lieu de cours ouvertes, comme à Port-Arthur; mais, cependant, ces loges sont assez ouvertes pour assurer une bonne ventilation. Il n'y a pas de planche, et les accessoires sont à peu près les mêmes qu'à Port-Arthur; ils comprennent des distributeurs automatiques de nourriture et un approvisionnement continuel d'eau pure.

Outre les agneaux d'un type semblable à ceux que l'on nourrit à Port-Arthur, on engraisse aussi, à Moose-Jaw, un grand nombre de moutons de un à deux ans, et des brebis d'âges divers.

Trois hommes prennent soin de 3,000 têtes—deux distribuent la nourriture et nettoient les hangars, et le troisième s'occupe de maintenir la provision de nourriture et d'écouler les moutons engraissés. De même qu'à Port-Arthur, les moutons furent tondus, au mois de mars, et envoyés sur le marché, de la mi-avril à la mi-mai. La plupart des sujets, qui pesaient environ 124 livres par tête, furent vendus à des bouchers locaux. Une bonne partie de la viande se vendit à $7 par 100 livres.

Ces opérations d'engraissement de Port-Arthur et de Moose-Jaw furent très avantageuses pour les nourrisseurs, aussi bien que pour l'industrie de l'élevage des moutons de l'Ouest. Elles fournissent un nouveau débouché pour les sujets des prairies, trop maigres pour les meilleurs marchés, mais d'excellente qualité une fois engraissés. Leur viande obtient des prix élevés et contribue beaucoup à augmenter la consommation, et, par conséquent, la demande de cette denrée.

Les résultats de l'engraissement des moutons, à Moose-Jaw et à Port-Arthur, ont grandement accru l'importance de l'industrie de l'élevage des moutons dans l'ouest du Canada. La découverte que cet animal pourrait, mieux que tout autre, convertir en produits précieux, les milliers de tonnes de graines de mauvaises herbes qui résultent du nettoyage du blé, contribuera puissamment à stimuler son élevage au profit des cultivateurs et du pays en général. Une nouvelle ère s'est ouverte à l'élevage du mouton, dans les prairies canadiennes.

DE LA BOUCHERIE A LA TABLE.

Bien que le mouton soit une des viandes les plus saines produites sur la ferme, elle n'est pas aussi populaire que la viande de bœuf et de porc, dans les familles canadiennes. En Grande-Bretagne et dans tous les pays où l'élevage et l'engraissement du mouton des races de boucherie se pratiquent avec intelligence, et où la viande de boucherie est bien préparée, cette catégorie de viande prend place parmi les meilleures qui entrent dans la consommation journalière de la population. Il n'en est pas ainsi, dans les pays où la production de laine est le but principal de l'éleveur, car la chair est de qualité inférieure et manque de saveur et de texture. Ce n'est que pendant ces dernières années que le gigot de mouton a obtenu une place sur le menu des meilleurs restaurants des villes américaines. Avant que l'éleveur américain ait introduit les races de boucheries et poussé l'engraissement de ses moutons jusqu'au même point que celui du bétail et des porcs, la viande de mouton n'était pas une nourriture populaire aux États-Unis. Il y a 12 ans ou plus, les agneaux à 8 cents la livre, et les moutons, étaient loin d'être aussi recherchés qu'aujourd'hui par le commerce. La qualité de la viande dépend beaucoup des méthodes de production et de préparation; suivant ces méthodes, elle peut être savoureuse et nourrissante, ou dure, fibreuse et à goût de laine. Nulle catégorie de viande n'est plus susceptible d'amélioration. En ces dernières années, la mise en vente des moutons, avant qu'ils aient atteint l'âge d'un an, a fait augmenter, dans de très grandes proportions, la consommation de cette viande, au Canada. Ceci est surtout vrai pour les villes possédant des abattoirs bien conduits, et où les consommateurs ont le goût bien cultivé. Les bouchers sont aujourd'hui en mesure de satisfaire les clients de ce genre, en leur offrant une viande de bonne qualité.

Au point de vue du commerce de consommation, et dans la mesure où ce commerce vient en contact avec l'influence de l'abattoir moderne et du boucher expérimenté, le développement de l'industrie accuse des progrès satisfaisants. La hausse des cours, pour le mouton à point, en fournit une preuve. C'est sur la ferme même—la source même des approvisionnements de viande de mouton—que la consommation de ce produit sain et nourrissant est susceptible de développement. Nulle autre catégorie d'animaux ne répond aussi bien à la demande de viande fraîche, pour le ménage, que le mouton jeune. Mais il faut, de toute nécessité, que l'animal soit en bon état, au moment de l'abatage, et que cet abatage, ainsi que la préparation de la viande, soit exécuté promptement et de façon satisfaisante.

L'animal de boucherie.

Les animaux maigres ne donnent pas une viande de choix. Il faut une proportion raisonnable de graisse, pour rendre la chair juteuse, et lui donner de la saveur, et plus un animal est gras, dans les limites raisonnables, meilleure est sa viande. "Ne jamais tuer un animal qui est en train de maigrir", est une maxime suivie par les bouchers, et l'observation établit que ce dicton repose sur une raison logique. Quand un animal perd du poids, les fibres musculaires diminuent de volume et la proportion d'eau qu'elles renferment est réduite dans une mesure correspondante. La viande devient plus dure et plus sèche, en conséquence. Quand un animal gagne du poids, c'est le contraire qui se produit, et il en résulte une viande de meilleure qualité. On obtiendra un meilleur produit d'un animal qui n'est pas encore en état moyen d'embonpoint, mais qui engraisse rapidement, que d'un animal très gras dont l'engraissement est interrompu, ou qui commence à maigrir.

La qualité de la viande dépend largement de l'état de santé et de l'état d'embonpoint des animaux, au moment de l'abatage, mais les animaux communs produisent

Fig. 38 Groupe de brebis à point.

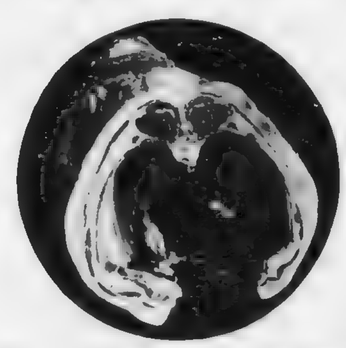


Fig. 39 Coupe d'une carcasse beaucoup trop grasse.

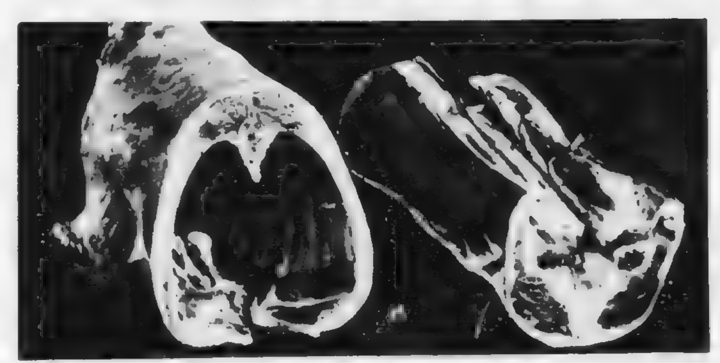
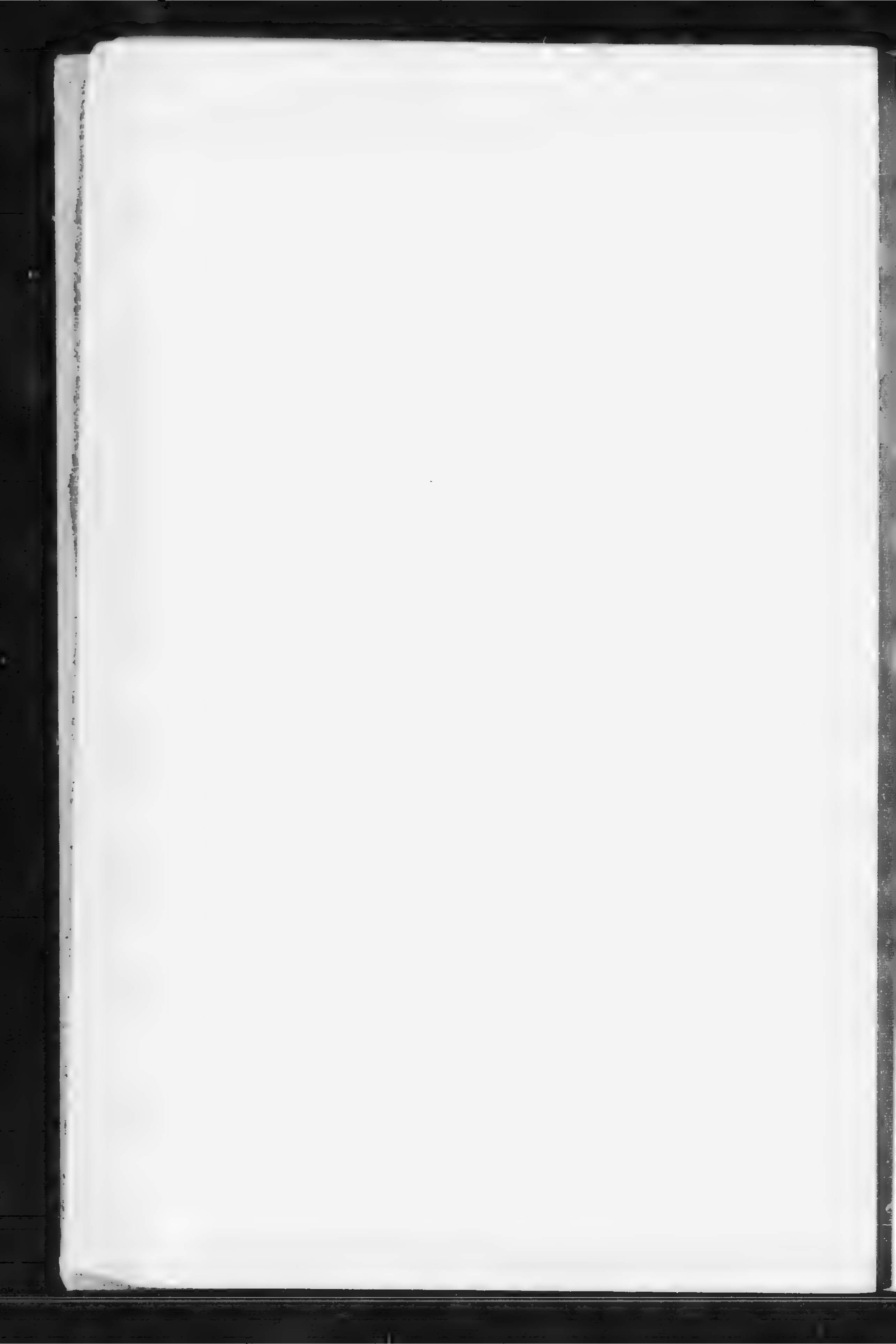


Fig. 40 Coupe d'une carcasse trop maigre.



Fig. 41 Coupe d'une carcasse à point.



…ment une viande de choix. Le mélange égal, si désirable, de gras et de maigre, …mais parfait, dans les animaux communs, et les sujets préparés de longue date …position ne fournissent pas, non plus, cet idéal de qualité. Cette viande bien … ne se trouve guère que chez les animaux à conformation lisse, égale et bien garnie de chair.

L'âge affecte aussi, dans une grande mesure, la saveur et la texture de la viande. …rait impossible de préciser l'âge auquel un animal fournira la meilleure qualité …nde, mais c'est un fait bien connu que la viande des animaux adultes est souvent …re que celle des jeunes sujets. La chair des très jeunes animaux est aqueuse … manque souvent de saveur. Un animal adulte, bien engraissé et en bon état de …té, est préférable à un jeune mouton en mauvais état.

Abatage.

Les moutons destinés à l'abatage ne devraient recevoir aucune nourriture, pendant …4 ou 36 heures qui précèdent. Si on continuait à les nourrir, l'appareil digestif … encombré, et le sang, chargé de principes nutritifs assimilés, serait aux extré… des veines capillaires. Il est impossible de faire sortir complètement le sang … veines d'un animal qui est en cet état, et il en résulte une viande rougeâtre, …pect peu attrayant. En outre, la nourriture contenue dans l'estomac se décompose très rapidement, après l'abatage, et les gaz auquel cette décomposition donne lieu …minent souvent la viande, surtout si le dépècement se fait lentement. C'est là, …t, la cause du goût laineux de la viande de mouton, si répugnant pour beau… gens. On devra continuer à donner de l'eau jusqu'au moment de l'abatage; …dera à maintenir la température normale et à débarrasser le système des déchets éliminés, ce qui permettra d'obtenir une viande de bonne couleur et de bonne saveur.

Le soin donné aux animaux, avant l'abatage, exerce une influence considérable sur la durée de conservation de la viande. Il importe beaucoup que les animaux ne …nt pas excités au point de causer une élévation de la température du corps. L'exci…tation entrave l'égouttement des veines et peut faire sûrir la viande, très peu de temps …rès l'abatage. Jamais on ne devrait abattre un animal immédiatement après un long voyage, ou une course rapide au pâturage. Il vaut beaucoup mieux, dans une …rconstance de ce genre, remettre l'abatage au lendemain, que de courir le risque de …ir la viande se gâter. Il est aussi essentiel qu'un animal soit traité avec soin, afin …viter les meurtrissures. Le sang se rassemble dans les parties meurtries, leur …nnant un aspect peu attrayant, et causant souvent la perte d'une partie considé…ble de la viande. Un jeûne de 36 heures, de l'eau en abondance, un traitement …gneux, et le repos avant l'abatage, voilà les règles qu'il importe d'observer, si l'on …t obtenir la viande dans la meilleure condition pour l'utilisation, soit à l'état frais, … en conserve.

Il ne faut, pour l'abatage, que des appareils très simples. Un couteau à saigner …nvenable, un couteau à dépecer, une petite poulie, un certain nombre de broches, et un petit nombre de tinets et de crochets, fabriqués à la maison, complètent l'outillage …uis pour l'abatage des moutons.

Comment éviter le goût de laine.

Comme nous l'avons déjà expliqué, le goût de laine, dans la viande de mouton, …vient le plus fréquemment de la formation de gaz dans l'estomac de l'animal, après …abatage. Pour cette raison, il serait bon, outre le jeûne déjà indiqué, de dépecer …nimal aussi rapidement que possible. Une plateforme de 6 à 8 pouces de hauteur …cilitera les opérations et aidera à tenir la viande propre. Ce travail devrait se faire …ns un endroit sec et propre. La présence d'eau ou de sang sur la laine rend l'habil…ge (dépeçage) très difficile.

Si l'animal est âgé, on pourra l'assommer avant de le saigner. S'il est jeune, il …ffira de lui disloquer le cou, avant de lui couper la gorge. Pour disloquer, on pose …e main sur le dessus de la tête et l'autre main sous le menton, et l'on imprime à la

tête une tortion vigoureuse de bas en haut. On étend le mouton sur le côté, sur la plateforme, la tête dépassant le bout de la plate-forme, et pendante. On saisit le menton de la main gauche et l'on enfonce le couteau à travers le cou, juste en arrière de la mâchoire. Le tranchant du couteau sera tourné vers la colonne vertébrale, et la chair devra être coupée jusqu'à l'os. De cette manière, il est possible d'éviter de couper la trachée-artère.

Enlèvement de la peau et habillage.

Pour écorcher l'animal, il faut fendre la peau en remontant, sur le dos des jambes du devant, à partir des onglons jusqu'à un point un peu au-dessus des genoux. On fend ensuite la peau, par-dessus la trachée-artère, depuis le poitrail jusqu'au menton, et on la sépare légèrement sur les côtés du cou. On répète cette opération sur le dos des jambes d'arrière, jusqu'à mi-hauteur, puis l'on dépouille la culotte. On soulève alors la peau sur la bourse et les flancs. On dépouille les jarrets, en descendant jusqu'aux sabots, et l'on coupe les pieds de derrière au joint du pâturon. On fait courir le couteau entre les cordes et les os, sur le dos des jambes, et l'on attache les jambes ensemble, juste au-dessus des jarrets, jusqu'au moment où l'on suspend la carcasse. On suspend le mouton par les jambes de derrière et l'on fend la peau sous l'animal, le long de la ligne du centre. On commence alors à soulever la peau avec le poing, au poitrail. Pour ceci, on saisit fermement, d'une main, le bord de la peau, on la tire à soi fortement, et l'on introduit le poing fermé entre la peau et le corps. On presse le poing, en descendant, sur les quartiers de devant, et en remontant à reculons, sur les quartiers de derrière et les jambes. C'est une mauvaise méthode, que de tirer la peau sur les jambes de derrière, car la membrane qui couvre la chair se déchire infailliblement et gâte l'aspect de la viande. La laine devra toujours être tenue séparée de la chair, par propreté. Sur les jambes, la peau devra être tirée dans une direction opposée au corps, plutôt que vers le corps, afin de préserver la membrane qui recouvre la viande. Une fois que la peau sera dégagée du corps, sur les côtés et sur le dos, on la tirera par dessus le cou et on la coupera près des oreilles. On peut alors enlever la tête sans l'écorcher, en coupant à travers l'articulation du cou.

On commence alors à enlever les entrailles, en taillant autour du rectum qu'on laisse tomber à l'intérieur. Il ne faut pas fendre le bassin. On ouvre le long de la ligne du ventre, depuis la bourse jusqu'au bréchet, et l'on enlève la panse et les intestins, en laissant le foie attaché à la carcasse. Si le mouton doit servir à la consommation domestique, on fend le bréchet et l'on enlève ensemble, le cœur, le poumon et le diaphragme. On explore ensuite le bassin, et l'on en retire la vessie. On enlève ensuite le sang et la poussière avec un linge grossier, que l'on a plongé dans l'eau chaude et tordu presque à sec. On replie ensuite les jambes du devant, et l'on passe le petit ligament, que l'on trouve en coupant la partie charnue du bras du devant, pardessus la jointure de la cheville.

Refroidissement et débitage.

Il est très important que la viande soit refroidie immédiatement après l'abatage, mais il ne faut pas la laisser geler. La température la plus désirable, pour cette opération, est de 34 à 40 degrés, et on obtiendra les meilleurs résultats en se tenant dans ces limites.

En été, il vaut mieux dépecer l'animal le soir, laisser la carcasse à l'air toute la nuit, et la porter dans une cave fraîche et sombre, avant que les mouches soient au travail, le matin. On pourra également se servir d'une chambre fraîche, dans l'étable, après l'avoir obscurcie. Il ne devrait pas y avoir de peinture fraîche, de goudron, de pétrole, ou de substance de ce genre, dans le voisinage, car la viande fraîchement tuée absorbe promptement les odeurs. On accélère souvent le refroidissement, en fendant la carcasse en deux, ou même en parties plus petites. Il vaut mieux, cependant, ne pas la diviser avant que la viande se soit bien raffermie, à moins que cela ne soit absolument nécessaire pour l'empêcher de sûrir. Pour obtenir les meilleurs résultats, dans

le refroidissement de la viande, l'air devrait être sec et frais; une libre circulation de l'air emportera toutes les odeurs mauvaises et les spores de moisissure. Il faudra aussi veiller à ce que les mouches et les insectes ne puissent avoir accès à la viande.

Pour débiter la viande proprement, il faut un couteau recourbé (un couteau à boucher fait parfaitement l'affaire), une scie à viande, et une hachette de huit pouces. On peut remplacer la hachette par une hache, mais cet instrument est beaucoup moins commode. Un morceau de tronc large, coupé en travers, servira de billot. Cependant, dans la plupart des cas, il suffira d'une table.

En débitant, on devrait toujours couper à travers le grain de la viande. On obtiendra ainsi des morceaux uniformes, et la viande, une fois cuite, se découpera plus facilement. On coupera jusqu'à l'os, avec le couteau, et on se servira d'une scie plutôt que d'une hache, pour couper l'os.

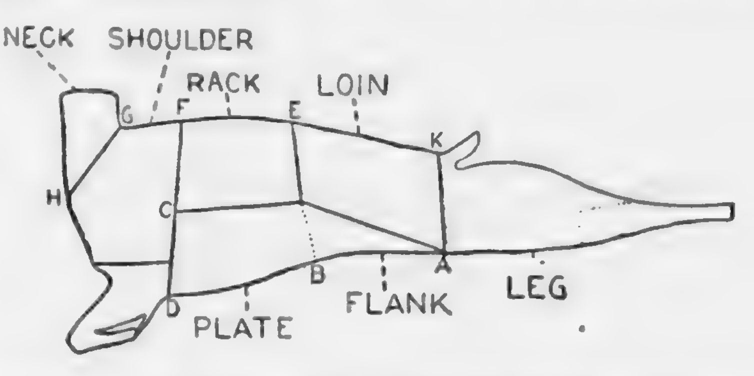


Fig. 42.
'Flank' flanc, 'leg' gigot, 'loin' filet, 'neck' cou, 'plate' poitrine, 'rack' collet, 'shoulder' épaule.

On fendra d'abord la carcasse en deux moitiés, puis on coupera le flanc et la poitrine, en suivant la ligne A B C D. La jambe sera coupée au-dessus de la rouelle, de A à K, en touchant à la jointure de la hanche. On enlève le jarret au-dessous de la partie charnue de la jambe. On découpe ensuite l'épaule, entre la troisième et la quatrième côte, et le cou, à la veine de l'épaule. Le jarret de devant se sépare à l'articulation du coude. Quand on désire avoir une échine de mouton, il faut varier un peu cette méthode de découpage, et découper l'échine en un seul morceau, avant que la carcasse ne soit fendue en deux parties. Le gigot de mouton est parfois coupé en tranches, mais on le fait généralement rôtir ou bouillir en entier. Le filet (reins) est coupé en tranches parallèles au côtés, pour fournir des côtelettes, ou le morceau peut être rôti, entier, si on le désire. Les côtelettes devraient avoir l'épaisseur d'une côte. Si l'on fait cuir le filet entier, les articulations de l'épine dorsale devraient être fendues à la hachette, pour faciliter le découpage, sur la table. On traite le collet de la même manière que le filet. Les articulations de l'épine dorsale devront être fendues et les côtes rompues au milieu, à l'intérieur. Ce morceau pourra alors être rôti, s'il provient d'un jeune mouton, ou bouilli, s'il provient d'un animal adulte. La poitrine et le flanc serviront pour faire des ragoûts, et le cou et les jarrets pour faire de la soupe.

Conservation de la viande.

La viande de mouton, conservée au froid, et consommée encore fraîche, est plus nutritive et plus savoureuse que la viande salée ou fumée. Il est donc préférable d'en employer la plus grande partie possible fraîche. Sans glace, il est très difficile de conserver la viande fraîche, pendant l'été, et, même avec la glace, on ne pourrait en conserver qu'une petite provision à la fois, sur la ferme ordinaire. Quand on dispose d'une chambre froide ou d'un réfrigérateur de famille qui peut être tenu à la tempé-

rature de 40 degrés ou au-dessous, bien ventilée, et avec une bonne circulation d'air, on peut conserver la viande fraîche pendant 10 jours ou plus. Il est très important que l'air circule bien et qu'il soit sec. La présence de l'humidité, dans un réfrigérateur, tend à favoriser la croissance de la moisissure, et la plus légère pourriture contamine bientôt le morceau entier. On éprouvera moins de difficulté à conserver la viande fraîche dans une chambre où la température est élevée, mais où l'air est sec, que dans une chambre à basse température, mais où l'air est humide.

Quand on a une glacière que l'on remplit chaque année, on pourra, au moyen de cloisons, en séparer une partie qui servira de chambre froide. Avec la glace empilée sur les trois côtés de cette chambre et un bon égouttement, cet endroit conviendra très bien pour la conservation de la viande, et on pourra également s'en servir pour emmagasiner le beurre et autres produits périssables.

Pendant la saison froide, on gèle le mouton, pour le conserver. On découpe la viande en quartiers, ou même en morceaux plus petits, et on la suspend dans un hangar où elle restera gelée. Quand on désire en détacher un morceau, on pourra le découper à la scie. Si cette viande est mise en chambre froide et dégelée lentement, la saveur n'en sera que peu affectée. On ne devra pas en prendre une plus grande quantité à la fois qu'il n'en faut pour l'usage immédiat. Le gel et le dégel alternatif abîment la saveur et la qualité de la viande; il importe donc de la tenir à une température suffisamment basse pour empêcher le dégel.

Un bon moyen de conserver la viande est de la mettre dans la neige. On débite la carcasse en côtelettes, en rôtis, et en viande à bouillir. Toutes les parties que l'on veut enlever devraient l'être avant que la viande ne gèle. Chaque morceau est mis à geler séparément, et de façon à ce qu'il ne soit pas en contact avec d'autres viandes. On se procure une caisse assez grande et l'on met au fond une couche de neige sèche. On y dépose la viande gelée, en évitant que les morceaux ne se touchent. On recouvre avec une autre couche de neige et l'on continue ainsi à poser des couches successives de neige et de viande, jusqu'à ce que la caisse soit remplie. On place alors la caisse dans un hangar, où elle ne sera pas exposée à des changements subits de température . Pour pouvoir trouver plus commodément la viande dont on a besoin, on fera bien de mettre les tranches à un bout de la boîte, et les morceaux pour rôtis et ragoûts à un autre bout. De cette manière, on pourra sortir le morceau que l'on désire, sans déranger les autres. La neige employée devra être sèche et la viande bien gelée; dans ces conditions, elle se conservera tout l'hiver, à moins qu'il n'arrive une période de température très élevée.

Maturation.

Une fois bien refroidie et raffermie, la viande de mouton ne continue pas à s'améliorer. La conservation ne la rend pas plus tendre, et même, trop prolongée, elle tend à lui faire perdre la saveur délicate de l'agneau. D'autre part, pour être dans le meilleur état possible, la viande de mouton devrait être laissée sur les crochets ou "mûrie" pendant un laps de temps variant de quelques jours à une semaine, ou plus, selon la température. Le mouton bien mûri est plus tendre et a une saveur plus agréable que celui qui vient d'être tué. Dans une atmosphère sèche, à une température de 40 à 45 degrés, il est, probablement, dans son meilleur état au bout de dix à quinze jours de suspension.

Quand on n'a pas de chambre froide à sa disposition, il est nécessaire de saler les parties de la viande, afin d'éviter qu'elle ne se détériorent. Le mouton salé est très bon et les jambons de moutons sont délicieux.

On ne devrait jamais cuire la viande avant que la chaleur de l'animal s'en soit complètement dégagée et que la chair se soit raffermie. C'est à l'oubli de cette règle que l'on doit attribuer le dégoût manifesté pour le mouton dans les districts ruraux. Il y a des années, avant l'époque du monopole du bœuf et du boucher colporteur, alors que chaque ferme avait son troupeau de moutons, les préparatifs pour une corvée de sciage ou de battage comprenaient l'abatage d'un mouton pour le repas du midi.

L'hôte prévoyant avait l'habitude de faire jeûner l'animal et de le tuer le jour précédent; mais, trop souvent, le jeûne était entièrement négligé, et l'abatage différé jusqu'au jour de corvée. Celui qui écrit ces lignes a vu lui-même un cultivateur, aidé d'un jeune garçon, poursuivre, le couteau à la main, à 9 heures du matin, le mouton qui devait être mangé le même jour. S'imagine-t-on que la viande de mouton était alors populaire, parmi les équipes de batteurs? Avant la fin de la saison, plus d'un mouton innocent était lapidé en cachette, par un batteur qui, aujourd'hui encore, ne peut penser au mouton qu'avec dégoût.

Salage.

Le mouton se conserve de bien des manières différentes. On peut le tenir frais, plusieurs semaines, en le frottant simplement avec du sel sec et en le recouvrant bien. Chaque fois que l'on découvre le récipient, on devra retourner les morceaux. Voici trois recettes pour faire des conserves de mouton.

1. Faire une saumure assez forte pour porter la moitié d'une pomme de terre. Ajouter une demi-livre de salpètre pour un demi-baril de cette saumure, il en faudra moins si le salpètre est pur. Le salage sera terminé, au bout de 10 à 12 jours. On pourra alors mettre la viande dans une nouvelle saumure, propre et faible.

2. Ajouter à quatre gallons d'eau, deux livres de sucre brun et six livres de sel; bouillir environ 20 minutes; enlever l'écume; le jour suivant, verser la solution sur la viande, que l'on aura mise dans une tinette; tous les deux mois, enlever la saumure pour la faire bouillir et l'écumer de nouveau, après quoi on y ajoutera trois onces de sucre de canne brun et une demi-livre de sel commun. Saupoudrer du sel sur la viande, avant d'y verser la solution. La saumure devra recouvrir entièrement la viande. On y ajoutera quatre onces de salpètre.

3. Préparer une saumure, en ajoutant, à chaque gallon d'eau froide, une pinte de sel en pierre, une once de salpètre et quatre onces de sucre brun. Tant que le sel ne sera pas dissous, la viande ne sera pas salée. S'il se produit de l'écume, faire bouillir le liquide et l'écumer parfaitement, après quoi on y ajoutera du sel, du salpètre et du sucre. Chaque morceau de viande devrait être frotté avec du sel avant d'être dans la saumure. Si le temps est chaud, il faudra fendre la viande jusqu'à l'os et frotter l'intérieur avec du sel. On tiendra la viande immergée dans la saumure, au moyen d'un poids. On fera bien de tenir le récipient recouvert d'un morceau d'étoffe, qui permettra l'accès de l'air, tout en empêchant les mouches de pénétrer.

Gigots de mouton conservés.

Les gigots de mouton sont faciles à saler. Comme la viande absorbe le sel très promptement, il faudra prendre soin de ne pas en appliquer une trop grande quantité. Le gigot que l'on aura choisi sera coupé au jarret. Certaines personnes préfèrent le désosser entièrement. Le traitement est le suivant:

Saupoudrer avec une cuillerée de salpètre, et bien frotter. Frotter ensuite avec un mélange en parties égales de quatre épices et de clou de girofle; frotter, en troisième lieu, avec une tasse à thé de sucre brun, et alors appliquer le sel. Tourner et appliquer de nouveau les mêmes substances, tous les deux jours, pendant 3 ou 4 semaines. La viande ainsi préparée est délicieuse, bouillie ou grillée en tranches.

COMMENT S'EMPARER DES MOUTONS.

Il est surprenant de voir combien peu d'éleveurs de moutons savent attraper ces animaux et les conduire. Le vieux bâton de berger d'autrefois, si humain et si utile, ne se voit plus que sur un très petit nombre de fermes canadiennes. Ce bâton a encore sa place dans la plupart des troupeaux anglais, et, de concert avec un chien intelligent, permet au berger de saisir et de conduire les moutons facilement et sans rudesse.

Rien n'est plus pénible à l'amateur de moutons, que de voir la manière rude et même brutale dont ont manie ces animaux dociles et timides, sur la plupart des fermes où l'on pratique leur élevage. A côté des troupeaux de race pure, dont on prend autant de soin et que l'on traite avec autant de douceur que le cheval de la famille ou la vache favorite, combien y a-t-il de troupeaux où les moutons sont poussés, saisis, tirés et conduits, généralement, de la façon la plus inhumaine. Quand on divise le troupeau, ou qu'on sépare un individu des autres, on entasse généralement le troupeau dans un coin, et les victimes sont saisies, l'une après l'autre, par la toison, et tirées, ruant et se débattant, jusqu'au point de sortie. A la plupart des éleveurs ou des ouvriers de la ferme, la toison paraît être la prise naturelle. Or, si l'on se rendait bien compte de la torture infligée à un mouton quand on le saisit par sa laine, beaucoup, sans doute, chercheraient une meilleure méthode. L'examen de la viande d'un mouton venant d'être abattu, et que l'on a soulevé par sa laine, révèle des parties enflammées et congestionnées, ressemblant à de vives meurtrissures, à tous les endroits où l'on a tiré sur sa laine. Cette inflammation a pour cause la rupture des vaisseaux sanguins, et les douleurs qu'elle occasionne causent nécessairement un arrêt dans l'engraissement de l'animal, sinon une perte de poids réelle. Outre cet inconvénient, dans l'animal qui doit être abattu immédiatement, la viande est endommagée à un degré plus ou moins grand, suivant la brutalité que l'on a montré.

On doit saisir un mouton par la jambe de derrière ou par la tête. Si l'on est dans une loge close où les moutons sont serrés les uns contre les autres, c'est une chose bien facile, que de saisir par la tête l'animal que l'on a choisi, et de le tenir ferme jusqu'à ce que les autres se soient éloignés, laissant un passage par lequel on pourra l'emmener. Si l'on se trouve dans une loge ou une cour plus grande, on pourra saisir le mouton par la jambe de derrière, juste au-dessus du jarret, comme l'indique la figure 43. C'est là qu'un bâton de berger bien fait est d'une grande utilité. Avec ce bâton, (figure 47) qui a généralement une poignée de 6 ou 7 pieds de long, on peut approcher assez près des moutons pour les saisir, sans toutefois leur donner l'idée de plonger en avant, pour se sauver. Une fois l'articulation du jarret saisie, on tire l'animal en arrière, jusqu'à ce qu'on puisse facilement le prendre par le cou. Quand on attrape un mouton de cette manière, le troupeau n'est pas aussi alarmé que quand on s'y précipite pour saisir un individu.

Pour conduire un mouton qu'il vient d'attraper, le berger doit placer sa main gauche sous la mâchoire inférieure. Si l'animal plonge en avant, il pourra le saisir doucement, par la laine, sur la joue opposée, tandis que la main droite saisira la queue ou le moignon qui reste. Un mouton, dans cette position, marche invariablement droit devant lui, dans la direction où le conduit la personne qui en a soin. Il ne ressent aucun mal ni frayeur, et se laisse conduire avec facilité.

On traite souvent aussi cruellement les moutons que l'on transporte d'un endroit à un autre, et surtout quand on les conduit au marché. Peu d'éleveurs, à part ceux qui ont des moutons de race pure, tiennent, sur leur ferme, une voiture à moutons bien aménagée. Il arrive donc que, pour transporter les moutons, on leur attache les jambes et on les jette dans une voiture ou dans un traîneau, pour les cahoter jusqu'à leur destination. L'incommodité et les meurtrissures qui en résultent sont souvent graves, et constituent une cruauté tout à fait inutile.



Fig. 43 Comment on attrape un mouton
44 Comment on jette un mouton
45 Comment on conduit un mouton

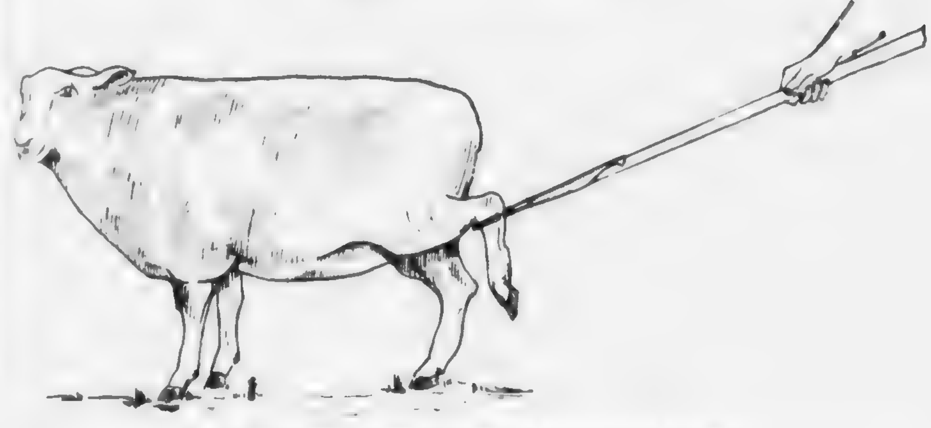
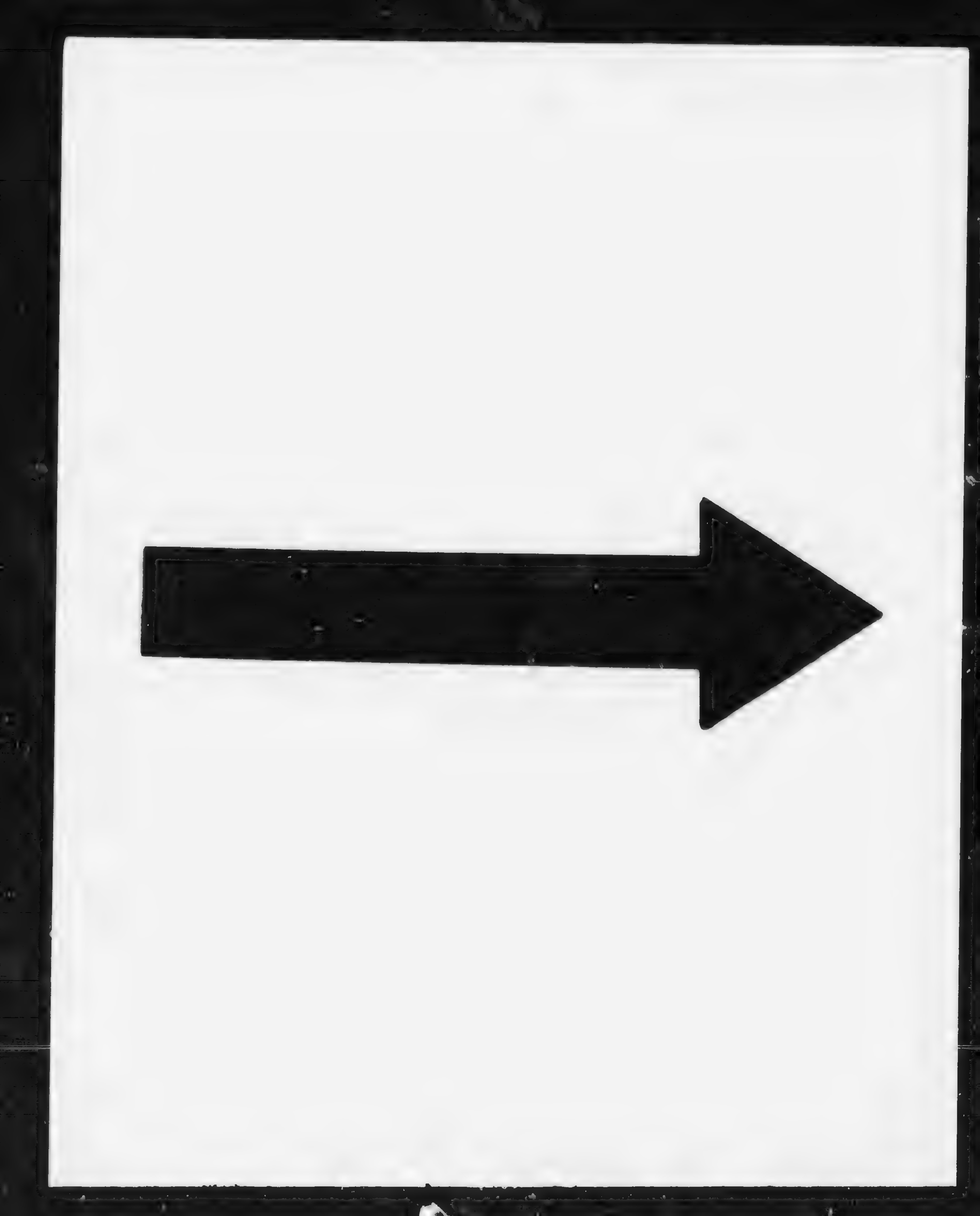


Fig. 46 Comment on attrape un mouton avec un bâton de berger

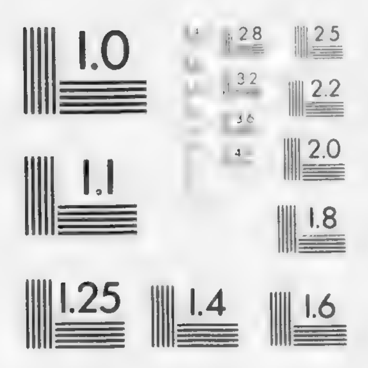


Fig. 47 Bâton de berger



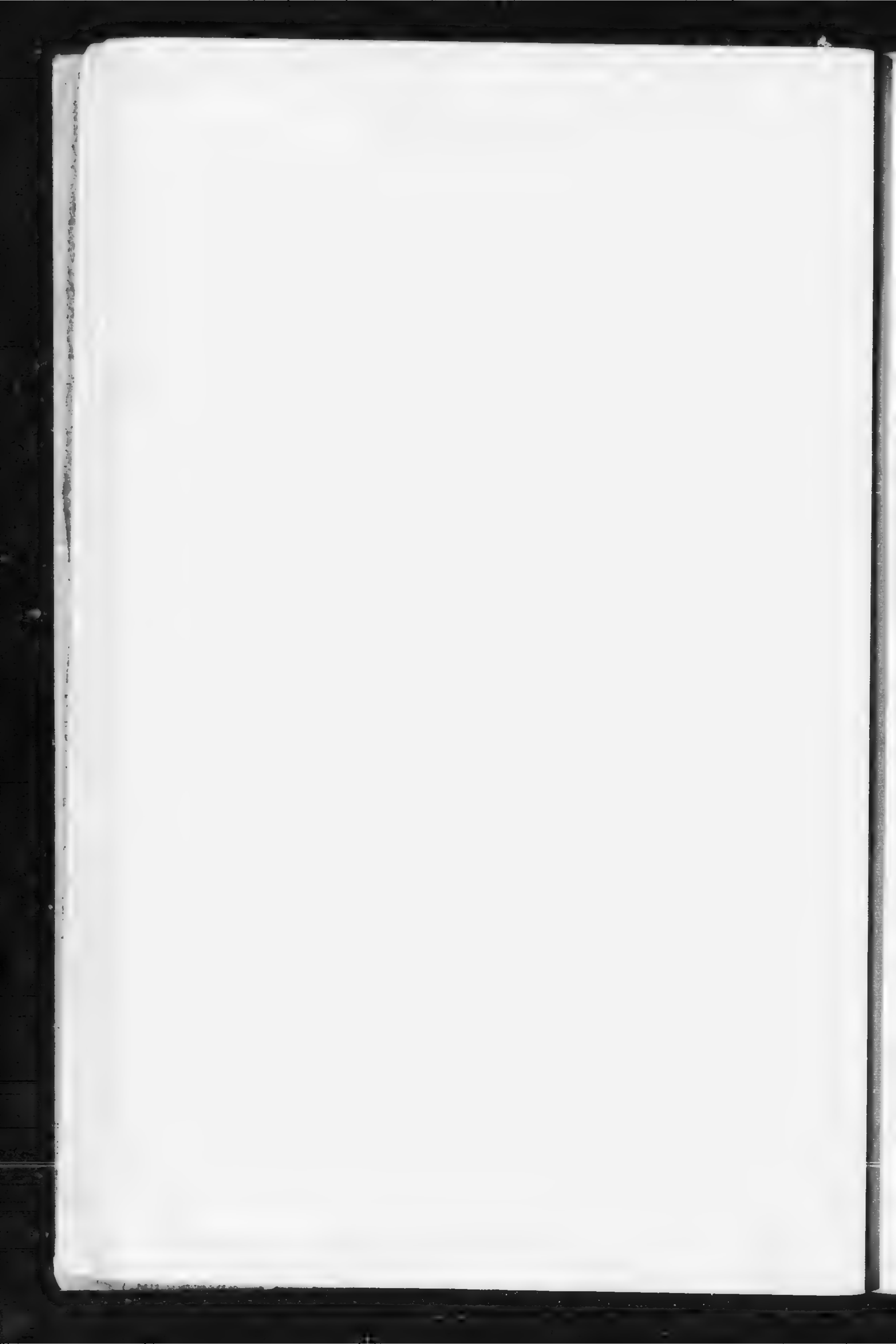
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2





APPLIED IMAGE Inc



Les moutons devraient toujours être sur pied, même dans une voiture. Le chariot dans lequel on les transporte devrait avoir des côtés à claire-voie, assez élevés pour les empêcher de sauter, ou, si cela est nécessaire, des planches pourront être [...]ées par dessus, pour former un couvercle. Pendant des années, celui qui écrit ces lignes se servit d'un cadre de chariot de 14 pieds de long, aussi large qu'un chariot ordinaire, et dont les côtés et les extrémités étaient entourés de lattes jusqu'à une hauteur d'environ trois pieds. Les portes, aux extrémités, étaient fixées aux côtés et au plancher, par des tiges,—une à chaque coin du chariot—passant du sommet jusqu'au fond et munis d'écrous à filet. Ces portes, en s'ouvrant, formaient barrière, ce qui était très commode pour charger et décharger les animaux. Ce cadre était employé sur ma ferme, et sur bien des fermes du voisinage, pour transporter, non seulement les moutons, mais aussi les porcs et, parfois, de jeunes bestiaux.

Pour charger un mouton, il n'est nullement nécessaire de le soulever par sa laine. Deux personnes sont nécessaires pour charger, un de chaque côté de l'animal. La main gauche de l'une saisit la main droite de l'autre, sous la poitrine du mouton, de préférence entre les jambes de devant. Les deux autres mains se saisissent de la même façon, sous les flancs. On peut aussi facilement soulever les moutons et les charger sans leur faire de mal.

LAVAGES.

Une exploitation qui n'a pas une baignoire commode pour pratiquer le lavage des moutons, afin de détruire les parasites de la peau, n'est pas en mesure de retirer le plus grand rapport possible de l'industrie. Tous les moutons sont exposés à avoir des

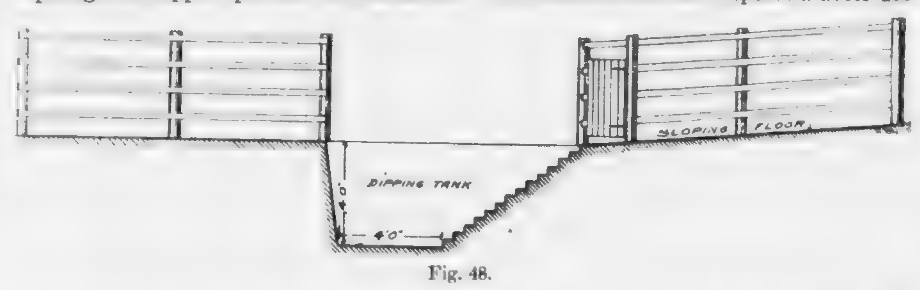


Fig. 48.

tiques et des poux, et ils courent également le risque d'attraper la gale chaque fois qu'on les fait voyager en chemin de fer ou qu'on introduit dans le troupeau des sujets nouveaux. Un ou deux insectes peuvent facilement répandre la maladie de la gale par tout le troupeau, causant ainsi des ennuis sans nombre et une perte d'argent consi-

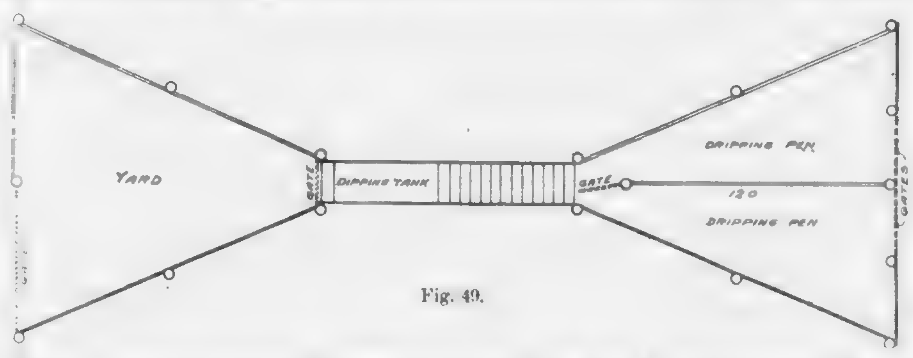


Fig. 49.

dérable. Pour cette raison, la baignoire devrait être mise à réquisition pour chaque nouveau sujet qui arrive, et, en outre, le troupeau entier devrait être lavé, au moins deux fois par année. Cette méthode préventive vaut infiniment mieux qu'un remède,

après que la maladie a fait son apparition. Peu d'éleveurs de moutons au Canada connaissent la maladie de la gale, mais il n'en est aucun qui ne puisse identifier un tique. Le pou est un insecte bien moins connu, et, comme il est peu visible, il peut causer dans un troupeau beaucoup d'incommodité et de perte de poids, avant d'être découvert. Un bon lavage, avec une préparation insecticide connue, permet de détruire ces deux insectes facilement et à peu de frais, et peut aussi guérir un commencement d'attaque de gale. Le bassin à lavage ou baignoire ordinaire, peut être en béton, en métal ou en bois, et en forme d'auge, de 16 pouces de large et de 4 pieds de profondeur. Dans un bassin de cette dimension, on peut plonger les moutons de façon à ce qu'aucune partie de leur corps n'échappe au contact du liquide. On peut les y jeter, ou les forcer à sauter dans le liquide, à un bout du bassin, pour marcher jusqu'à l'autre bout. Le bout d'entrée devrait donc être perpendiculaire, et l'autre bout en pente, avec un plancher en lattes. Pour un petit troupeau, le fond de l'auge ne doit pas avoir plus de 4 pieds de longueur. Le plancher incliné, en lattes, commence à cet endroit et monte graduellement jusqu'à une plateforme d'égouttement où le liquide est recueilli pour retourner de nouveau au bassin. Pour économiser le liquide, le bassin peut aller en se rétrécissant jusqu'à une largeur de 8 pouces au bas. Si le liquide a la force convenable, la toison en retiendra une quantité suffisante pour tuer les poux et les tiques, mais si la gale est présente, ou si on la craint, les moutons devraient rester immergés pendant au moins deux minutes, et la tête devrait être plongée dans le liquide, deux ou trois fois. Si le temps est moins précieux que le liquide avec lequel



Fig. 50.

on lave, relativement parlant, il peut y avoir avantage à pressurer la toison avec la main, pour en faire sortir le liquide, sur la plateforme d'égouttement. Une autre méthode, qui économise à la fois le temps et le liquide, est de diviser la plateforme d'égouttement en deux loges dont chacune est remplie alternativement avec les agneaux lavés. Cette disposition permet aux moutons qui s'égouttent de rester dans une loge, tandis que l'autre est remplie avec les sujets qui arrivent du bain, et vice versa. La figure 49 représente la loge d'égouttement divisée en deux parties.

Un lavage chaud pénètre mieux qu'un lavage froid et doit par conséquent avoir la préférence. Une température de 106 à 110 degrés est la meilleure. Quand on emploie des lavages de goudron, on devrait se servir d'eau douce, ou si l'on n'en a pas, ajouter au lavage un peu de lessive pour le rendre savonneux. On préparera le lavage en employant exactement les quantités prescrites par le fabricant. Pour chauffer l'eau qui doit servir au lavage, on pourra se servir d'une chaudière ouverte, comme il y en a généralement sur toutes les fermes. Pour la réchauffer, on pourra jeter dans le bassin des fers rougis au feu. L'introduction des moutons dans le bain se fera plus facilement si l'on dispose une planche inclinée à l'entrée même du bassin. Cette planche devrait être tenue graissée, pour que les moutons glissent promptement.

Les lavages peuvent être effectués en toutes saisons, mais, pour des raisons bien évidentes, on devrait éviter de les faire quand le temps est très froid. Si l'on est obligé de laver en hiver, les moutons devraient être tenus, après l'opération, dans un bâtiment confortable, jusqu'à ce qu'ils soient bien secs.

L'époque la plus favorable, pour le bain principal de l'année, est une semaine, ou environ, après la tonte. Tous les sujets devront passer au bassin, car la plupart des tiques se seront alors réfugiés sur les agneaux. A ce moment, il faudra relativement peu d'accessoires. Il sera bon de retenir les individus tondus, une minute ou plus dans le liquide, car la laine est trop courte pour retenir le lavage assez longtemps pour que la destruction des insectes soit chose assurée. On devra répéter le lavage, 10 jours

après, pour détruire les nouveaux insectes qui auraient pu éclore dans l'intervalle. Les animaux seront traités de nouveau, à l'automne, afin de commencer l'hiver absolument libres de parasites.

Pour un troupeau peu nombreux, une auge simple peut suffire. L'auteur de ce bulletin a lavé et traité des centaines de moutons, gros et petits, dans une auge en bois ordinaire, de 5 pieds 6 pouces de long par 20 pouces de profondeur, 20 pouces de largeur au fond et 24 au sommet. Cette auge servait aussi pour ébouillanter les porcs. On tenait les agneaux par les jambes et par la tête et on les plongeait dans le liquide, le dos en bas, puis on les soulevait et on les laissait s'égoutter. Les moutons plus gros étaient traités sur une plateforme; on séparait leur toison à intervalles de deux pouces, environ, et l'on versait le lavage sur la peau avec un arrosoir. Les parties plus basses, comprenant la poitrine, le cou et le ventre, étaient lavés d'abord, l'animal s'appuyant sur le côté ou sur la croupe. Les côtés et le dos sont traités ensuite, le mouton se tenant debout. Cette méthode est lente et laborieuse, mais elle peut être employée à défaut d'un bassin convenable. Le bassin employé à la ferme expérimentale centrale d'Ottawa, pour laver les moutons et les agneaux, a 34 pouces de profondeur, 30 pouces de large, 10 pieds et 2 pouces de long au sommet et 6 pieds 5 pouces au fond,—dimension bien suffisante pour les porcs de la plus grande taille, les moutons et même les veaux. Il est fait en madriers de pin de deux pouces, embouvetés et assujettis ensemble par des tiges courant au centre du madrier, sur les côtés, de haut en bas et à travers le fond. En construisant un bassin en madriers, les fentes ou les joints devraient être imprégnés de goudron chaud ou de plomb rouge, et tous les soins devraient être pris pour que la construction soit étanche.

Les figures 48, 49 et 50 représentent la coupe et le plan d'une baignoire, avec la cour et les loges d'égouttement, et donnent aussi une vue d'un bassin complet

LA NEGLIGENCE PRINCIPALE.

Quand on leur demande, "Quel est le plus grand défaut de l'industrie de l'élevage des moutons, au Canada?" neuf sur dix des principaux acheteurs répondent aussitôt: "La négligence des cultivateurs à châtrer les agneaux mâles."

Outre les agneaux élevés sur les ranches de l'Ouest, plus de 75 pour 100 des mâles sont mis sur le marché sans être émasculés. C'est là l'évaluation des agents du marché de Toronto. Quant aux maisons de Montréal, la proportion d'agneaux non châtrés qu'elles constatent dans leurs expéditions est encore plus considérable.

A mesure qu'on s'avance vers l'Est, on trouve la pratique de la castration de plus en plus négligée; on prétend même que, dans la province de la Nouvelle-Ecosse, il n'existe pratiquement pas de moutons châtrés, et, sur l'Ile du Prince-Edouard, très peu d'agneaux sont émasculés. On estime que les cultivateurs de l'Ile, par suite de la réduction d'un centin par livre, sur les agneaux mâles, et de l'amaigrissement causé par le manque de vigueur, à l'automne, ont perdu, en 1907, la somme de $2,000.

Il est difficile de comprendre pourquoi une opération si facile à effectuer, et si importante, au point de vue industriel, et, par conséquent, à celui de l'éleveur, soit si généralement négligée. Cette négligence, chez les bestiaux et les porcs, est sévèrement condamnée, mais pour une raison ou pour une autre, l'émasculation des moutons n'est pas considérée comme une chose importante. Et, cependant, les commerçants, qui sont en contact, d'une part avec les éleveurs, et de l'autre avec les consommateurs, regardent cette coutume comme le défaut principal de l'industrie de la production du mouton.

Serait-ce parce que tous les agneaux viennent à la même saison, et que l'on redoute d'entreprendre une opération aussi longue, ou serait-ce de peur des accidents qui peuvent en résulter, ou encore est-ce tout simplement une négligence établie de façon irrémédiable? Quoi qu'il en soit, cet état de choses existe et devrait être corrigé, dans l'intérêt de l'industrie.

Il suffit de visiter, à l'automne, un troupeau où les sexes sont mélangés, pour s'apercevoir d'un des principaux inconvénients de cette négligence. Le troupeau est toujours agité, tous les jours, et continuellement, du matin au soir. Non seulement les mâles négligent leur nourriture, mais les autres sujets sont molestés, à tel point que les gains rapides que les bons fourrages et le temps frais faisaient espérer, sont rendus impossibles. Loin d'engraisser, les béliers perdent la chair déjà formée. Même quand les mâles sont tenus séparés du reste du troupeau, l'agitation continue, avec les mêmes inconvénients. Cet état de choses est bien connu de beaucoup d'éleveurs, qui l'observent chaque année. Ils se sont habitués à l'esprit d'agitation qui saisit leur troupeau, chaque automne, avec l'arrivée des gelées blanches. Même en été, l'éleveur sait parfaitement ce qui arrivera plus tard, et il ne se doute pas de la paix et de la prospérité qui règnent dans le troupeau castré de son voisin, à quelques terres de là. Vers l'époque où l'acheteur commence généralement à faire ses rondes, il épie impatiemment sa visite, et, dès que le marché est conclu, il insiste pour que ses agneaux partent avec la première expédition. Il sait parfaitement que ses béliers continueront à maigrir, à partir de ce moment, et que, plus tôt ils seront pesés, plus tôt la paix règnera dans le troupeau. Il a cependant l'occasion de constater encore mieux ses pertes quand le jour de l'expédition arrive. Ses agneaux pèsent en moyenne de 75 à 80 livres, tandis que ceux de son voisin, à peu près du même âge, mais qui ont été châtrés, font monter la balance de 90 à 95 livres et obtiennent un meilleur prix. Outre ces inconvénients que nous venons d'énumérer, l'éleveur qui garde des agneaux mâles entiers court le risque de voir un certain nombre de ses meilleures brebis ainsi que de ses agnelles, qui ne devraient être luttées qu'une année plus tard, fécondées, peut-être, par le type le moins désirable du troupeau.



Fig. 51 Agneaux béliers, vendus comme rebuts.



Fig. 52 Agneaux châtrés, faisant prime sur le marché.



Fig. 53 Agneaux châtrés vouant paisiblement leur énergie au développement du corps.



Enfin, il est impossible de garder des mâles non châtrés jusqu'en hiver ou jusqu'au printemps, moment où les prix sont toujours plus élevés. Ils sont largement responsables de l'engorgement du marché, pendant les mois d'automne, et il faut cependant les écouler, quand l'approvisionnement est déjà trop abondant. Il ne saurait être question de les garder plus longtemps, même jusqu'au mois de décembre. Non seulement ils font des gains peu satisfaisants, mais leur chair durcit et perd de sa qualité. D'après les témoignages de marchands importants, plus de 50 pour 100 des agnelles de l'année précédente, écoulées en février et en mars, sont fécondées. Ils vont même jusqu'à affirmer que beaucoup de ces accouplements sont faits intentionnellement, dans le but d'obtenir un poids légèrement plus élevé. Quelle qu'en soit la cause, le commerce souffre beaucoup de cet état de choses, et c'est sur l'éleveur que les pertes retombent, en fin de compte. Les acheteurs apprennent bien vite à connaître la qualité du bétail des divers districts et font leur prix en conséquence. Jusqu'au commencement d'octobre, les béliers et les agneaux émasculés se vendent à peu près dans des conditions égales, mais après cette date, sur tous les meilleurs marchés, on commence à faire une distinction. Vers le milieu du mois, sur tous les marchés canadiens, la viande de bélier subit une réduction de un demi-centin par livre, et, au mois de novembre, cette réduction dépasse un centin par livre, et il est même difficile d'écouler les agneaux, à moins que le marché ne manque d'approvisionnements. A Buffalo, dans l'automne de 1907, la réduction sur la viande de bélier, comparée au prix des agneaux châtrés, était, le 4 octobre, de 65 cents par 100 livres; le 10 octobre, de 85 cents par 100 livres, et, le 24 octobre, les béliers étaient vendus comme rebuts, à une piastre de moins par cent livres que les sujets émasculés.

Comparaison à l'abatage.

Mais c'est surtout à l'abatage que l'on s'aperçoit de la différence, entre le bélier et l'agneau châtré. Le premier a gaspillé ses forces en une vie de dissipation; il est maigre, efflanqué et émacié, différant grandement du mouton dodu, à viande compacte, qui a consacré toute son énergie à la formation du corps, sans s'occuper d'autres soucis. (Voir figures 52 et 53.)

A mesure que la saison avance, le mouton se développe rapidement, particulièrement dans la région des reins et du dos, tandis que le bélier met tout son poids sur le cou et les épaules, se rétrécit aux reins et aux quartiers de derrière, et ne convient que pour la demande inférieure. Voulant déterminer les poids relatifs de béliers et d'agneaux châtrés de la même race et du même âge, nous en avons pesé une douzaine de chaque, le premier novembre. Les agneaux pesaient 1,020 livres, et les béliers 900 livres, soit une diminution moyenne de 10 livres par tête. Ceci, ajouté à un sacrifice de un centin par livre, représente une jolie amende payée pour l'oubli de la castration.

Est-il juste que les béliers se vendent presque au même prix que les moutons? Ceux-ci sont gras, juteux, très savoureux, tandis que les autres sont loin de posséder ces qualités désirables. On pourrait, à bon droit, s'étonner que les acheteurs ne fassent pas une plus grande distinction, et ils le feraient, sans doute, n'était la demande si vive du marché. Malheureusement, ce sont les bons moutons qui paient pour les béliers, car la loi des moyennes est mise en opération par les acheteurs qui, cherchant à se procurer le plus possible d'agneaux, se voient obligés d'acheter en même temps des types inférieurs, à des prix trop élevés. Les acheteurs ont là, cependant, une belle occasion d'enseigner une leçon qu'ils jugent eux-mêmes si nécessaire.

Méthodes de castration.

La castration d'un agneau est une opération très simple, entraînant peu de risques, pourvu qu'elle soit effectuée avec attention, et que l'on observe les règles de la propreté. Il importe qu'elle soit pratiquée quand les agneaux sont encore très jeunes, à l'âge de 10 jours, environ, car ils sont alors moins exposés à saigner et la guérison a lieu rapidement. La méthode peut-être la plus ancienne, et que la plupart considèrent

comme la plus satisfaisante, est de couper le tiers inférieur du scrotum, avec un couteau bien tranchant, de fendre la membrane extérieure de chaque testicule séparement, et de tirer ce testicul, cordon et le reste, avec les dents. Toutefois, cette méthode répugne à ceux qui n'y sont pas habitués, et il en est d'autres qui lui sont préférables.

L'auteur de ce bulletin pratiquait la méthode suivante: Le sujet sur lequel on opère est tenu assis sur un banc, avec ses pieds écartés. L'opérateur s'assied à cheval sur le banc, sur les pieds de derrière de l'agneau. Avec un couteau bien aiguisé, il enlève le tiers inférieur du scrotum, dépouille chaque testicule de sa membrane et les enlève, l'une après l'autre, avec les doigts. Si l'agneau a atteint l'âge d'un mois, il peut être bon de lier le cordon, à un pouce environ du testicule, avec un ligament trempé dans de l'acide, avant de détacher l'organe avec un couteau.

Une autre méthode consiste à couper le scrotum, avec son contenu, au ras du corps. Quand l'agneau est très jeune, cette méthode entraîne peu ou point de risque. On peut se servir pour l'opération d'un couteau aiguisé, ou d'une paire de ciseaux. Une méthode parfaitement antiseptique et qui prévient les pertes de sang, est d'employer, pour couper le scrotum, une paire de ciseaux assez émoussés et fortement chauffés, afin de cautériser la blessure en même temps. Cette méthode se recommande spécialement pour les agneaux de trois semaines. Elle a l'avantage d'être d'une extrême simplicité.

L'expert en castration, de nos jours, se sert de l'émasculateur, instrument qui ressemble beaucoup à une paire de ciseaux, à lames peu aiguisées, et dont l'une munie d'une cavité. Les testicules sont pressés contre le corps de l'animal, et le scrotum est complètement tranché, à peu près à mi-hauteur; les cordons ainsi exposés sont coupés avec l'appareil, à un pouce ou environ au-dessus du testicule. Les cordons coupés par cet instrument relativement émoussé ne saignent pas aussi abondamment que quand on se sert d'une lame coupante.

Quel que soit le procédé usité, la blessure doit être enduite d'une pommade antiseptique: il n'y a peut-être rien de meilleur, dans ce but, que l'huile carbolisée, composée d'une partie d'acide carbolique contre 20 parties d'huile douce. L'auteur se servait toujours de goudron de pin et de saindoux, en parties égales, et il peut recommander ce mélange. Il est très important que les agneaux nouvellement châtrés soient placés dans des quartiers propres. Si le temps était froid, la loge devrait être soigneusement nettoyée, et la litière changée tous les jours, mais quand le sol est chaud, il n'y a pas de meilleur endroit pour les jeunes agneaux qu'un enclos, en prairie, où ils ne courent pas de risque d'infection et où ils peuvent prendre leurs ébats, chose également fort importante. Quelques jours après, on examinera les agneaux; tous ceux qui accusent quelques gonflements ou quelques plaies devront être lavés à l'eau chaude dans laquelle on aura ajouté quelques gouttes d'acide carbolique et de créoline, et on enduira la blessure d'huile carbolisée ou d'une autre préparation antiseptique.

Amputation de la queue.

Autrefois, alors qu'il avait soin d'un troupeau composé de sujets de race pure, celui qui écrit ces lignes considérait le fait de laisser la queue longue, comme une preuve de négligence. Peut-être ce point de vue était-il outré, mais des observations plus récentes m'ont démontré que les meilleurs éleveurs amputent leurs agneaux aussi régulièrement qu'ils tondent leurs brebis, tandis que les mauvais négligent invariablement cette opération. Peut-être une queue ne constitue-t-elle pas un défaut, particulièrement chez un mâle qui doit être vendu à l'automne, mais l'éleveur n'en aime pas l'apparence, et, réellement, elle gâte l'aspect compact d'un mouton ou d'un agneau. L'amputation est souvent très mal exécutée; une queue de cinq à six pouces a tout aussi mauvaise apparence qu'une queue qui n'a jamais été touchée, et cependant, on voit beaucoup d'agneaux avec des demi-queues. La queue devrait être coupée à un pouce du fessier chez le mâle, mais on devra laisser un ou deux joints à la femelle.

Pour pratiquer l'amputation, on se sert généralement d'un ciseau ordinaire. La queue est maintenue sur un billot, et l'opération est effectuée avec un ciseau et un

maillet. Une meilleure méthode serait d'employer un couteau bien aiguisé, à lame assez longue. L'assistant tient l'agneau le dos bien serré contre sa poitrine, et saisit la queue près du corps, en retroussant fermement la peau. La personne qui opère cherche, avec l'ongle de son pouce gauche, l'articulation, qui est plus large que les os entre lesquels elle est placée. D'un coup sec, elle détache la queue, et si ce coup a bien porté sur l'articulation même, la commotion et la perte de sang sont moindres que si l'os avait été coupé. La peau repoussée redescend, protégeant le bout nu.

Un bon âge pour pratiquer l'amputation, chez les agneaux, est de une à deux semaines, et bien que la réunion des deux opérations puisse paraître un peu rigoureuse, la castration et l'amputation de la queue sont généralement effectuées en même temps.

ALIMENTS ET ALIMENTATION.

Les aliments principaux, pour les moutons, sont l'herbe des champs et les pâturages de trèfle, en été, et le foin—de préférence le trèfle—et les racines, en hiver. Quand les pâturages manquent, en été ou en automne, on peut donner avantageusement des fourrages verts, tels que le blé-d'Inde vert, les vesces, la navette, ou les choux; ou encore les vesces ou la navette peuvent être données en pâturage. Pendant l'hiver, les pesats de pois bien conservés, ou la paille d'avoine, pourront constituer une partie des fourrages secs, mais, à moins que l'on ne donne du grain, le troupeau devrait avoir au moins une portion par jour de bon foin.

Parmi les diverses catégories de racines, rien ne surpasse les navets de Suède, mais les "Graystones", au commencement de l'hivernement, et les betteraves fourragères, à la fin de l'hiver et au printemps, constituent des rations succulentes très satisfaisantes. L'ensilage de blé-d'Inde de bonne qualité peut aussi être employé, si les racines manquent, ou on peut le donner avec les racines ou alternativement avec celles-ci, pendant l'hiver.

La culture du foin ordinaire, des herbes à pâturages et des racines destinées à l'alimentation des moutons, ne diffère pas de la méthode employée quand ces plantes sont destinées aux autres catégories de bestiaux. Quant aux récoltes spéciales, comme la navette, les vesces, les choux et la luzerne, etc., leur culture est facile et peut être entreprise avec succès sur toute ferme adaptée à l'élevage du mouton.

Trèfle.

De toutes les récoltes fourragères cultivées sur les fermes canadiennes, le trèfle est de beaucoup la plus importante pour l'éleveur de moutons. Toutes les variétés ordinairement cultivées sont utiles, les trèfles alsike, blanc, rouge commun, et la luzerne (à laquelle nous avons consacré un chapitre spécial dans ce bulletin). Leurs feuilles abondantes, leur succulence, les font vivement rechercher, et leur forte teneur en protéine leur donne une valeur nutritive considérable.

Tous les trèfles sont bons pour pâturage, mais quelques précautions sont nécessaires quand on donne les grandes espèces, à l'état vert, quand elles ne sont pas encore mûres. Les moutons prospèrent bien sur le petit trèfle blanc, très répandu dans la plupart des pâturages canadiens, et le broutent de très près.

Le trèfle alsike est plus précieux comme foin que comme récolte de pâturage. Toutefois, les moutons le broutent avec avidité, quand il est jeune et tendre. Le trèfle rouge commun doit constituer la récolte principale, sur toute ferme consacrée spécialement à l'élevage du mouton; il fournit un excellent pâturage, mais quand il est très touffu, ou très succulent, on fera bien d'user des précautions ordinaires pour éviter la météorisation. Les méthodes préventives indiquées, en parlant de la navette, s'appliquent avec la même force aux pâturages de trèfle.

Tous les trèfles à végétation vigoureuse font un excellent foin pour les moutons. Le foin grossier, trop mûr ou mal fané, a beaucoup moins de valeur que le foin bien fait. Pour les brebis d'élevage, le bon foin de trèfle seul constitue une ration assez riche pour les maintenir en bon état. Pour les jeunes agneaux, les sujets d'élevage ou d'engraissement, ou que l'on prépare pour les expositions, rien ne vaut le bon foin de trèfle. On devrait le donner par petites portions, et souvent, plutôt que par grosses brassées et à intervalles moins fréquents.

Luzerne.

Comme récolte fourragère la luzerne gagne en faveur auprès des éleveurs de moutons, au fur et à mesure qu'elle est mieux connue. Non seulement elle rapporte

beaucoup, mais elle donne un des fourrages des [illegible]. La plupart des animaux de la ferme la consomment avec la plus grande avidité [illegible] raison de ses racines profondes et fortes, elle convient particulièrement aux sols secs et graveleux, mais on peut la cultiver avec succès partout où le blé pousse, sauf, peut-être, sous les latitudes très froides. Sa valeur alimentaire est égale à celle du trèfle rouge, comme foin ou comme pâturage, et comme elle produit de 3 à 4 coupes par saison, elle le surpasse comme récolte. La luzerne est fermement établie dans l'Ontario et dans l'Est ainsi que dans la Colombie-Anglaise, et elle gagne rapidement du terrain dans l'Alberta, où elle promet de devenir la principale récolte fourragère, tout particulièrement dans les districts secs et irrigués. On commence aussi à la cultiver dans la Saskatchewan et dans le Manitoba et l'on entretient l'espoir qu'elle deviendra un jour l'une des principales récoltes fourragères de ces provinces.

Le foin de luzerne destiné aux moutons devrait être récolté avant qu'il ne durcisse; par conséquent, il faudra le couper, autant que possible, vers le moment où il entre en fleurs. Si on lui permet de dépasser cette phase de sa croissance, des fibres ligneuses se produisent, très difficiles à digérer, et qui peuvent causer des désordres dans les organes digestifs de l'animal. Il arrive, parfois, que des moutons nourris avec du foin de luzerne trop mûr, meurent des suites de la formation de boules de fibres qui bouchent l'ouverture de l'estomac. Ce danger n'existe pas, quand on prend soin de couper la luzerne encore un peu verte. Destinée aux moutons, la luzerne devra donc être cultivée seule, ou avec une herbe précoce, comme le dactyle pelotonné. Si on la cultive avec une récolte plus tardive, celle-ci devra être coupée trop verte, ou sinon la luzerne sera trop mûre.

Certaines personnes, qui n'ont que peu d'expérience avec la luzerne, prétendent qu'il est dangereux d'y faire pâturer les moutons, par suite de sa succulence excessive et de sa tendance à causer la météorisation. D'autre part, un grand éleveur de moutons, M. G. A. Brodie, de Bethesda, Ont., qui a adopté la luzerne pour ses pâturages, a ceci à dire en sa faveur:

"Treize années d'expérience avec la luzerne, m'ont convaincu qu'elle fournit, sans l'ombre d'un doute, le pâturage le meilleur et le plus économique, pour les moutons. Je considère que c'est un pâturage très sain, car je n'ai encore vu aucun inconvénient en résulter, pour aucune catégorie d'animaux. Je n'ai jamais perdu un seul animal pâturant sur de la luzerne. Quand le trèfle rouge s'est introduit dans nos régions, les cultivateurs disaient également qu'il était dangereux d'y faire pâturer les bestiaux, à cause de la météorisation, etc., mais personne, aujourd'hui, ne prévoit ces inconvénients, et je crois qu'il en sera ainsi de la luzerne, quand les éleveurs y seront habitués. Des deux récoltes, je considère la luzerne comme la moins dangereuse. Je ne crains pas d'y mettre mes bestiaux quand elle est humide, ou dans quelque état qu'elle soit; j'y mets même les nouveaux animaux, qui n'y sont pas encore habitués. J'ai maintenant 50 acres de luzerne, que j'emploie presque entièrement pour le pâturage, et qui est à présent (10 octobre) aussi succulente qu'au mois de juin. Nulle récolte n'est plus précieuse, comme pâturage ou comme foin. D'après l'analyse, son foin serait de qualité égale à celui du trèfle rouge, mais moi, je suis sûr qu'il est supérieur. Il est plus propre que le trèfle, et les bestiaux le mangent de préférence.

"Pour faire du foin, la luzerne devrait être coupée quand un quart des tiges est en fleur; on devrait la mettre en très petites veilloches et la laisser se faner de cette manière. De toutes mes récoltes, c'est celle que j'apprécie le plus, elle convient à tous les bestiaux, en pâturage ou en foin. D'après moi, c'est folie de dire qu'il y a danger à la faire paître, car c'est là surtout qu'elle excelle."

Vesces.

Les vesces, ou la lentille, comme on appelle aussi cette plante, font un excellent fourrage, pour les moutons, soit à l'état vert, soit comme foin. Au point de vue du mode de végétation, cette récolte ressemble beaucoup aux pois, et elle demande à peu

près les mêmes façons culturales. Ses tiges sont plus délicates que les tiges des pois et elles se tiennent mieux, quand on les cultive avec une variété d'avoine à paille raide. Les vesces sont cultivées sur une grande échelle, pour la nourriture des moutons, en Grande-Bretagne, et un peu au Canada. L'auteur de ce bulletin, alors qu'il élevait des moutons, cultivait toujours un petit champ en vesces, mélangées à de l'avoine, et qu'il utilisait, à l'état vert, pour préparer le bétail d'exposition, ou dont il faisait du foin, quand le trèfle manquait. Cette plante, qui a des tiges très fines et très feuillues, est très goûtée des moutons et constitue une nourriture riche.

Deux variétés de vesces sont cultivées pour fourrages. La vesce commune est la variété principale cultivée, mais la variété velue a reçu quelque attention en ces dernières années. Celle-ci donne de meilleurs rendements, mais la semence, qu'il a fallu importer jusqu'ici, est très coûteuse, et peu de cultivateurs se soucient de l'essayer.

Pour la culture des vesces, le sol doit être propre, riche, et bien ameubli. On peut semer la graine en rangs ou à la volée. La quantité à semer pour fourrages verts ou pour foin, est d'environ trois chopines de vesces et quatre chopines d'avoine, à l'acre.

Les vesces sont prêtes à donner, comme nourriture, aussitôt après que la récolte commence à fleurir, et avant que la graine commence à mûrir. Employées comme fourrage vert, on peut les charroyer au râtelier ou les répandre sur le sol du pâturage immédiatement après la coupe, ou, si l'on préfère les laisser faner en andins, pendant quelques heures. Le foin de vesces se fait à peu près de la même manière que le foin de trèfle ou de mil.

On peut faire pâturer les vesces par les moutons, mais cette méthode est peu économique, car une bonne partie de la récolte est détruite par le piétinement des animaux.

Navette.

La navette est une des nourritures les plus précieuses, pour les moutons; ils en sont très voraces, et elle produit des gains rapides, chez les sujets d'élevage ou chez ceux d'engraissement. Sa culture est facile, et, quand on lui donne les soins voulus, elle rapporte abondamment.

La meilleure variété de navette—même la seule cultivée pour l'alimentation des moutons—est la "Dwarf Essex". Cette espèce produit des feuilles en abondance et ne porte pas de graines la première année.

On cultive la navette de la même manière que les navets ou les autres plantes-racines, avec cette seule exception qu'on ne l'éclaircit pas dans les rangs. Elle peut être semée à la volée, mais à moins que le sol ne soit propre et riche, elle réussit mieux quand elle est semée en rangs, qui permettent les binages.

De même que les navets, la navette ne donne son maximum que sur un sol riche en humus; plus il y a d'humus, plus la végétation est vigoureuse et meilleure est la qualité du foin. Les vieux pâturages, bien ameublis, font un excellent terrain pour la navette, et si on peut leur appliquer une couche de fumier de ferme, cela n'en vaudra que mieux. Semée sur un sol pauvre, la navette est sujette à causer de gros désappointements; il est donc important de bien fumer et de bien préparer la terre sur laquelle on se propose de la cultiver.

La navette ne demande pas à être semée tôt, mais il est bon de préparer la terre, pour y mettre la graine aussitôt qu'on le désire, après que le terrain est bien réchauffé, au printemps. On peut semer, vers l'époque des semailles du blé-d'Inde, et jusqu'à la fin de juillet. Les rangs—quand on sème en rangs—devraient être espacés de 28 à 30 pouces, et la quantité de semence fraîche, à l'arpent, sera de deux livres, environ. Quand on sème à la volée sur terre riche et propre, on pourra mettre 3 livres de semence à l'arpent. Celui qui écrit ces lignes a obtenu de bons résultats en semant sur billons, mais d'autres prétendent que la culture à plat donne des résultats tout aussi bons. Les binages fréquents sont tout aussi nécessaires à la navette qu'aux navets ou aux pommes de terre.

Quelques uns recommandent de semer la navette dans un champ de blé-d'Inde, au moment où le dernier binage est effectué, et d'autres la sèment dans l'avoine, en enfouissant la semence à la herse, quand les tiges d'avoine ont 2 à 3 pouces de hauteur. On fera bien de s'assurer de la valeur de ces procédés, par des essais sur une petite échelle, avant de les entreprendre en grande culture. Une saison à végétation luxuriante suivie par un temps pluvieux, au moment de la moisson, pourra causer beaucoup d'ennuis et d'incommodités, si la navette a été semée avec l'avoine. On obtient, sans aucun doute, une meilleure récolte quand la navette occupe seule la terre et qu'on peut lui donner les binages voulus.

Dans des conditions ordinaires, la navette est en état d'être utilisée, environ deux mois après les semailles. Quand on la donne trop tôt, il peut en résulter de graves désordres digestifs, sous forme de diarrhée ou de météorisation. Quand elle a complété son développement, elle demeure fraîche et croquante pendant plusieurs semaines, sous des conditions normales de température, mais passé ce temps, elle devient plus ou moins fibreuse ou ligneuse, et alors les animaux ne l'aiment pas autant.

On fait généralement pâturer la navette, mais, comme fourrage vert, elle est extrêmement précieuse. Une portion de navette, donnée tous les jours à un troupeau de brebis sur un pâturage qui dépérit, aide beaucoup les animaux à se maintenir en bon état. Tous les moutons peuvent pâturer sur la navette. Elle convient très bien aux agneaux, après le sevrage. Elle convient également pour donner de la vigueur aux sujets d'élevage, avant la saison de la lutte.

Quand on fait pâturer la navette, il y a certaines précautions à observer. Les moutons ne devraient jamais être mis à jeun sur un pâturage de cette plante, à moins qu'ils n'y soient bien habitués. On ne devrait pas non plus la leur donner encore humide de pluie ou de rosée, ou de gelée. L'oubli de ces précautions peut causer de graves désordres dûs à la diarrhée, ou à la météorisation, et la mort même peut résulter d'une inflammation des intestins. Il est bon de donner aux moutons qui paissent sur la navette, un pâturage d'herbe auquel ils puissent avoir accès, de temps à autre. L'auteur de ce bulletin avait l'habitude, quand la saison des gelées blanches était arrivée, de retirer les moutons du champ de navette, le soir, jusqu'à ce que la récolte soit entièrement sèche, ou presque sèche, le matin suivant. Beaucoup d'éleveurs négligent cette précaution; ils prétendent qu'il ne saurait plus y avoir de danger une fois que les moutons sont habitués à la navette. Une portion d'avoine et de son, donnée chaque matin, contribue largement à prévenir les mauvais résultats. Des éleveurs d'expérience ont constaté qu'une distribution irrégulière de sel augmente beaucoup le danger d'accidents. Un éleveur qui perdait des moutons après chaque distribution de sel, supprima complètement ces pertes en cessant cette distribution, tant que les moutons restèrent sur un pâturage de navette.

On estime qu'un acre de navette, pâturé par 40 têtes d'agneaux vigoureux, recevant en même temps une ration journalière et modérée de grain, produira 400 livres de viande.

Comme récolte fourragère, la navette donne aussi d'excellents résultats. Dès que les plantes sont bien développées, on peut les faucher avec une faucille ou une faux à gerbes pour les porter au troupeau, soit dans un enclos, soit au pâturage. La navette semée en mai devrait être prête à couper et à donner en juillet, et elle rendra au moins encore une coupe, pendant l'automne. On ne devrait pas la couper plus bas qu'à quatre pouces du sol, et les tiges qui resteront produiront un bon regain de feuilles. Pourvu que l'on n'en donne pas une quantité exagérée, il y a peu de risque à donner la navette, comme fourrage vert, aux moutons.

La météorisation est l'affection la plus commune dans l'alimentation à la navette. Dès qu'elle est constatée, l'animal affecté devrait immédiatement être retiré du pâturage. Un remède très simple et très usité est l'eau salée, donnée en potion. Une chopine d'une solution concentrée, dans laquelle tout le sel est dissous, constitue une dose pour un mouton adulte. On peut aussi employer de l'ammoniaque arômatique en esprit. Une cuillerée à soupe, dans une chopine d'eau chaude, donnera généralement

du soulagement. Si le cas est si avancé que le sujet est étendu à terre, et si l'abdomen est très dilaté, il faudra alors percer celui-ci, au point où l'enflure est la plus prononcée, avec un troquart et une canule. Toutefois, si l'on n'a pas la confiance nécessaire dans son habileté chirurgicale, pour faire cette opération très simple, il peut être bon, si la guérison paraît improbable, d'adopter le remède sanctionné par l'usage, c'est-à-dire de tuer l'animal, pour pouvoir l'utiliser.

Choux.

Les choux ont longtemps été employés pour l'alimentation du mouton. Cette récolte, de culture facile, donne des rendements abondants et produit un excellent fourrage, depuis le commencement de l'automne jusqu'en décembre.

On cultive les choux de la même manière que les racines ou la navette; la terre devrait être ameublie et fumée l'automne précédent. On sème la graine au printemps, quand le sol est prêt et que la température est favorable à la végétation. Les semis se font à peu près à la même date que ceux de carottes et de betteraves. On sème en rangs, à 30 pouces d'espacement, sur sol bien ameubli. Dès que les plantes font leur apparition au-dessus du sol, les binages doivent commencer, et quand la deuxième feuille a paru, on éclaircit de façon à laisser 18 pouces, d'une plante à l'autre, dans les rangs. Les binages fréquents, au cours de la saison, assureront une croissance rapide et un rendement abondant d'excellente nourriture. Sur sol riche, avec une variété à grand rendement, on peut compter sur une récolte de 18 à 20 tonnes, à l'acre.

La récolte est prête pour les animaux quand les pommes sont bien formées et qu'elles sont devenues fermes. On peut laisser les choux dans le champ jusqu'au moment de l'arrachage des navets. A ce moment, on devra les emmagasiner dans un hangar ou dans une excavation suffisamment protégée contre les fortes gelées, mais assez bien ventilée pour empêcher la fermentation.

Les choux peuvent être donnés au pâturage, ou au hangar, dans des mangeoires. Les moutons consommeront les pommes données entières, mais il est préférable de les diviser en fragments relativement petits afin qu'ils puissent être mangés plus facilement. Pour donner de la variété à la ration, pour fournir une nourriture riche et succulente, les choux occupent une place importante, sur une ferme à moutons.

Navets.

Dans beaucoup de pays où l'élevage du mouton se pratique avec le plus grand succès, les navets sont considérés aussi indispensables que l'herbe elle-même. En Grande-Bretagne, ils constituent une partie importante de la ration des troupeaux, depuis le moment où la récolte est prête à être utilisée, en automne, jusqu'à celui où l'herbe arrive, le printemps suivant. On les donne en quantités presque illimitées, aux moutons à l'engrais comme à ceux d'élevage, et ils sont aussi considérés comme indispensables dans la ration pour les brebis portières. La grande majorité des éleveurs canadiens emploient également des navets. L'excellence d'un grand nombre de troupeaux de race pure, d'où proviennent les sujets primés aux expositions internationales, est due largement à l'emploi généreux de nourriture succulente, et nulle récolte fourragère n'est plus généralement employée que les navets, pendant l'hiver. Outre leur valeur nutritive, les navets exercent aussi un effet merveilleux sur les organes digestifs et le système général de l'animal.

Les jeunes agneaux nés en hiver ou au début du printemps profitent beaucoup d'une ration généreuse de navets finement hachés, jusqu'au moment où l'herbe arrive. Non seulement leur croissance en est stimulée, mais leurs mères sont soulagées de bien des ennuis.

Avant l'agnelage, on devra limiter la ration de navets ou autres racines données aux brebis. Une quantité de quatre à cinq livres par jour fera beaucoup de bien, mais si l'on dépasse cette quantité, on est exposé à avoir des agneaux mous, de taille anormale, et manquant de vigueur. Après l'agnelage, la ration de navets pourra être graduelle-

peut augmentée jusqu'à deux ou trois portions par jour, accompagnées, naturellement, d'une quantité suffisante de bonne nourriture sèche. Les navets tiennent les brebis en bon état de vigueur et favorisent la lactation.

Aux moutons d'engrais ou d'élevage, les navets peuvent être donnés en grande quantité, avec une ration de grain convenable et des fourrages comme le foin de trèfle et les pesats de pois. Les navets favorisent beaucoup la croissance des jeunes sujets d'élevage, de même que celle des animaux à l'engrais.

Une bonne méthode de préparer les navets, est de les couper en tranches, au moyen d'une machine à hacher ordinaire, ou de les réduire en pulpe. Les navets écrasés peuvent être mélangés avec de la paille coupée, ce qui rend celle-ci plus savoureuse.

Betteraves fourragères.

Dans les localités mieux adaptées à la culture des betteraves fourragères qu'à celle des navets, ces racines peuvent être employées, dans une certaine mesure, pour l'alimentation des moutons, pourvu que l'on observe certaines précautions.

Pour certaines raisons, probablement par suite de la grande quantité de sucre présente dans les betteraves, ces racines, données en quantités abondantes, affectent les rognons et autres organes des moutons. Ceci se produit surtout au début de l'hiver; il faudra donc éviter, jusqu'à l'approche du printemps, de donner une forte portion de betterave aux sujets d'élevage. Quelques livres par jour pourront être données, avec avantage, à défaut de navets. A mesure que le printemps approche, le danger disparaît graduellement, et, en avril, on peut donner les betteraves généreusement.

Pour la fin du printemps, les betteraves sont préférées aux navets par beaucoup de bons éleveurs, parce qu'elles se conservent extrêmement bien. Elles gardent toute leur saveur et leur fermeté, même jusqu'à l'approche des temps chauds, quand elles sont mises sous abris convenables. Beaucoup d'éleveurs, en Grande-Bretagne ou au Canada, qui emploient principalement les navets, réservent une cave remplie de betteraves "Globe", pour le mois de mai, et il n'est pas rare de voir ces racines former une partie de la ration journalière des moutons d'exposition, même jusqu'à la mi-juin. La préparation des betteraves pour l'alimentation est la même que pour les navets.

Blé-d'Inde (maïs).

Le blé-d'Inde est très employé, dans l'alimentation des ovins. Nul grain ne joue un rôle plus important dans l'engraissement des moutons et des agneaux, dans les districts où l'on pratique sa culture. Comme fourrage vert, à l'automne, le blé-d'Inde vert est excellent, et l'ensilage de blé-d'Inde occupe une place sur la ferme à moutons.

Le blé-d'Inde ne doit pas être donné seul, sauf en très petite quantité, ajouté à une ration de foin ou de racines. Les moutons qui ne reçoivent que du blé-d'Inde perdent l'appétit et souffrent de désordres digestifs. A la station du Michigan, le blé-d'Inde donné avec les racines et du foin, produisit un gain hebdomadaire, par tête, de 2½ livres. Un mélange de blé-d'Inde et d'avoine donna des résultats à peu près semblables.

A la même station, des agneaux nourris pendant 15 semaines avec du foin et du blé-d'Inde, donnèrent un gain moyen hebdomadaire de moins de une livre par tête. A la station du Minnesota, des agneaux soumis, pendant 12 semaines, à une ration de foin et de blé-d'Inde concassé, firent un gain moyen hebdomadaire de 1·75 livres par tête. Le blé-d'Inde devrait toujours être donné en mélange avec d'autres grains. Dans un essai d'alimentation qui comprenait, outre du foin, un mélange de blé-d'Inde et de pois, de blé-d'Inde et d'avoine, de blé-d'Inde, de pois et d'avoine, et de blé-d'Inde seul, le blé-d'Inde donna les plus mauvais résultats de tous les grains employés. Les gains hebdomadaires moyens furent les suivants: Blé-d'Inde, 2·6 livres; blé-d'Inde et avoine, 2·7; blé-d'Inde et pois, 3·15. Un mélange de pois, d'avoine et de blé-d'Inde, en quantités égales, donné avec du foin, produisit un gain moyen de trois livres par tête. Le son, l'avoine et le blé-d'Inde mélangés, donnèrent un gain moyen hebdomadaire de 2·3 livres. Si l'on avait ajouté à cette dernière ration quelque nourriture succu-

lente, comme les navets et les betteraves, avec une petite proportion de tourteaux de lin, on aurait obtenu une ration d'engraissement idéale.

Pendant la saison où les pâturages commencent à faire défaut, à l'automne, une portion journalière de blé-d'Inde vert aide à maintenir le troupeau en bon état. On devra passer le blé-d'Inde au hachoir et le donner dans une mangeoire. Une petite quantité de son mélangée au fourrage ajoutera à sa saveur et à ses qualités nutritives.

Ensilage de blé-d'Inde.

Beaucoup d'éleveurs emploient l'ensilage dans l'alimentation des moutons. Bien conservée, cette nourriture est mangée avec avidité; elle est savoureuse et nourrissante. Les éleveurs expérimentés n'en donnent jamais plus de trois à quatre livres par jour et par tête. Donné en plus grande quantité, l'ensilage pourrait causer des indigestions sérieuses. Dans ces proportions, l'ensilage donné avec le foin de trèfle forme une excellente ration d'hivernement pour les brebis, et quand on y ajoute une portion de grain, on obtient une ration d'engraissement avantageuse.

A la station expérimentale du Wisconsin, on a constaté que l'ensilage de blé-d'Inde avait une valeur à peu près égale à celle des betteraves fourragères, pour l'alimentation des brebis qui élèvent leurs agneaux. Les agneaux des brebis auxquelles on donnait des betteraves se développèrent un peu plus vite, mais le prix de revient de l'ensilage n'était pas tout à fait aussi élevé. D'après les essais, aux stations expérimentales, l'ensilage en bon état et les racines ont une valeur nutritive à peu près égale. Ces deux aliments, donnés avec prudence, produisent des résultats semblables; mais, pour la pratique générale, sur la ferme canadienne, nulle nourriture succulente ne saurait prendre la place des rutabagas; ceux-ci n'offrent aucun risque et ils produisent les meilleurs effets. La qualité du blé-d'Inde diffère souvent, en raison de la variation dans le degré de maturité, et, par conséquent, les résultats obtenus ne sont pas toujours uniformes. Quand il est riche en grain, il est trop échauffant, et quand il n'est pas mûr, il est trop acide pour être facilement digéré et pour être mangé avec avidité. L'ensilage remplace avantageusement les racines quand celles-ci font défaut, ou encore, ces deux aliments peuvent être donnés alternativement, pendant l'hiver.

Pois.

Les pois constituent une récolte très importante, sur toute ferme où l'on élève des moutons. Ils donnent un bon fourrage vert. On peut les distribuer, non battus, aux animaux à l'engrais ; sous forme de grain, ils sont très précieux mélangés avec l'avoine; comme fourrage bon marché, pour l'hivernement des brebis, aucune espèce de paille ne vaut les pesats de pois bien conservés.

Cultivés pour fourrage vert, les pois sont fréquemment semés avec de l'avoine et des vesces. Les moutons apprécient beaucoup une nourriture très feuillue et ne laissent dans leur ratelier que les tiges les plus grossières. Un mélange d'un boisseau d'avoine, un boisseau de pois, et un demi-boisseau de vesces, à l'acre, donne un excellent fourrage vert pour la stabulation.

Quand on donne des pois mûrs non battus, il faut exercer beaucoup de jugement et de précautions. Donnée en trop grande quantité, cette nourriture peut occasionner des accidents. On devra commencer avec une petite quantité, bien répartie, afin que les moutons puissent graduellement s'habituer à cet aliment, et on augmentera la ration avec prudence. Pour les moutons à l'engrais ou les brebis laitières, les pois non battus donnent d'excellents résultats.

Il n'y a probablement pas de ration de grains de qualité supérieure à un mélange de une partie de pois (de préférence concassés), deux parties d'avoine et une partie de son de blé. Les principes nutritifs essentiels se trouvent en bon équilibre, dans cette ration; elle est suffisamment légère pour être promptement digérée et elle est très goûtée par le bétail. On pourra en donner de ½ chopine à 1 chopine et demie par jour, suivant la taille de l'animal et le but que l'on se propose.

Un grand nombre de troupeaux de brebis d'élevage reçoivent des pesats de pois pour tout fourrage, en hiver. Si les pois ont été récoltés un peu verts, par une

machine qui coupe la récolte, et rentrés sans mauvais temps, les pesats qui en résultent sont très appréciés et très nourrissants. Si les brebis sont en bon état, au moment de la mise en hivernement, il leur faudra peu de chose en plus des racines et de bons pesats de pois, jusqu'au moment de l'agnelage. A ce moment, les pesats devront être remplacés graduellement par du foin de trèfle. Les brebis maigres devraient recevoir au moins une portion de foin de trèfle ou une petite quantité d'avoine, en plus des pesats de pois.

Les pesats de pois prennent trop de place pour qu'on puisse les donner au ratelier, et à moins que ces rateliers ne soient très amples et que les barres soient assez espacées pour que les moutons puissent introduire leur tête, il est préférable de distribuer les pesats sur le sol, dans les cours, près des clôtures. Si les pesats sont tassés contre la clôture même, il y aura peu de perte. Quand on donne des pesats de pois ou des fourrages de ce genre, il faudra avoir soin d'empêcher que des fragments ne restent dans la toison des moutons.

Tourteaux de lin.

Les tourteaux de lin sont un aliment favori de la majorité des éleveurs de moutons de la Grande-Bretagne et de beaucoup de ceux du Canada. Ce riche sous-produit des fabriques d'huile de lin, appelé gâteau par le berger anglais, convient particulièrement pour finir les moutons et les agneaux que l'on destine à l'exposition ou au marché. C'est une nourriture très savoureuse, très riche en protéine—l'élément qui forme la chair—et surtout une nourriture sûre. Elle est légèrement laxative et exerce une influence salutaire sur les organes digestifs. On peut la donner en mélange avec toutes sortes de grains, mais sa haute teneur en azote la rend particulièrement adaptée pour mélange avec le blé-d'Inde. L'emploi de tourteaux de lin rend les moutons vigoureux et leur permet de faire le maximum de gains possible avec la ration qu'ils reçoivent.

Sous forme d'amandes fines, les tourteaux de lin fournissent une excellente nourriture pour les agneaux, particulièrement avant que l'herbe soit prête, au printemps. Donnés en petite quantité, de ¼ de livre à ½ livre par tête, ils sont excellents pour les brebis portières, ou autres moutons hivernés sur nourriture sèche. Pour les agneaux à l'engrais ou pour les sujets d'exposition, on peut en donner avantageusement des quantités plus fortes. Règle générale, on devrait les donner mélangés avec le grain. Ils peuvent former de un dixième à un quart de la ration, selon la valeur commerciale des divers aliments.

Avoine.

Dans l'alimentation des moutons, l'avoine devrait former la base de tous les mélanges de grain, et c'est ce qui a lieu généralement. C'est une nourriture savoureuse, très nourrissante, sans danger, et, comme sa culture est facile, on la trouve généralement sur toutes les fermes arables où l'on élève des moutons. Donnée seule, l'avoine remplit presque toutes les conditions que l'on exige d'une ration de grain. Soit dans l'alimentation du bétail d'élevage, l'engraissement pour le marché, ou la préparation des sujets pour l'exposition, l'avoine est, de tous les grains, celui dont l'usage est le plus répandu.

Pour les jeunes agneaux qui commencent à manger, il n'y a pas de meilleur grain que l'avoine moulue séparée de la balle la plus grossière. Au bout de quelques semaines, les agneaux mangeront la balle comme le reste, et, en général, ils se développent très bien. Pour hâter l'engraissement, un mélange composé d'avoine, de blé-d'Inde, de pois concassés et de tourteaux de lin sous forme d'amande, mélangés dans la proportion de 2, 2 et une partie par poids, ne saurait être surpassé. On peut, sans danger, mettre un mélange de cette sorte à la portée des agneaux qui têtent leurs mères. Les brebis portières peuvent recevoir, en toute sûreté, une livre d'avoine par jour, avant l'agnelage, et, après cette époque, on peut augmenter la quantité d'avoine ou du mélange recommandé pour les agneaux, jusqu'à ce qu'elles aillent au pâturage.

Pour les moutons à l'engrais, l'avoine peut constituer la seule ration de grain, car, après quelque temps, on pourra leur en donner tout ce qu'ils désirent, sans crainte de

maladie. On obtiendra des gains plus rapides, si l'on ajoute des pois, du blé-d'Inde, ou des tourteaux de lin. Si l'avoine prédomine dans la ration et que le tout soit bien mélangé, on pourra nourrir généreusement sans courir grand risque.

Comme fourrage vert, un mélange d'avoine verte, de pois, et de vesces, est très apprécié et très nourrissant. Pour la semence, un mélange de deux parties d'avoine, deux parties de pois, et une partie de vesce, par mesure, semé à raison de trois boisseaux à l'acre, donnera une récolte abondante et très nourrissante. Pour avoir des fourrages en bon état, pendant plusieurs semaines, les semis devraient être faits à intervalle d'une semaine, en commençant aussitôt que possible, au printemps, et en continuant pendant un mois ou plus. Le fourrage pourra être donné au râtelier ou au pâturage, ou même distribué en andins, sur parties élevées, le long des clôtures. Quand les pâturages baissent, quelques semaines d'alimentation au fourrage vert aideront puissamment à maintenir le troupeau en bon état. L'avoine, sous forme de fourrage vert, est dans son meilleur état quand elle vient d'épier et qu'elle est arrivée à l'état laiteux.

BERGERIES.

Les moutons sont originaires des montagnes où ils pouvaient obtenir de l'air pur et de la lumière en abondance. En domestication, ils préfèrent les champs et les abris secs et bien ventilés, et souffrent, si on les prive de ces conditions. Au pâturage, le troupeau se rassemble invariablement sur le tertre ou la butte la plus sèche, pour y passer la nuit, quand d'autres catégories de bestiaux rechercheraient des endroits plus protégés. En Europe, et surtout en Grande-Bretagne, les moutons sont relativement peu abrités. Au Canada, les hivers rigoureux, les automnes et les printemps incléments, rendent les abris nécessaires pour la production économique de laine et de la viande de la meilleure qualité.

Sur la ferme canadienne, la bergerie est généralement le bâtiment le moins cher et le plus pauvre. Tout bâtiment où les moutons sont au sec et à l'abri du vent, remplit les conditions nécessaires. Des bergers de peu d'expérience, et péchant par excès de zèle, construisent parfois des bergeries coûteuses et qui ne conviennent pas du tout, parce que la ventilation y est défectueuse. Une bonne bergerie doit remplir les conditions suivantes: Bonne ventilation, sans courants d'air, bon éclairage, bonnes dispositions pour la distribution de la nourriture, cloisons mobiles, ample capacité pour l'emmagasinage du grain, du foin et des racines, et, par-dessus tout, un toit étanche et un emplacement bien drainé.

La grandeur de la bergerie dépendra quelque peu de la taille de la race. Les sujets gardés pour l'élevage demandent un espace d'au moins douze pieds par tête, et même 18 n'est pas trop grand pour de fortes brebis. Toutefois, un bâtiment de 40 x 40 pieds, disposé de la façon indiquée dans la figure 54, devrai accommoder de 60 à 75 têtes.

Description du plan.

Des râteliers portatifs, de 16 pouces de large, sont préférables. Ces râteliers pourront servir de cloison entre les loges; ils sont disposés de façon à laisser une allée de trois pieds de large sur les deux côtés de chaque loge. Ils devraient avoir des parois perpendiculaires, recouvertes de lattes sur le côté ouvert aux moutons, assez espacées pour que ceux-ci puissent y introduire la tête. Grâce à cette disposition, les moutons ne tirent pas la nourriture pour la fouler aux pieds et la gaspiller. Quand il faut que le berger aille au milieu des moutons pour distribuer la nourriture, la litière ou la balle qui tombent dans les toisons causent toujours plus ou moins d'ennuis ou d'avaries. La chambre d'alimentation est située de telle sorte que la porte de la cave à racine y donne directement, et les fourrages y descendent par des conduits.

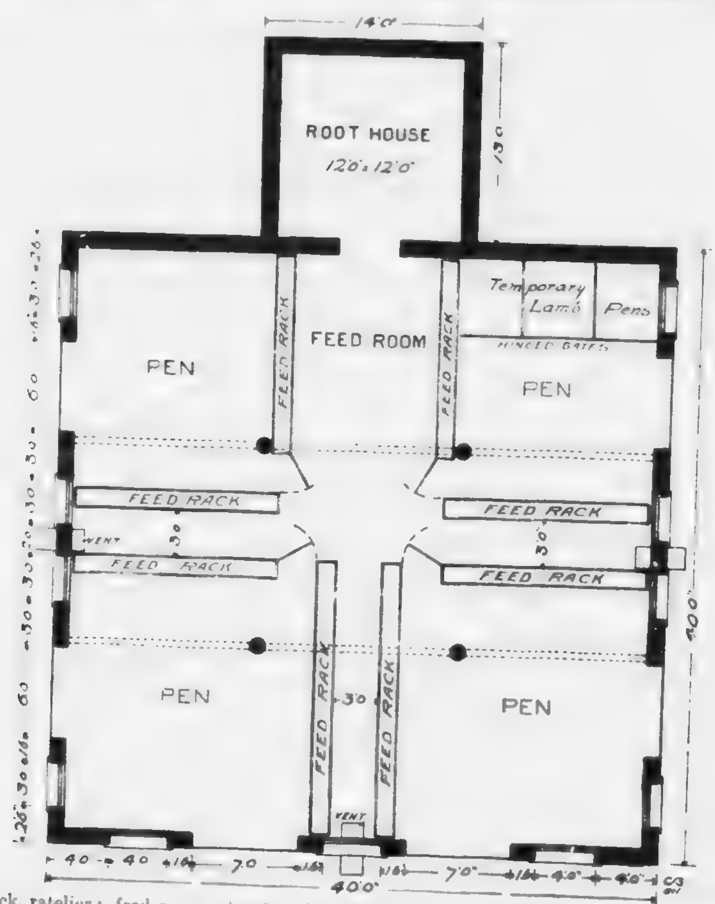
Les portes sont assez larges pour permettre le passage d'un chariot pour l'enlèvement du fumier. La partie supérieure peut s'ouvrir quand il fait beau. Les fenêtres jettent beaucoup de clarté. Les loges d'agneaux sont formées tout simplement par des clôtures portatives de 4 à 5 pieds de long et de 3 pieds de hauteur, fixées ensemble par des charnières. Une paire de ces clôtures placée dans un coin forme une loge. Quand il fait froid et que l'on désire protéger les jeunes agneaux, on peut entourer une des loges d'une toile retombante ou d'un coton épais descendant du plafond au râtelier, et même au plancher.

Construction.

Tout genre de construction qui conviendra pour d'autres bâtiments conviendra aussi pour la bergerie. Les figures ci-jointes représentent un nouveau type de bergerie qui donne de bons résultats. Elle a un toit semi-circulaire ou ovale, construit de façon à éviter l'emploi de fortes poutres, et se soutenant de lui-même, sans exiger des piliers

posés sur le plancher de la grange. Ce genre de construction, qui ne demande qu'un minimum de bois, effectue une économie considérable dans le coût des matériaux. Il n'y a pas besoin, non plus, de charpente, et un ouvrier habile peut monter lui-même le bâtiment à un coût beaucoup moindre qu'une bergerie ordinaire, à charpente, des mêmes dimensions, ne pourrait être construite.

La pierre et le béton de ciment sont les matériaux généralement employés, à l'heure actuelle. Un mur de pierre sera d'autant plus solide, s'il est cimenté avec du mortier de ciment. Le béton de ciment bien fait, bien préparé, fournit, en fin de compte, la fondation la plus durable et la plus économique. La fondation devrait reposer sur un terrain solide, au-dessous de la ligne des gelées, soit qu'elle consiste en



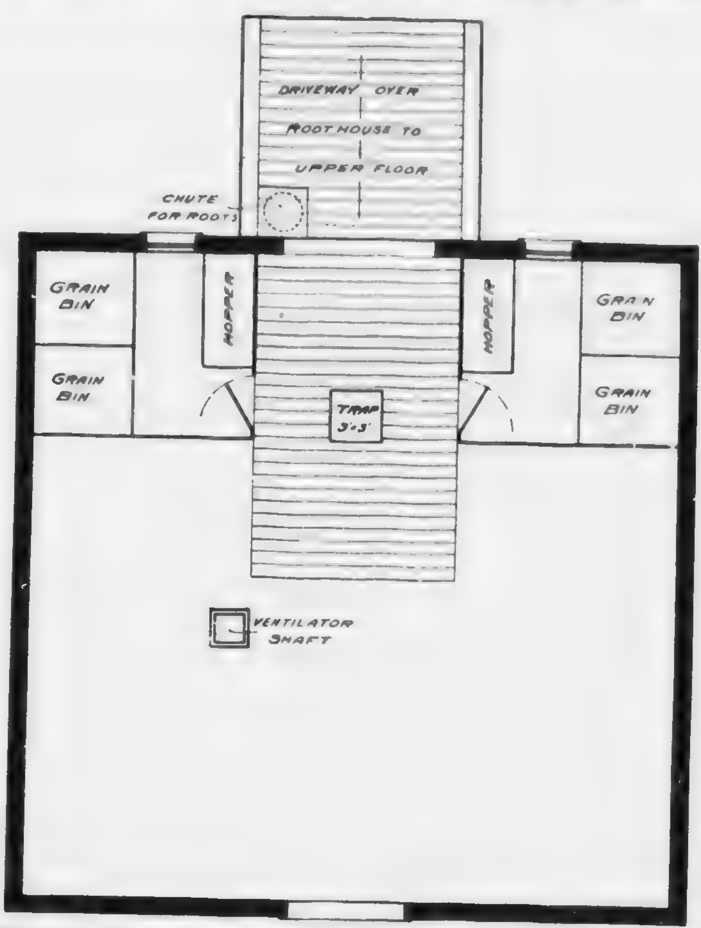
Feed rack, ratelier ; feed room, chambre d'alimentation ; hinged gates, clôtures tournantes ; pen, loge ; root house, cave à racines ; temporary lamb pens, loges temporaires pour agneaux ; vent, ventilateur.

Fig. 54.

piliers placés à divers intervalles, ou en un mur continu. La partie la plus large du mur devrait être à la base, avec une pente graduelle, vers le sommet. Cette disposition réduira l'effet des gelées sur le mur, car le terrain, en se soulevant, s'en éloignera. C'est en construisant le mur que l'on devra poser les bases d'un système moderne de ventilation.

Le plan ci-joint, figure 5, n° 54 et 56, comprend une cave à racines, en ciment, de 14 pieds carrés et de 10 pieds de hauteur à un bout, et de 7 pieds de hauteur à l'autre bout. Les murs ont un pied d'épaisseur. Le plafond de cette cave est en

ciment; le passage pour aller dans la grange est par-dessus. Le conduit par lequel on descend les racines dans la cave est indiqué dans le plan de la partie supérieure, figure 55. L'ouverture de ce conduit peut être placée où on le désire, même dans le plancher de la grange. La charpente des murs du bâtiment principal peut consister en colombages de 9 x 2 pouces, qui donneront un large espace d'air, mais des colombages de 6 x 3 pouces donneront plus d'espace à l'intérieur du bâtiment. Ces colombages sont placés à tous les deux pieds. Les traverses sont supportées par des pieux ou des piliers, en bois ou en ciment, d'un pied de large. Ces piliers devraient



Chute, descente, pour racines; door, porte; feed rack, ratelier; driveway to upper floor, passage menant à l'étage supérieur; foul air outlet, conduit de sortie d'air vicie; root house, cave à racines; vent, ventilateur.

Fig. 55.

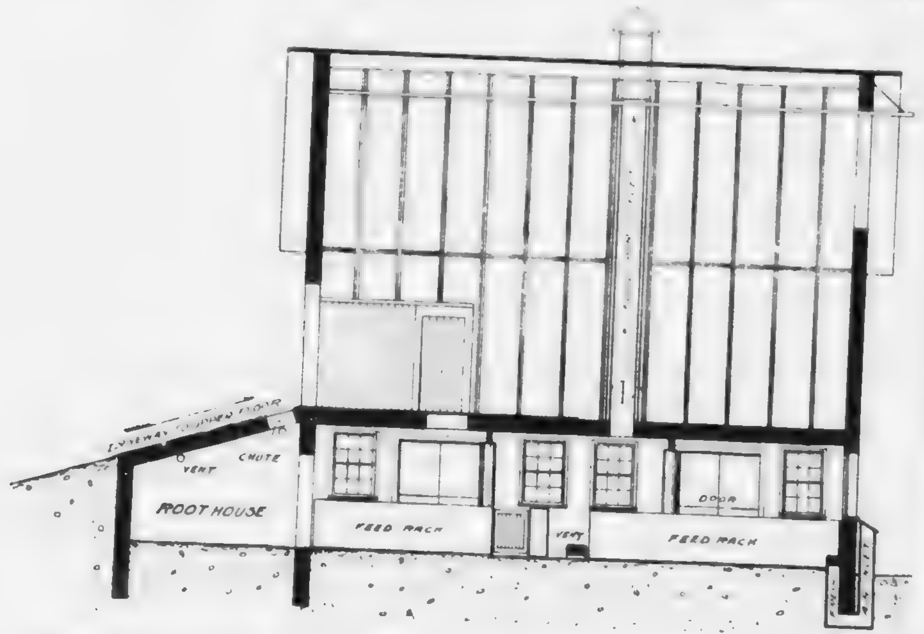
être de forme ronde ou octogonale; les coins carrés peuvent causer des blessures sérieuses, quand les animaux se poussent ou se heurtent contre les piliers. Des madriers de 12 x 3 pouces, assez longs pour s'encocher suffisamment par dessus les piliers, auront toute la solidité nécessaire. Deux morceaux de 9 x 2 pouces, placés à tous les deux pouces et renforcés par une tige de fer de ¾ de pouces, indiquée dans la ligne pointillée qui traverse le bâtiment, dans la figure 57, feront l'affaire. Les solives pourront consister en madriers de 9 x 2 pouces sur 14 pieds de long, environ. Les murs de la grange, qui ont 13 pieds de hauteur, pourraient avoir les mêmes colombages que

la bergerie. Ces colombages devraient être placés à tous les trois pieds, et projetant d'un pouce en dehors de la face extérieure des colombages du bas.

La surface extérieure du premier étage sera recouverte de planches brutes et de papier goudronné, jusqu'au point où les colombages du deuxième étage dépassent d'un pouce; on revêtira ensuite les deux étages de clap-boards. L'intérieur des murs devra être revêtu ainsi que le plafond de deux épaisseurs de planches embouvetées, d'un pouce, avec papier goudronné entre les deux. Ce revêtement empêchera les odeurs de l'étable de se répandre dans le fourrage placé par-dessus.

Portes et fenêtres.

Les portes sont larges; celles des extrémités ont six pieds, et celles des faces latérales, 7. Les portes de cette largeur permettent l'entrée d'un chariot pour nettoyer la bergerie et facilitent la sortie des moutons, quand ceux-ci se ruent tous ensemble dehors, ce qui arrivent souvent quand ils sont effrayés. La moitié supérieure de chaque porte est fixée au bout d'en haut, par des charnières, et s'ouvre en dedans et en se



Descente ou trappe pour racines; Passage à voitures, au-dessus de la cave à racines, menant à l'étage supérieur; coffre à grains; distributeur.

Fig. 56.

relevant. Quand le temps est beau, on tient cette partie ouverte. Les fenêtres sont grandes, de 5 x 4 pieds, et placées assez haut pour admettre autant de lumière que possible; elles peuvent être en deux sections qui se referment l'une vers l'autre, ou fixées par des charnières au bout d'en haut pour s'ouvrir en se relevant, comme la moitié supérieure des portes.

Pour le plancher de la grange, une seule épaisseur de bois suffira, sauf par-dessus le passage à voitures. Des madriers bien secs, embouvetés, d'un pouce et quart, et bien cloués, font un excellent plancher. Le passage à voitures sera recouvert de madriers de deux pouces, posés en travers. Comme la grange sera remplie par les extrémités, il ne sera pas nécessaire que le passage à voitures aille plus qu'à mi-chemin. Le conduit pour la descente des fourrages sera de 3 x 3 pieds, et les conduits à grain, au sortir des coffres, de 12 x 16 pouces.

Construction du toit.

Le toit est semi-circulaire. (Voir figure 57.) Les madriers et les chevrons de la charpente sont coupés avec un diamètre des deux tiers de la largeur du bâtiment. Si A C représentent les deux tiers de la largeur, alors l'arc A L H formera la moitié du toit, C étant pris comme centre. Le cercle D G H formera l'autre moitié, que l'on tirera avec B D comme diamètre et B comme centre. Comme les deux moitiés de

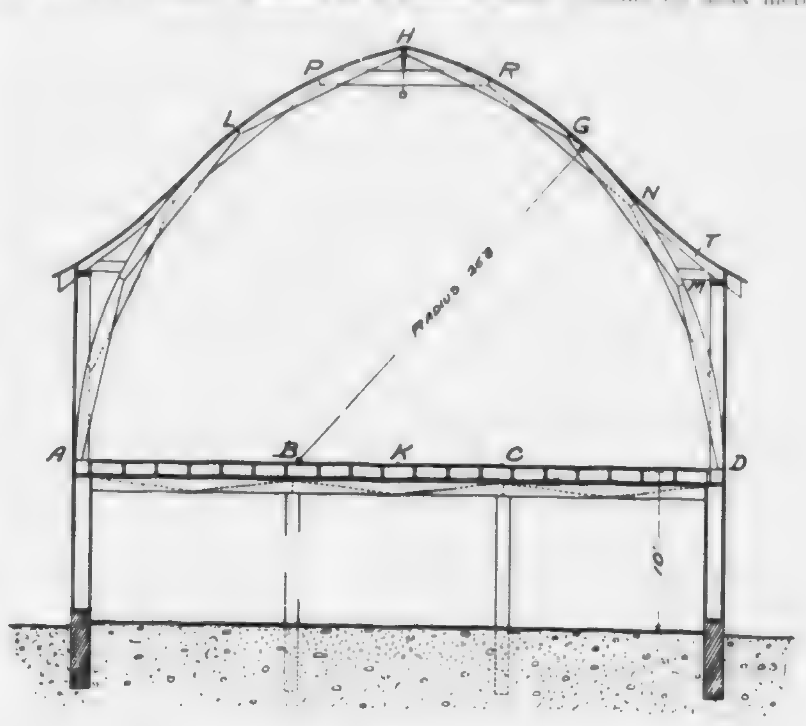


Fig. 57.

chaque arche ont exactement la même charpente, il suffira d'en expliquer une. Prenons l'arc D G H. Cet arc est divisé en trois parties égales, H G, G M et M D. En mesurant la longueur d'une de ces divisions, on trouvera la longueur du madrier nécessaire. Dans ce cas, les madriers ont 12 pieds de long. Ils devraient avoir 10 pouces de large et 2 pouces d'épaisseur. Cinq madriers feront une arche, ou un chevron. En construisant l'arche, les madriers devraient être assez larges pour laisser au moins deux pouces à chaque bout, après arrondissement du côté. Une ligne droite, passant à travers les points B et G, ou B et M, donnera les coupes aux points G et M. Trois pièces formeront le côté et deux pièces, arrondies de la même manière, seront requises pour doubler, par-dessus, les joints à G et M, se rencontrant à M, la ligne B M donnant la coupe. Ces pièces devraient être bien clouées les unes aux autres. La coupe H est obtenue par une ligne tirée à angle droit avec le plancher et à partir du centre de celui-ci. La pièce de traverse P R agit comme soutien et porte aussi la fourche à cheval. Les gouttières s'avancent à deux pieds au delà du mur. La pente, dans la pièce marquée T, est obtenue en se servant d'un cercle avec le même diamètre des deux tiers, mais la coupe est prise sous la partie inférieure du madrier et ensuite retournée, le côté concave par dessus. Chaque arche peut être montée (toujours bien clouée) sur le plancher, et ensuite mise en place et clouée au bas. Pour soutenir les arches pour l'espace de la porte, on place sous elles un madrier, en travers, que l'on soutient, à chaque bout, par

des madriers debout. Ces madriers debout sont fixés au mur principal par des soutiens. Quelques portes de grange s'ouvrent en dehors, et d'autres s'ouvrent en dedans; mais les portes roulantes, bien montées et placés sur de bons rouleaux, sont les plus commodes et les plus durables.

Pour un troupeau de 20 à 30 têtes, un bâtiment de 20 pieds de large par 30 pieds de long, avec cour, sera assez grand. Le plan de construction sera pratiquement le même que pour le batiment plus grand, mais les madriers entrant dans la construction du toit pourront être plus légers en proportion.

Ventilation.

Beaucoup de bergeries sont ventilées simplement par les portes et par les fenêtres. Si des fenêtres étaient laissées partiellement ouvertes, en tous temps, des deux côtés du bâtiment, l'air resterait assez pur. Quelques-uns préfèrent les tenir fermées et avoir un appareil spécial pour la ventilation.

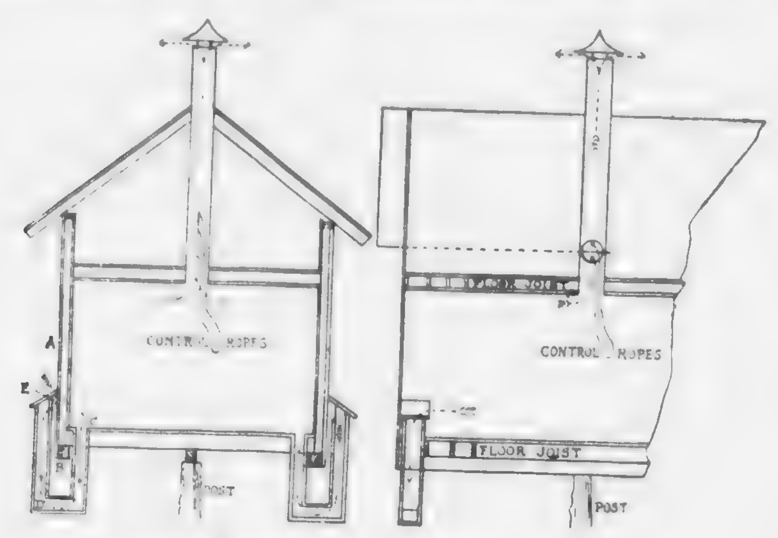


Figure 58. Le système de ventilation Rutherford.

A.—Mur de l'étable
B.—Fondation de l'étable.
C.—Niveau du plancher.
D.—Conduit de prise d'air, à travers lequel passe l'air pur.
E.—Ouverture, sur le côté du conduit d'air.

Il existe aujourd'hui bien des appareils de ventilation. Certains de ces appareils réussissent bien, en certains endroits, et échouent ailleurs. Tout dépend du soin avec lequel l'installation a été faite et de l'attention apportée à la mise en opération. Un bon nombre des meilleurs systèmes ont été essayés, à la ferme expérimentale centrale d'Ottawa. Le système Rutherford, représenté par la figure 58, et décrit ci-dessous, a donné les meilleurs résultats. Sous une forme légèrement modifiée, il a remplacé tous les autres. Dans ce système, six conduits, ou boîtes, en U, de 8 x 9 pouces, prennent l'air à l'extérieur et l'amènent sur le plancher, à l'intérieur. Ces conduits ou ces boîtes remontent à l'extérieur, le long du mur, sur une hauteur de deux pieds, et ils sont recouverts d'une planche, pour empêcher l'accès de la pluie ou de la neige. Les côtés sont ouverts sur une étendue proportionnée à la capacité du conduit. Ces conduits, ou boîtes, devraient s'enfoncer dans la terre à au moins trois pieds de profondeur, pour

rendre tout courant d'air impossible. Ils s'ouvrent à l'intérieur au niveau du plancher (voir figure 58) et l'ouverture est protégée par une grille en fer, ou encore, le conduit peut s'élever à quelques pouces au-dessus du plancher et l'ouverture, sur les côtés, est recouverte de grillage en fil de fer, comme l'indique la section longitudinale. Ceci donne libre passage à l'air et empêche la paille et les autres matériaux de tomber dans les conduits.

Le conduit de sortie, ou cheminée d'appel, a deux épaisseurs de bois, avec un espace d'air immobile entre les deux. Ce conduit a 2½ pieds carrés, et les deux parois sont toutes deux embouvetées. Ce mur double, avec l'espace d'air immobile, réduit la condensation à un minimum et favorise la ventilation. La sortie d'air est réglée par une clef, manœuvrée par des cordes. En fermant la clef, le courant d'air sortant est interrompu et le courant d'air entrant considérablement diminué. Plus le bâtiment est étanche, mieux l'appareil fonctionne.

La figure de gauche représente la clef dans le conduit de sortie et le système en opération. La figure de droite représente la clef fermée. Dans cet état, les deux conduits, d'entrée et de sortie, ne fonctionnent plus.

Une bergerie peu coûteuse.

La bergerie que nous venons de décrire est faite d'après les idées de grands éleveurs de moutons qui tiennent des troupeaux de race pure; elle est construite de façon plus substantielle qu'il n'est nécessaire pour un troupeau industriel, où la production d'agneaux précoces n'est pas le but principal. Un grand nombre d'excellents troupeaux de moutons sont hivernés dans de simples hangars, faisant face au sud, ouverts sur le devant, et bien clos sur les côtés et par derrière. Le devant devrait être



Fig. 59.

aussi partiellement clos, à chaque bout. Un hangar de ce genre ne devrait pas mesurer moins de 20 pieds de large. Un bâtiment de 50 pieds de long, muni d'une cour confortable, accommodera de 85 à 90 têtes de moutons de taille moyenne. Les râteliers à fourrage peuvent être mobiles et disposés en travers du bâtiment, en paires espacées de 4 pieds ou plus, de façon à former des couloirs pour l'alimentation, ou encore ils peuvent être fixés au mur du fond. A moins que les moutons ne puissent être tenus en dehors du bâtiment quand la nourriture est distribuée, les râteliers disposés en travers sont préférables; le nourrisseur n'est pas exposé à être bousculé par les animaux affamés et les moutons ne courent pas non plus, le risque d'avoir leur toison remplie de débris de fourrage. Ces râteliers peuvent être utilisés pour le foin, le grain, ou les racines hachées. On devra donc les construire avec des fonds et des côtés fermés; les côtés devront avoir de 3 à 4 pouces de hauteur; ils sont faits avec des lattes, à 9 pouces d'intervalles, afin que les moutons puissent introduire leur tête dans le râtelier. Les râteliers faits de cette manière évitent le piétinement de la nourriture, et chaque mouton peut conserver sa place, pendant le repas. Les fourrages grossiers, comme les pesats de pois, ou les matériaux de ce genre, peuvent être donnés par terre,

dans la cour, le long des clôtures, en quantités peu considérables. Ce qui reste, après que les moutons auront fait leur choix, pourra être ramassé et utilisé comme litière.

Même avec un hangar à façade ouverte, une fenêtre de bonne dimension, à chaque bout et deux au fond sont désirables. Une étable ne peut jamais avoir trop de lumière, et une brise fraîche du nord apporte parfois beaucoup de soulagement aux animaux.

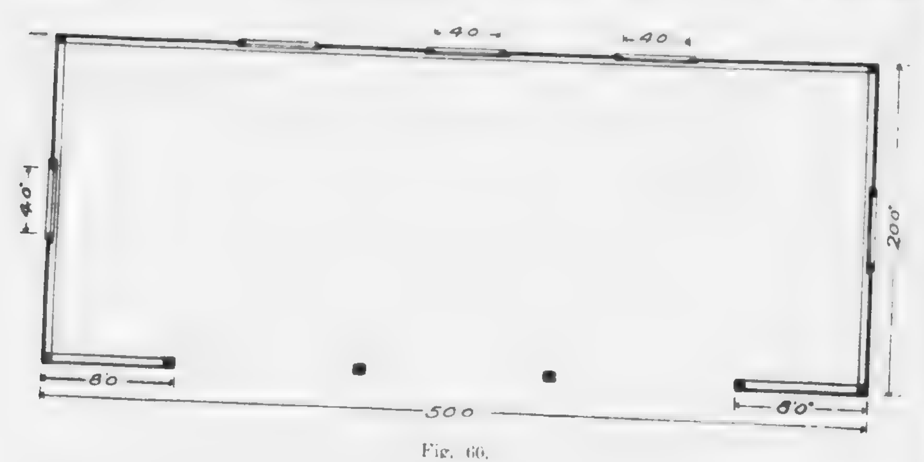


Fig. 60.

Toute construction bon marché fera l'affaire, pourvu qu'elle soit solide et qu'elle ne donne pas lieu à des courants d'air. Les murs peuvent consister en une paroi d'une seule épaisseur de planches, bien clouées à une charpente en colombages, à joints recouverts à l'extérieur, et doublée, à l'intérieur, de papier goudronné tenu en place par de mauvaises planches jusqu'à hauteur des moutons, et par des tringles, au-dessus de cette ligne. Le toit doit être étanche et le plancher sec. Le bâtiment bon marché que nous avons décrit plus haut et que représentent les figures 59 et 60, a tout ce qu'il faut pour faire une bonne bergerie, à moins que l'on élève des agneaux précoces; dans ce cas, il faudra des quartiers plus chauds, avec les séparations et les commodités nécessaires.

DESTRUCTION DES MAUVAISES HERBES PAR LES MOUTONS.

Le goût si prononcé des moutons pour une alimentation variée, les rend très utiles pour détruire les plantes qui infestent les cultures. C'est un fait bien connu que les cultivateurs qui élèvent des moutons ont non seulement les fermes les plus riches, mais aussi les plus propres. Le mouton mange au moins 90 pour 100 des herbes nuisibles, et dans ce nombre sont comprises toutes celles qui exigent, pour leur destruction, des méthodes spéciales de culture. Avec une exploitation intelligente, la terre peut être entièrement débarrassée de la plupart des mauvaises herbes, et les quelques-unes qui resteront seront si bien tenues en échec qu'elles ne causeront que peu d'ennuis. Si on leur en donne l'occasion, les moutons nettoieront les pâturages permanents, les chemins privés, les coins de clôture, et beaucoup d'endroits éloignés du chemin. Mis sur le chaume qui suit une récolte de grain, ils brouteront beaucoup des plantes qui ne produisent leurs graines que tardivement, et les convertiront en viande.

On a toujours dit que le mouton consomme un grand nombre des mauvaises herbes de la ferme, mais cette déclaration est trop générale pour qu'on y attache beaucoup d'importance. Voulant obtenir à ce sujet des indications précises, basées sur l'expérience, nous avons consulté un certain nombre de bons éleveurs de moutons. Les réponses obtenues sont consignées dans les paragraphes suivants:

Les moutons améliorent la qualité du blé.

A. D. Gamley, Griswold, Man.—"Je suis honteux, après avoir gardé des moutons pendant tant d'années, de ne pouvoir vous donner les noms de toutes les mauvaises herbes qu'ils détruisent, mais si je ne les ai pas remarquées, c'est qu'elles ne m'ont jamais inquiété; il me semble que les moutons les mangent toutes, sauf la bardanette et les chardons. Avant de quitter Brandon, pour m'établir ici, je gardais de 100 à 120 brebis portières et j'avais des pâturages illimités où elles restaient depuis 7 heures du matin jusqu'à 5 à 6 heures du soir, même les jours de pluie. On ne voyait jamais une mauvaise herbe dans ces pâturages. En automne, une fois le grain en meules, on les mettait sur la jachère d'été, où les mauvaises herbes avaient une végétation vigoureuse. Comme je n'avais pas alors de clôtures, je ne pouvais pas les mettre sur jachère avant que la plus grande partie du grain ne soit mise en meules. En très peu de temps le champ devenait aussi nu qu'une table de billard. Il y a un ou deux ans, alors que l'on retranchait 2, 5, et même 7 boisseaux par charge de blé, tous les certificats de qualité qui me revinrent de Martinville, où j'expédiais mon blé, n'indiquaient aucun coupage, sauf une seule fois, où l'on me rogna 1 pour 100. Mes jachères d'été couvraient une superficie de 40 à 70 acres, et, à certains moments, il y avait dessus de 170 à 240 têtes, y compris les agneaux.

"Je veux relater ici un incident, arrivé cet été, et qui m'a appris une leçon. J'avais deux ou trois acres de navette, semés avec la semeuse ordinaire. Je mélangeai la navette avec de l'avoine qui avait fortement chauffé dans la grènerie. Je pensais qu'elle ne germerait pas, mais elle germa quand même. Je n'eus le temps de passer le cultivateur qu'une seule fois. Un jour, les moutons étant entrés dans le champ, je remarquai qu'ils mangeaient l'avoine et qu'ils laissaient la navette; aussi, je les y mis une heure chaque jour, jusqu'à ce que le champ fut complètement débarrassé de l'avoine et des mauvaises herbes et qu'il ne resta plus que la navette. Je fis la même chose pour mon champ de pommes de terre et ils le nettoyèrent également. Ils ne mangent pas les tiges de pommes de terre, du moins pas avant la fin de l'été. Il n'y a pas de doute que si une ferme est clôturée de façon à ce que les moutons puissent être mis

où on le désire, rien ne saurait les égaler pour détruire les mauvaises herbes, et je suis convaincu que l'élevage du mouton et la culture de l'avoine offrent le seul moyen de résoudre le problème de la folle avoine.

"Quant au foin, les moutons mangeront la plupart des mauvaises herbes qui s'y trouvent, avant le foin lui-même. Ils ramassent les mauvaises herbes d'abord; ils ne raffolent pas du tabouret des champs (stink weed), une plante très gênante, au Manitoba; ils le mangent bien quand il est jeune, mais pas après qu'il a monté en graine.

Moutarde sauvage et vipérine.

Richard Gibson, Delaware, Ont.—"La première fois que je me servis de moutons pour nettoyer la terre, ce fut sur une ferme abandonnée à Long-Island, et sur laquelle venait une quantité de broussailles de seconde pousse, très difficiles à détruire. Nous coupâmes cette pousse de broussailles, et nous mîmes des moutons pour tenir les rejetons en échec, l'année suivante. Nous avions pour cela des moutons mérinos et des moutons anglais importés, des types de boucherie. Les mérinos se montrèrent infiniment supérieurs, sous ce rapport, à mes moutons anglais favoris. Ils continuèrent à travailler, tous les jours, broutant çà et là, partout où un rejeton se présentait; mais les moutons anglais attendaient que leur repas leur fût apporté par des serviteurs. Donnez-leur une bonne nourriture et beaucoup de loisirs entre les repas, et ils se montrent les rois de leur espèce, mais ne leur demandez pas de travailler!

"Sur ma ferme actuelle, achetée il y a quelques années, les pâturages étaient remplis de vipérine, que l'on appelle ici le diable bleu (blue devil). Un champ de 80 acres n'était qu'une masse continue de fleurs bleues fort admirées par tous les artistes ou les poètes qui passaient. Je doute si l'on trouverait aujourd'hui 100 de ces fleurs sur ces 80 acres. Ce sont les moutons qui ont fait tout le travail, et des Shropshire enregistrés, s'il vous plaît. Ils dédaignent la plante jusqu'à ce que les fleurs aient fait leur apparition, mais alors ils lui mangent le cœur, miel et fleurs, ce qui prouve qu'ils ont bon goût.

"Je crois que les moutons détruiraient la moutarde sauvage si on se servait d'eux intelligemment dans ce but. Je sais qu'ils en sont très friands, à deux phases de sa végétation. Ils la mangent avec avidité, quand elle est très jeune, et aussi quand elle est en fleur. Je ne puis dire d'après ma propre expérience, mais je sais que dans la partie du Lincolnshire où j'habite, la moutarde sauvage était très employée comme plante fourragère, particulièrement pour les brebis portières, en automne."

Les mauvaises herbes augmentent à mesure que le nombre des moutons décroît.

James Bryson, Brysonville, Qué.—"Suivant l'exemple que mon père m'avait donné, j'ai gardé des moutons depuis mon enfance. Mon expérience et mes observations me portent à croire que les moutons mangent pratiquement toutes les mauvaises herbes qui n'ont pas de goût amer. Parmi celles qu'ils consomment avec plus d'avidité se trouvent le trèfle d'odeur, la marguerite, la laiteron et le chardon canadien Toutes celles-ci sont consommées à l'état vert: mais, converties en foin avant que les tiges ne soient durcies, elles sont mangées de préférence au foin de mil. Il y a quelques années, un de mes voisins dont les brebis étaient très grasses, m'assura qu'elle ne recevaient pas de grains, mais qu'elles étaient nourries entièrement au foin de trèfle avec un mélange de pois sauvages ou de vesces sauvages. Ces plantes, une fois converties en foin, font une très bonne nourriture pour les moutons. L'année dernière, j'avais ensemencé un champ situé si bas que les graines de mauvaises herbes y sont apportées chaque année par les inondations, au moment du dégel. En même temps que le trèfle et le mil, une grande quantité de trèfle d'odeur et beaucoup d'autres sortes de mauvaises herbes, firent leur apparition. Il était si sale que je fauchai la récolte, pendant la dernière semaine de juin, et je la fis brûler. Je mis alors des moutons dans ce champ et je fus surpris de voir qu'ils mangeaient les mauvaises herbes aussi bien que le mil. Il y a un an, dans ce même champ, mes moutons subsis-

tèrent pendant quelques semaines, au commencement du printemps, sur du trèfle d'odeur qui poussait le long de la rivière. J'ai remarqué dernièrement que les mauvaises herbes paraissent plus répandues qu'autrefois, dans notre district, et je crois que la cause principale de cet état de choses est que nos cultivateurs ne gardent pas autant de moutons qu'autrefois."

John Campbell, Woodville, Ont.—"Le moyen le plus rapide d'augmenter les revenus de la ferme et de diminuer les frais de main-d'œuvre, est de garder un bon troupeau de moutons; et ceci, non seulement à cause du profit direct qui en résultera, mais aussi à cause du rôle très important que jouent ces animaux dans la destruction des mauvaises herbes. A une réunion agricole, dans l'ouest de l'Ontario, l'hiver dernier, un cultivateur me faisait part de son expérience sur ce point. Il y a dix ans, il gardait des moutons et sa ferme était propre, et les mauvaises herbes presque inconnues. La mode étant alors de se débarrasser des moutons, il vendit les siens et bientôt après, les mauvaises herbes exigèrent une attention constante. Les choses allèrent de mal en pis, si bien qu'il se détermina à reconstituer un troupeau. Avec le retour des moutons, les mauvaises herbes disparurent de nouveau en peu d'années. Beaucoup d'autres cultivateurs pourraient en dire autant."

Ils apprécient surtout les herbes jeunes.

John Jackson, Abington, Ont.—"Voici quelques-unes des mauvaises herbes que les moutons mangent avec avidité: Laiteron annuel, marguerite, herbe de Saint-Jacques, vesces sauvages, moutarde sauvage, et même les chardons canadiens, quand ceux-ci sont jeunes et tendres. Ils mangent aussi les bourgeons et les fleurs sur les chardons. Je crois que les moutons mangent à peu près 90 pour 100 de toutes les mauvaises herbes qui poussent sur la ferme."

"Pour obtenir les meilleurs résultats, il faut mettre les moutons sur le champ alors que les herbres sont jeunes et tendres et laisser tout paître jusqu'au sol; on les change alors de pâturage, pour permettre aux herbes de repousser; on devra continuer ce système, de façon à ce que les moutons attaquent toujours les herbes quand elles sont encore tendres."

William Clark, North Wiltshire, I.P.-E.—"Je ne saurais commencer à vous donner une liste de toutes les mauvaises herbes que les moutons détruisent. Toutes les herbes les plus répandues y passent, excepté les chardons; naturellement, ils ne mangeront pas complètement toutes les herbes, s'ils peuvent obtenir en même temps tous les fourrages qu'ils désirent. Je crois qu'ils empêcheront toutes les espèces de mauvaises herbes de pousser sur une ferme."

W. G. Pettit, Freeman, Ont.—"Comme exterminateurs de mauvaises herbes, les moutons sont très utiles; ils se montrent très friands de la plupart des espèces, sauf des chardons canadiens et écossais. Ils se montrent aussi très utiles dans le verger, où ils ramassent les pommes véreuses. Quelque arboriculteurs sont d'avis que les porcs et les moutons en liberté dans un verger, font autant de bien que la pulvérisation, pour toutes les sortes d'insectes."

R. H. Harding, Thorndale, Ont.—"Je crois que le mouton est le pire ennemi des mauvaises herbes. Je n'en connais pas qui lui résistent. Il est friand de coton sauvage (asclépiade), de bardane, et, quand il manque de nourriture, il mange aussi l'herbe de Saint-Jacques et la marguerite. Je ne crois pas qu'une seule herbe puisse monter en graine dans un pâturage où un troupeau a constamment accès, à partir du moment où les mauvaises herbes commencent à paraître."

J. W. Widdifield, Uxbridge, Ont.—"La prétention que le mouton est un bon destructeur de mauvaises herbes est bien fondée. Il ne les mange pas toutes, mais il n'y en a que très peu, je crois, qui lui échappent, s'il peut y avoir accès alors qu'elles sont encore tendres. Il empêche les plantes annuelles et bisannuelles de monter en graine

jusqu'au bout de leur existence, et les quelques espèces qu'il dédaigne, telles que les diverses bardanes et les r. lènes, ne sont pas difficiles à détruire par d'autres moyens. Quant au laiteron des champs, annuel ou bi-annuel, on prétend, dans cette localité, que les moutons aident à le détruire."

H. Arkell, Arkell, Ont.—"Les moutons mangent 90 pour 100 de toutes les mauvaises herbes qui poussent. Voici celles dont ils sont le plus friands: moutarde sauvage, nielle, herbe de Saint-Jacques, laiteron, grémil des champs, la patience, rouge et anglaise, et, quand le pâturage est dégarni, ils mangent aussi le chardon du Canada."

Les moutons sarclent le champ de blé-d'Inde.

Telfer Bros., Paris, Ont.—"On ne saurait trop louer le mouton, comme exterminateur de mauvaises herbes. L'herbe de Saint-Jacques est très répandue dans ce pays, et je suis d'avis que si l'on gardait plus de moutons, cette herbe serait bientôt détruite, car ils en sont très friands, dans la première phase de sa croissance.

"J'ai fait paître quelques agneaux dans mes champs de blé-d'Inde, et j'ai obtenu de bons résultats. Ils mangent un grand nombre de mauvaises herbes et font peu ou point de dommages au blé-d'Inde. Mes observations me portent à cette conclusion, que les cutivateurs qui gardent des moutons ont des fermes beaucoup plus propres que ceux qui n'en gardent pas; il est à peine une mauvaise herbe qui leur échappe, même quand les pâturages regorgent de nourrit . "

James Bowman, Guelph, Ont.—"De. . . .e j'ai pris cette ferme, où se trouvait un champ infesté de vipérine (blue weed), j'ai remarqué que, quand les moutons ont accès à ce champ à partir du commencement du printemps, la mauvaise herbe n'a pas l'occasion de pousser et jamais celle de monter en graine. Ils sont très friands des bardanes, des pissenlits, et broutent les pousses de saules, et autres broussailles, tant qu'elles sont jeunes et tendres. Aucune herbe ne les attire autant que la moutarde sauvage; ils la préfèrent à la plupart des autres herbes qu'ils peuvent trouver au pâturage."

John W. Laidlaw, Wilton-Grove, Ont.—"D'après moi, il n'y a pas d'animal, sur la ferme, qui puisse se comparer au mouton, soit pour engraisser la terre, soit pour la débarrasser des mauvaises herbes. D'après mes observations, les principales mauvaises herbes que le mouton consomme sont l'herbe de Saint-Jacques et le mil sauvage. Ces mauvaises herbes apparaissent dans le chaume, après la moisson, et on n'a qu'à laisser un troupeau passer sur le champ, pour les voir bientôt disparaître, et le champ se trouve fumé en même temps."

La moutarde sauvage est une excellente nourriture pour les moutons.

T. Hardy Shore, Glanworth, Ont.—"On ne saurait douter que les moutons contribuent beaucoup à réduire le nombre des mauvaises herbes, mais je suis persuadé que c'est une erreur de les tenir continuellement dans un champ infesté. On devrait leur faire passer une semaine sur deux dans un champ propre, et ils attaqueront les mauvaises herbes avec plus de vigueur, quand ils reviendront à la pièce infestée. Si j'avais un champ infesté de verge d'or ou de mauvaises herbes vigoureuses de cette espèce, je le diviserais en plusieurs parties, au moyen de cloisons mobiles, et je mettrais les moutons dans ces divisions, en les transférant, de temps à autre, à un bon pâturage, car on ne peut s'attendre à ce que les moutons se maintiennent en vie seulement avec des mauvaises herbes. Parmi les pires mauvaises herbes que les moutons aident à détruire, je mentionnerai les suivantes: verge d'or, chou gras, marguerite, herbe de Saint-Jacques, framboisier sauvage, carotte sauvage, moutarde, sureau, et il y en a un grand nombre d'autres. Si j'avais un champ infesté de moutarde sauvage, je ferais de l'argent en m'y prenant de la manière suivante: Je le labourerais et je le herserais,

au commencement du printemps, et, dès que la moutarde aurait 8 pouces de hauteur, j'y lâcherais les moutons; ensuite, je passerais de nouveau la charrue, la herse, et les moutons; cette opération, répétée plusieurs fois pendant l'été, détruira la moutarde et fournira assez de nourriture pour payer le travail. La moutarde engraisse autant que le navet, mais elle ne rend pas autant."

Laiteron détruit par les moutons.

J. W. Clark, Cowansville, Ont.—"Comme exterminateurs des mauvaises herbes, les moutons n'ont pas d'égaux, car ils mangent avec avidité la plupart des espèces. Il n'y en a que trois ou quatre qu'ils ne recherchent pas : la linaire vulgaire, l'herbe de Saint-Jacques et l'épervière-orange, et encore ils les mangeront, si le pâturage n'est pas bien garni. Ils sont très friands du laiteron vivace, mais je n'ai pas d'expérience personnelle, à ce sujet. Dans les parties de la province que j'ai visitées, comme conférencier, la plupart des cultivateurs m'ont assuré que les moutons extirpent complètement cette mauvaise herbe, dans les pâturages, en continuant à le manger au fur et à mesure qu'elle pousse, et si près de la surface qu'elle ne peut se maintenir en vie bien longtemps. La marguerite est une autre mauvaise herbe que les moutons empêchent de pousser sur les pâturages. Ils sont aussi friands de plantain et le tiennent en échec. Un bon troupeau de moutons empêchera l'herbe de Saint-Jacques de monter à graine après la rentrée de la récolte; ils en mangeront le dessus de la tige, pourvu que le pâturage ne regorge pas d'autre nourriture. On ne saurait trop les louer."

Un bon nombre d'autres correspondants confirment, de manière générale, les indications données dans les lettres qui précèdent. D'autres déclarent que leur terre est si bien nettoyée par les moutons, qu'il leur est impossible de remarquer quelles espèces ces animaux mangent particulièrement. C'est là, probablement, le témoignage le plus frappant que l'on puisse avoir de la valeur du mouton pour tenir la terre propre.

Herbe de Saint-Jacques—La cause de la maladie du bétail de Pictou.

Disons aussi que certaines plantes, nuisibles à la santé des autres catégories de bestiaux, peuvent être consommées par le mouton sans risque et sans incommodité apparents. L'exemple le plus frappant de cette assertion est fourni par l'herbe de Saint-Jacques (senecio Jacoboea), une plante très répandue dans l'Ile du Prince-Edouard et dans les comtés de la Nouvelle-Ecosse qui bordent le golfe du Saint-Laurent. Des essais conduits, il y a quelques années, sur une grande ferme, à Antigonish, Nouvelle-Ecosse, par la division de l'hygiène des bestiaux du ministère de l'Agriculture, ont permis de constater que la maladie fatale du bétail de Pictou, est un résultat direct de la consommation de cette mauvaise herbe à l'état sec. D'autres essais ont démontré que, non-seulement les moutons ne sont pas incommodés par l'herbe de Saint-Jacques, mais qu'ils en sont friands à tel point que la plante disparaît bientôt d'un champ infesté pâturé par un troupeau de moutons suffisamment nombreux pour tenir tête à la végétation. Tant que cette herbe sera aussi répandue qu'à l'heure actuelle, on ne pourra se livrer à l'élevage du bétail, dans les localités infestées, sans de grandes précautions et sans encourir un grand risque. Comme on la trouve sur les collines, les réserves à bois, et autres superficies non cultivables, le mouton fournit la seule méthode pratique d'extermination. Heureusement, le pays infesté convient bien à l'élevage du mouton et peut fournir de la nourriture en abondance pour l'hiver, tandis que les pâturages et les autres terres accidentées répondent admirablement aux besoins de cette catégorie de bestiaux. Comme exterminateurs de mauvaises herbes, les moutons peuvent rendre de très grands services, dans les superficies infestées d'herbe de Saint-Jacques des provinces maritimes.

ANIMAUX ENNEMIS DU MOUTON.

Le chien malfaisant.

L'éleveur qui n'a pas eu à souffrir des ravages du chien errant, cet ennemi naturel du mouton, peut se féliciter. Maints troupeaux excellents ont été mutilés et ruinés par ces mangeurs de moutons et leurs propriétaires découragés au point d'abandonner l'élevage. C'est là la cause principale de la diminution des moutons, dans toutes les parties du Canada. Il n'y a peut-être pas sur la ferme, pour le berger, d'expérience plus douloureuse et plus irritante que de constater, le matin, que les chiens ont visité le troupeau pendant la nuit. Il trouve au champ un certain nombre des meilleures brebis déchirées, saignantes ou mortes, tandis que d'autres ont leurs jambes de devant tellement mordues et leurs cuisses si lacérées, qu'elles sont infirmes sans espoir de guérison. Celles qui ne sont pas mordues sont effrayées, épuisées et énervées au point d'être incapables de donner des services à l'avenir. Pendant des semaines, elles tressaillent et se sauvent au moindre bruit anormal, si bien que la quiétude, si nécessaire au développement et à l'alimentation, est impossible. Le temps lui-même ne corrige pas le mal qui a été causé. La régularité de l'élevage souffre, et les pertes, au moment de l'agnelage, sont grandement accrues. Bien que l'appropriation de la municipalité compense entièrement les dommages causés par les animaux tués ou blessés, il s'en faut de beaucoup que la perte soit entièrement compensée, car il est rare que le troupeau prospère par la suite. L'auteur de ce bulletin peut parler en connaissance de cause sur ce sujet: Dans une seule nuit, plus de vingt brebis portières, dont le plus grand nombre avaient été importées de la Grande-Bretagne, furent mordues ou lacérées. Bien que les animaux tués ne fussent qu'au nombre d'une demi-douzaine, les dégâts furent estimés assez considérables pour que le conseil se crût justifiable d'accorder $525,00, une très large somme pour le conseil, mais une compensation très faible pour le propriétaire du troupeau, tout comme serait une assurance d'un millier de piastres sur une perte de propriété de $100,000. Ce malheur se produisit au commencement de l'été, alors que les agneaux étaient encore jeunes. Le lait des brebis diminua, et ces animaux, inquiets et timides, maigrirent beaucoup; un grand nombre ne furent pas fécondées en automne, et beaucoup de celles qui le furent eurent ensuite des agnelages laborieux qui occasionnèrent de nombreuses pertes. Le troupeau, qui avait été choisi en Grande-Bretagne et au pays même, à grands frais, fut pratiquement ruiné.

Beaucoup d'éleveurs pourraient affirmer que cette description n'est nullement exagérée; malheureusement, il n'y a guère que les personnes intéressées dans l'élevage des moutons, qui se rendent bien compte de l'étendue des dégâts que les chiens causent à cette industrie, et il est presque impossible d'obtenir de la législature une protection adéquate. On considère même que la petite taxe de une piastre pour les chiens et de deux piastres pour les chiennes, constitue une injustice criante envers le pauvre qui aime tant à garder chez lui deux chiens absolument inutiles. Les individus qui tiennent des chiens ne sont nullement intéressés dans les moutons, et, comme ils forment la grande majorité, les mesures tendant à restreindre la liberté des chiens sont presque invariablement mises de côté la première fois qu'on les présente, et ensuite repoussées ou modifiées, jusqu'à ce qu'elles soient rendues à peu près sans effet.

N'est-il pas grand temps, pour les éleveurs de moutons et pour les autres personnes qui s'intéressent à cette industrie, de s'unir sur cette question, si étroitement reliée au succès en agriculture? Pendant la douzaine d'années qui a précédé 1901, la population ovine du Canada a diminué de près d'un demi-million de têtes. C'est le chien errant qui est, sans aucun doute, la cause principale de cette décroissance.

Qu'une telle industrie soit gênée dans son développement, et, dans bien des cas, ruinée, non pas par le bon chien dont le propriétaire s'occupe, mais par le chien errant, qui est non seulement inutile, mais nuisible au district, c'est là une situation difficile à comprendre. Et cependant, on refuse au mouton des lois protectrices. Il est rare, si la chose se produit jamais, que le mouton soit tué en plein jour, et ce fait simplifie grandement la solution du problème. Un chien loin de chez lui, et dont on ne s'occupe pas pendant les heures de nuit, est un animal dangereux, et devrait, comme mesure protectrice pour les moutons, être considéré comme une bête sauvage et traité comme tel. Il devrait être permis, par la loi, de chasser et de détruire le chien qui quitte son domicile pour errer dans le district, pendant les heures de nuit.

Il est vrai que la plupart des provinces ont, dans leurs statuts, des lois pour la protection des moutons, mais nulle part le mouton ne reçoit autant de considération que le daim sauvage, dans la forêt. D'après les lois de certaines provinces:

"Il n'est pas permis à des chiens de chasse, habitués à poursuivre les chevreuils, d'errer au large dans des endroits où se trouvent ces animaux, pendant la saison où la chasse est interdite."

La loi d'Ontario stipule, en outre, que:

"Les chiens de chasse courant le chevreuil, pendant la saison de fermeture, peuvent être tués sur place, et toute personne qui agira ainsi ne sera passible d'aucune peine."

Quant à la législation concernant la protection du mouton, nous n'avons fait que peu ou point de progrès, depuis plusieurs siècles. En 1648, la cour générale du Massachusetts émit un arrêté où se trouve la clause suivante:

"Si un chien est pris à tuer un mouton, le propriétaire de ce chien devra le pendre immédiatement, ou payer deux fois la valeur des dommages causés. Si le dit chien a été vu courant après des moutons ou les mordant, sans qu'il ait été poussé à le faire, et si le propriétaire est avisé de ce fait, alors, il devra pendre son chien et payer également pour le mouton."

Cet ancien règlement avait pour but de protéger le mouton de la même manière que nos lois actuelles sur le gibier protègent le chevreuil; mais, dans bien des municipalités, les moutons reçoivent beaucoup moins d'attention. Il semble même, au vingtième siècle, que l'industrie du chien est l'objet de plus d'attention de la part des législateurs, que l'industrie du mouton.

Méthodes de protection.

Tandis que bien des éleveurs ont dispersé leurs troupeaux à cause des ennuis causés par les chiens, et que d'autres, pour la même raison, ont hésité à embrasser cette industrie, il y en a beaucoup qui ont découvert de bonnes méthodes pour protéger leurs troupeaux contre de nouvelles attaques.

Une pratique commune est d'attacher au cou d'une demi-douzaine de sujets autant de clochettes à tintement aigu. Ceci, cependant, ne réussit pas toujours. Les troupeaux munis de cette garantie sont parfois attaqués et ses membres harassés; mais, cependant, si les moutons approchent assez près de la demeure du berger, il est probable que celui-ci sera réveillé, car il est toujours sur le qui-vive, au sujet de ses moutons.

Une méthode assez ennuyeuse, mais que beaucoup considèrent comme la meilleure sauvegarde, est d'amener le troupeau, le soir, dans un champ ou un terrain, près de la grange. Les moutons en souffriront, à moins que l'on ne s'arrange de façon à leur donner de la nourriture dans cet enclos. Ils se lèvent de bonne heure, et ne devraient pas être obligés d'attendre longtemps après le lever du jour pour le repas du matin, surtout si ce repas doit être recueilli sur un pâturage peu garni, à quelque distance de l'endroit où ils ont passé la nuit. Ce système se recommande par certains avantages, pourvu que l'on puisse obvier à la difficulté de l'alimentation. Tous les

moutons devraient être vus une fois par jour, et deux fois valent encore mieux. Pour fournir un pâturage de nuit, deux enclos devraient être ensemencés avec des fourrages convenables, et l'on devrait donner au troupeau alternativement accès à l'un et l'autre de ces champs, pour fournir à chaque champ l'occasion de se regarnir. La protection sera encore plus efficace si ces enclos sont entourés d'une clôture à l'épreuve des chiens. Une clôture moderne, en mailles de fils de fer, de cinq pieds six pouces de hauteur, avec cinq pouces d'espacement seulement entre les fils de travers, et munie, au-dessus et au bas, près de la terre, d'un fil de fer barbelé, empêchera les chiens de pénétrer, à moins qu'il ne se trouve près de là des objets sur lesquels ils pourraient se mettre pour sauter par dessus.

Un grand éleveur de moutons recommande l'emploi d'un enclos mobile, en fil de fer, à l'épreuve des chiens. Cet enclos serait placé au pâturage et transporté de place en place, sur les parties qui ont besoin d'être fumées. On dit que cinq piastres de matériaux fourniraient un enclos mobile assez grand pour 50 moutons. Il ne faudrait que peu de temps pour enclore les moutons ou pour leur donner la liberté.

Un autre système consiste à donner au troupeau accès à la bergerie pendant la nuit, ou en tous temps, si la chose est possible, en laissant dans la clôture du champ des ouvertures donnant dans une piste conduisant à la cour de la bergerie. Si l'on garde la boite à sel à la bergerie, les moutons regarderont cet endroit comme le centre de ralliement, et ils y courront dès qu'ils seront molestés dans le champ. Il est très important que l'ouverture soit placée au coin du pâturage qui est le plus près de la grange. Si cette ouverture se trouvait sur le côté du champ, les moutons poursuivis seraient très portés à la marquer dans leur fuite effrénée devant les animaux qui les poursuivent.

Animaux sauvages.

Dans maintes parties du Canada, et plus particulièrement à l'ouest des grands lacs, l'industrie de l'élevage des moutons souffre beaucoup des déprédations des animaux carnassiers. Les plus communs parmi ces animaux sont le coyote, le loup, et la panthère. Le coyote cause des ennuis dans toutes les provinces de l'Ouest; le loup des bois est une cause de perte dans l'Alberta et la Colombie Anglaise, tandis que la panthère limite ses ravages aux provinces du Pacifique. Mentionnons aussi l'ours brun qui enlève de temps à autre un agneau, daans les districts reculés de Québec, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse. Le coyote, ou loup de prairie, s'attaque surtout aux jeunes agneaux, mais une fois qu'il a pris l'habitude de tuer les moutons, les troupeaux non protégés souffrent de ses déprédations, dans les districts qu'il habite.

Certains remèdes ont donné plus ou moins de succès, dans la lutte contre les coyotes. Les clôtures en fil de fer, fermées et hautes, sont efficaces, mais très coûteuses. La prime ordinaire de $2 pour les coyotes adultes, et de $1 pour les jeunes, tend à en réduire le nombre, mais l'emploi systématique de poisons à la saison convenable est le remède le plus efficace. La commission de l'élevage des moutons de l'Orégon, commission qui évalue les pertes annuelles causées par les coyotes, dans cet Etat, à 150,000 têtes de moutons, signale un certain nombre de méthodes pratiques pour détruire cet ennemi. Les notes suivantes sont extraites du bulletin n° 2, publié par cette commission:

"En supposant qu'il soit possible, pour les mille bergers de l'Etat, de détruire chacun, en moyenne, 10 coyotes, pendant les mois d'hiver, et en supposant que la moitié du nombre des coyotes détruits soit composé de femelles portières qui auraient donné naissance à six petits, en moyenne, le printemps suivant, le nombre des coyotes serait ainsi réduit de 40,000, à l'automne de cette même saison.

"Pour les coyotes, on doit se servir de pièges d'acier à ressort n° 3, munis d'écrous mobiles et fixés à un billot ou à une pierre pesant au moins trente livres. On devra veiller à ce que ce piège soit placé de niveau avec la surface du terrain et que les machoires du piège soient recouvertes d'un morceau de papier mince; on

cachera encore mieux le piège en le recouvrant de particules de terre fine, et que l'on arrosera ensuite d'eau. L'emploi d'un parfum artificiel sera trouvé utile.

"Quand on chasse avec des chiens, ceux-ci devraient être conduits dans une voiture munie de portes à ressorts que le conducteur peut ouvrir rapidement, permettant ainsi aux chiens de sauter promptement, pour commencer la chasse.

"Pendant le mois de mai, on peut entendre les jeunes coyotes dans leurs trous et dans leurs pistes, et on peut facilement les faire périr, soit en creusant leurs trous, soit en tuant leur mère. Cette méthode est la plus généralement employée, mais la grande crainte que le coyote manifeste à l'égard des chasseurs fait qu'elle n'est pas très efficace.

"De toutes les méthodes recommandées pour la destruction des coyotes, l'emploi de poisons est considéré comme la plus pratique et la plus efficace, et nul poison n'a donné d'aussi bons résultats que deux grains de sulfate sec de strychnine mis dans des capsules de deux grains de gélatine. Ces capsules de gélatine remplies de strychnine seront d'abord essuyées soigneusement, pour enlever toute apparence extérieure de strychnine et recouvertes de plusieurs couches de suif qui les protègera contre les effets de l'humidité de l'air; ou contre le jus et l'eau contenus dans les divers matériaux employés comme amorce. La manière la plus facile d'appliquer ce suif est de tremper les capsules dans du suif fondu.

"Il est aussi plusieurs substances hautement recommandées comme appâts pour le coyote, et que l'on prépare de la manière suivante:

"(*a*) Saindoux, bœuf, moelle et suif. Couper en morceaux de la dimension d'une noix et introduire dans chaque morceau une capsule de poison, en refermant ensuite la cavité.

"(*b*) Morceaux de foie. Couper le foie en morceaux de la dimension d'un œuf et fendre chaque morceau pour y introduire une des capsules de poison.

"(*c*) Œufs, dans lesquels on aura placé une des capsules de poison, au moyen d'une petite ouverture pratiquée à un bout.

"(*d*) Prunes, dans chacune desquelles on aura introduit une capsule.

"Il est absolument nécessaire que toutes les matières employées comme appâts soient maniées avec des pinces ou des mains gantées, car les coyotes peuvent facilement découvrir l'odeur humaine dans l'appât touché par des mains non gantées.

"Les œufs et le suif de bœuf seront trouvés plus facilement par les coyotes, ainsi que par les personnes qui désirent ensuite les enlever du pâturage, si on les recouvre de sang. Cette précaution est surtout à recommander quand la neige recouvre le terrain

Mesures de précautions.

"On prétend que les œufs et les prunes ne sont pas recherchés par les chiens domestiques. Quant à la moelle de bœuf, au saindoux ou au suif, on peut empêcher, dans une certaine mesure, qu'ils ne soient ramassés par des chiens en les plaçant dans des cavités creusées dans des morceaux de bois, de forme irrégulière. Cette méthode offre cet avantage que l'on peut ainsi répandre le poison à cheval le long des pistes de coyotes et dans leur voisinage, et, le matin, on peut les enlever des endroits ou ils sont trop exposés. Le saindoux et le suif se prêtent très facilement à ce mode d'emploi.

"Les bergers qui se servent de poisons devront prendre toutes les précautions nécessaires pour empêcher que ces poisons ne soient ramassés par des chiens ou d'autres animaux domestiques. Toutes les carcasses empoisonnées qui sont restées exposées si longtemps qu'elles ont perdu leur efficacité, ou qui sont situées dans les endroits où les chiens pourraient avoir accès, devront être brûlées. A moins qu'elles ne soient enterrées profondément, les os de ces carcasses pourraient être découverts par des rongeurs et causer, plusieurs mois après, la perte d'un chien précieux. On ne devrait jamais placer le poison à moins de un demi-mille d'un chemin public, ou du chemin d'une résidence, et si on le place dans un rayon d'un mille d'une demeure, les occupants de cette demeure devront auparavant en être avertis les premiers. On ne

devrait jamais mettre de poison sur les champs ou les pâturages autres que les siens propres, ou ceux que l'on tient en location ou que l'on occupe à l'exclusion d'autres personnes, à moins que l'on ait obtenu le consentement du propriétaire ou de l'occupant de ces terres. On ne devrait jamais placer de poison assez près d'un chemin ou d'une route pour attirer les chiens qui passent. On devrait aussi éviter d'en mettre dans un morceau de viande contenant des os. Tous les os qui resteront d'une carcasse empoisonnée qui a fait son temps devront être brûlés. On devra placer des avis écrits près des carcasses, dans tous les endroits bien en vue, et à un quart de mille de là quand la chose est possible. Pendant l'époque où l'on se sert de poisons, les chiens devront être muselés ou attachés. Tout appât empoisonné devra être ramassé après qu'il aura servi pendant un laps de temps raisonnablement long, et détruit. La saison terminée, les appâts empoisonnés, vieux ou non, devront être détruits. On ne saurait prendre trop de précautions, en distribuant le poison, pour atteindre le but que l'on se propose."

Statuts des provinces de l'Ouest concernant l'emploi des poisons.

Règlements du Manitoba.—Dans la province du Manitoba, l'emploi de poison, sous toutes ses formes, pour les loups ou les coyotes, est interdit par la loi, sous peine d'une amende de $50 au maximum, et de $20 au minimum. Par conséquent, dans la province de Manitoba, il faudra avoir recours à d'autres moyens que le poison pour détruire les loups et les coyotes.

Règlements de la Saskatchewan.—Dans la Saskatchewan, aucune loi provinciale ne règle l'emploi du poison pour les coyotes ou autres animaux. L'ordonnance règlant l'empoisonnement des animaux dans les territoires du Nord-Ouest, a été rapportée en 1897. Les personnes qui exposent du poison, dans la Saskatchewan, sont passibles de poursuites, et peuvent être appelées à répondre de leurs actes devant le code criminel.

Règlements de l'Alberta.—Voici une copie de la loi approuvée par l'Assemblée législative de l'Alberta, en mars 1908:

"1. Tout individu exposant des appâts empoisonnés dans la partie de la province décrite dans la clause 2 de la présente loi, est tenu de se conformer aux stipulations suivantes.

"2. Dans la partie de la province située au nord du 55me degré de latitude nord, toute personne désirant exposer du poison pour détruire les loups devra, au préalable, fournir à un officier ou à un constable de la police montée du Nord-Ouest, stationné soit au village d'Athabaska-Landing, soit dans la partie de la province mentionnée dans cette clause (ou s'il n'y a pas d'officiers ou de constables de la police montée du Nord-Ouest dans cet endroit ou dans ce territoire, à tout officier public ou constable qui s'y trouve), des preuves satisfaisantes de la nécessité ou de l'utilité de cette mesure, et obtenir la permission, par écrit, de cet officier ou de ce constable.

"3. Cette permission écrite devra spécifier la superficie de territoire dans les limites de laquelle le poison pourra être exposé, et aucun poison ne pourra être exposé en dehors des limites mentionnées.

"3. Pour la rédaction de la permission mentionnée dans la clause précédente, on pourra suivre la formule "A" en appendice à cette loi, et nulle permission octroyée ne devra couvrir plus de six mois par an.

"4. Nul n'exposera du poison, à moins que ce ne soit sur sa propre terre, à plus d'un mille d'un chemin public ou d'une piste, ou à moins de deux milles d'une résidence ou d'un camp, et le poison exposé devra être placé dans un trou ou dans une cavité, dans un morceau de bois ou autre substance, ou placé dans un récipient.

"5. Toute personne coupable de contravention à cette loi sera passible d'une amende de 100 piastres, au maximum, sur conviction sommaire.

"FORMULE "A".

" Permission d'exposer du poison.

" Permission est par la présente donnée à A B, demeurant à.................... d'exposer de la strychnine, ou autre poison, dans le but de détruire les loups, dans les limites suivantes, savoir,.., pourvu que le poison ne soit pas exposé à moins d'un mille d'un chemin ou d'un sentier public, et à moins de deux milles d'une résidence ou d'un camp, sauf sur les propriétés du dit A B. Cette permission n'est bonne que pour six mois à partir de cette date."

Règlements de la Colombie Anglaise.—Dans la Colombie Anglaise, la loi des poisons, amendée en 1903-04, se lit ainsi:

" Toute personne qui placera des poisons en dehors de ses propres bâtiments, et sur la terre dont il est propriétaire, pour détruire les animaux nuisibles, ou pour quelque but que ce soit, devra en donner avis à toutes les personnes ou à toutes les familles demeurant dans un rayon de deux milles de l'endroit où ce poison sera exposé, en posant des affiches dans cinq des endroits les plus fréquentés, dans un rayon de deux milles de la terre où le dit poison doit être exposé, et les dites affiches devront être posées au moins 24 heures avant la distribution de ce poison."

Loups, ours et panthères.

Les loups des bois et les panthères sont rusés, et il est difficile de les attraper avec des pièges. La méthode la plus populaire pour les détruire est de les chasser avec des chiens et des fusils. La prime généreuse que les différentes provinces offrent pour leurs têtes encourage les chasseurs à se mettre en campagne contre ces animaux.

Les pertes causées par les ours diminueront au fur et à mesure que les bois disparaîtront et que l'agriculture s'étendra. Un éleveur enthousiaste de moutons, qui demeure dans une localité au nord de la province de Québec, trouve avantageux de rentrer son troupeau, le soir, dans la cours de l'étable, pendant les mois d'été et d'automne. Les résidents de son voisinage sont toujours sur le qui-vive pour les ours, et le nombre de ces animaux diminue chaque année. Dans quelques endroits, on se sert bien de pièges à ours en acier, mais ces pièges offrent des dangers pour les animaux de la ferme. La fosse, intelligemment employée, cause chaque année la mort d'un bon nombre d'ours, mais le chien et le fusil, employés par un chasseur expérimenté, sont probablement les agents les plus efficaces d'extermination.

ETAT DE L'INDUSTRIE DANS LES DIFFERENTES PROVINCES.

Ile du Prince-Edouard.

Dans l'Ile du Prince-Edouard l'industrie des moutons constitue une branche importante de l'agriculture. Le sol et le climat conviennent de façon idéale à cet élevage, et la qualité de la plupart des troupeaux de l'Ile et l'excellence de la viande de mouton qui en provient fournissent des preuves évidentes de ce fait. De même que dans les autres provinces, le nombre des moutons a été en décroissance, pendant un bon nombre d'années, jusqu'en 1906. Depuis, la situation s'est améliorée. Le recensement de 1907 indique une augmentation d'environ 8 pour 100, sur l'année précédente. La laine et la viande ont tous deux augmenté de valeur, et le nombre des sujets par troupeau accuse aussi une augmentation considérable, en raison de l'accroissement naturel.

La plupart des troupeaux ont la tête blanche et la laine longue, mais l'emploi des mâles appartenant aux races des Dunes se généralise. La toison fermée du métis Down est particulièrement adaptée au climat humide de l'automne et du printemps, et le corps ramassé répond admirablement aux exigences du marché. Les rapports du recensement indiquent que, sur le millier de têtes de moutons de race pure que l'on trouve sur l'île, près de 55 pour 100 sont des Shropshire, 15 pour 100 des Leicester, 5 pour 100 des Cotswold, 5 pour 100 des Oxford, et le reste est divisé entre les races Southdown et Lincoln.

Le sol de nature plutôt légère et de couleur rouge, naturellement [illegible] convient admirablement aux ovins. Il se cultive facilement, et, sous une bonne [illegible]ation, produit des récoltes abondantes de fourrages de toutes les catégories pour les moutons. Le foin, l'avoine, et les racines, réussissent particulièrement bien, et avec ces aliments les moutons viennent parfaitement, pourvu que la souche soit bonne et que l'on exerce l'intelligence nécessaire dans leur élevage et leur traitement.

L'agriculture de l'Ile souffre de la culture continuelle du foin et de l'avoine, sans un apport de fumier suffisant. Si ces aliments étaient donnés aux moutons, et convertis en viande et en laine, la fertilité du sol augmenterait rapidement et, en peu d'années, la ferme la plus pauvre rapporterait la récolte la plus avantageuse. Le troupeau de souche peut se composer de brebis métis de la couleur que l'on préfère ou que l'on peut obtenir; il importe avant tout qu'elles soient jeunes et saines. Si l'on fait lutter ces brebis par de bons mâles pur sang, des types de boucherie, et que l'on donne aux agneaux des soins intelligents, que les mâles châtrés et les femelles réformées soient engraissés pour le marché, on obtiendra du troupeau un bon revenu annuel, sans grands frais de main-d'œuvre ou de construction de bâtiments.

De 1902 à 1906, le nombre des agneaux expédiés, chaque année, était de 13,000 à 14,000, et, en 1907, de 20,000. Malheureusement, on prétend que la qualité va toujours en diminuant. Un boucher de Charlottetown dit que le rendement en viande était en moyenne de 7 à 10 livres de moins en 1907 que précédemment. D'autre part, les prix accusent une hausse constante. Il y a quelques années, les agneaux étaient payés $1.50 chacun, et encore ne prenait-on que les meilleurs à ce prix. Le prix par livre était de 2 centins pour tous les animaux dont le poids dépassait 60 livres. En 1907, on a payé jusqu'à 5½ cts pour agnelles et pour agneaux châtrés, dépassant 70 livres; les agneaux béliers ont obtenu un centin de moins. Malgré cette grande différence de prix, la proportion pour cent des agneaux béliers était de 10 pour 100 plus considérable en 1907 qu'en 1906. La première année, un seul acheteur retrancha la somme de $572 pour les béliers, et, l'année suivante, les cultivateurs de l'Ile perdirent, par



Fig. 61. [illegible]

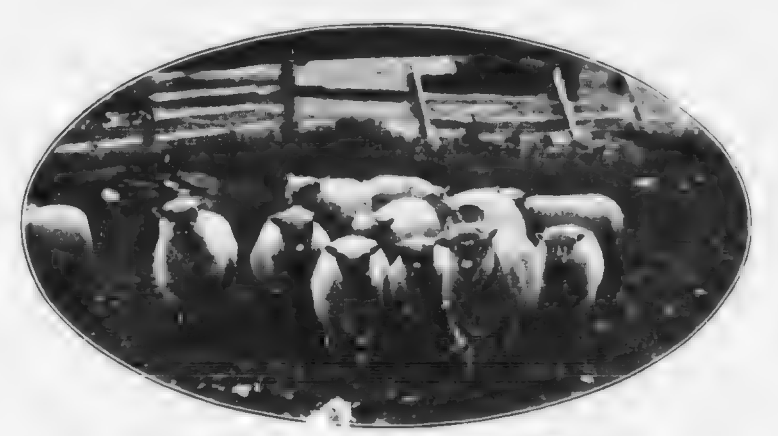


Fig. 62. Troupeau de southdown, près de P[illegible]n, N.-E.

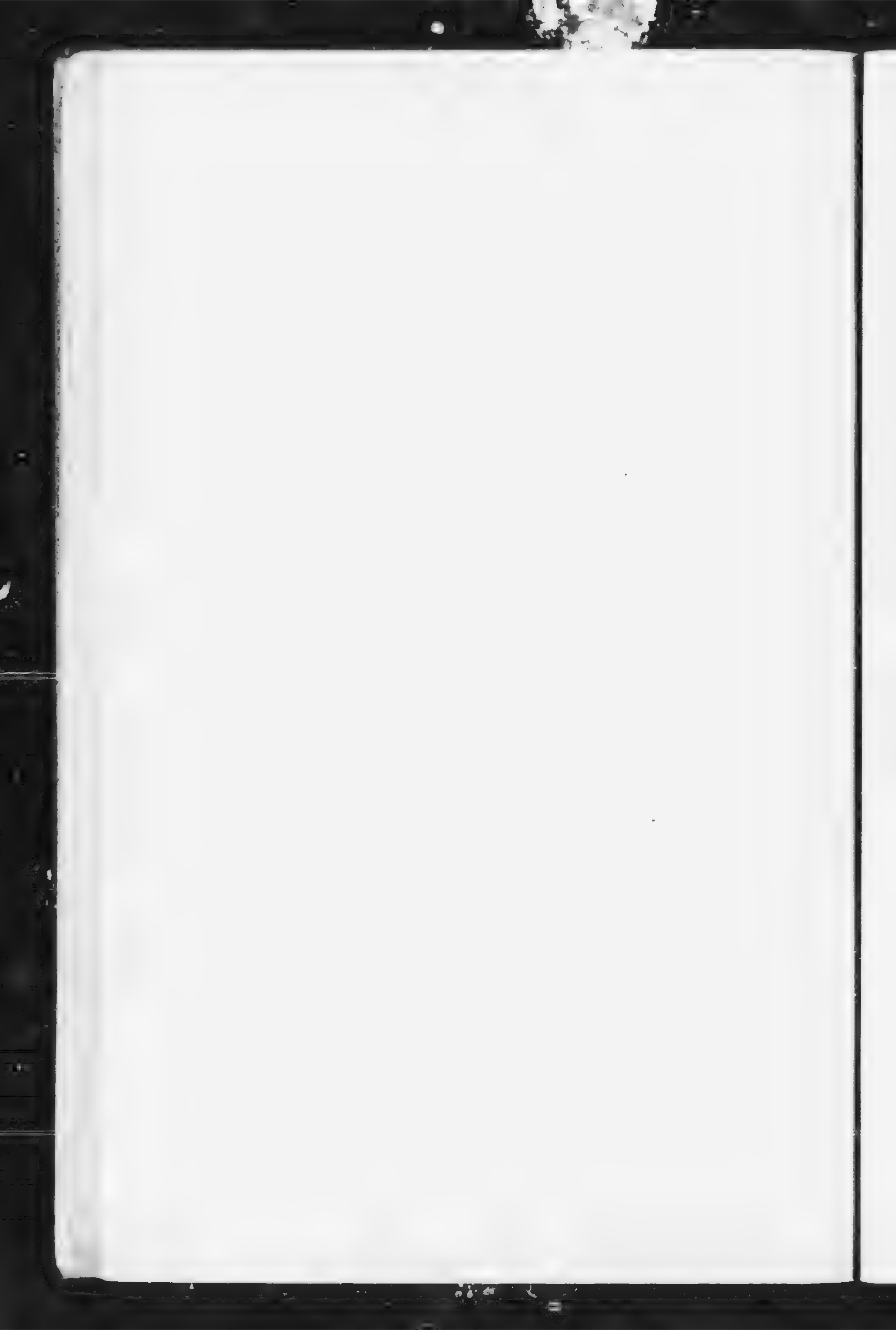
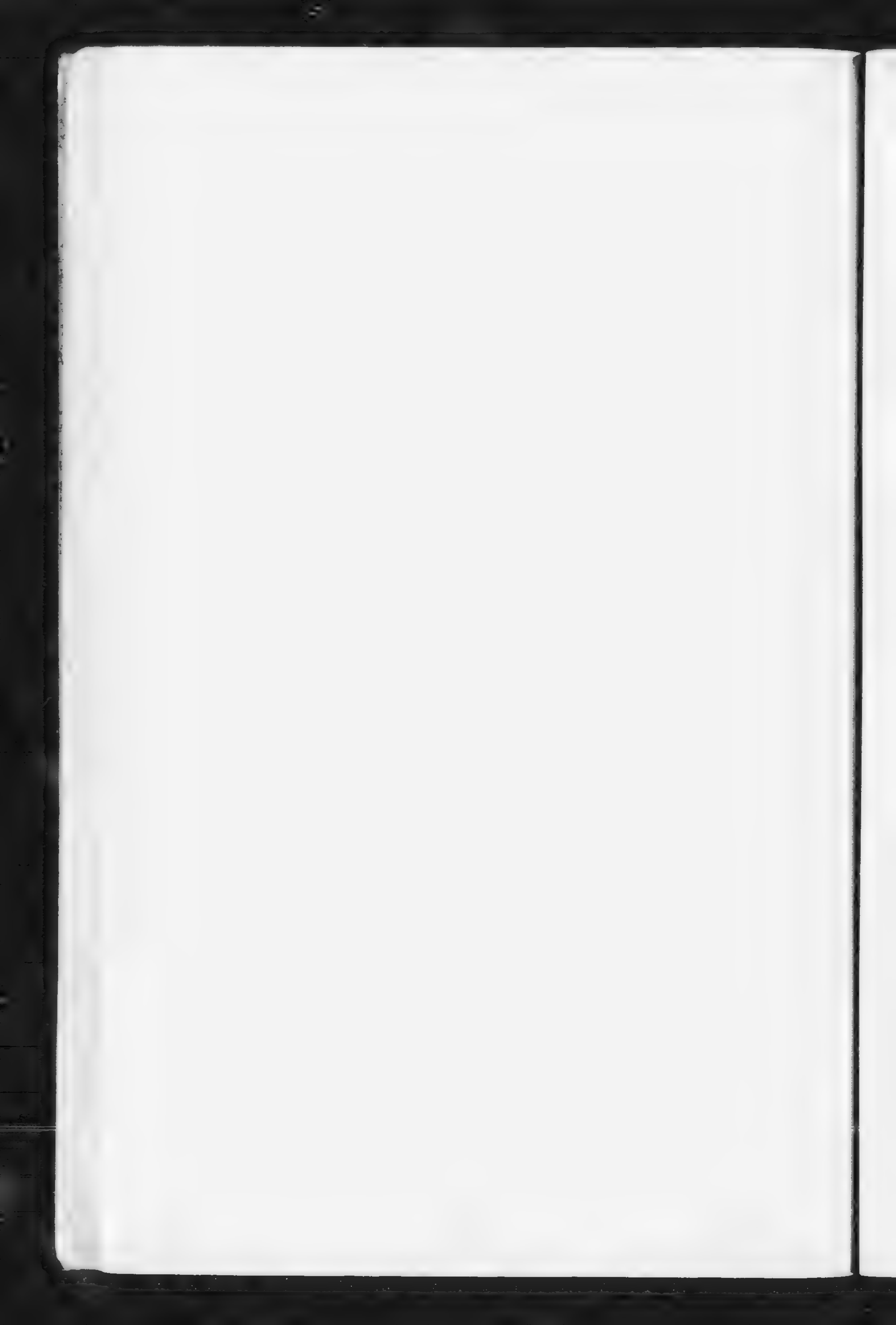




Fig. 63 Distribution de sel sur une ferme de l'Ontario.



suite de la réduction des prix, la somme de $2,000, à laquelle on peut ajouter plusieurs centaines de piastres provenant de la perte de poids. Les acheteurs ne désirent nullement écouler des agneaux béliers, et l'industrie ne prospèrera réellement que quand les éleveurs de moutons se rendront compte de ce fait et prendront les mesures nécessaires pour l'éviter. La valeur totale des agneaux expédiés au marché américain, en 1906, était de $65,000; cette valeur, avec l'augmentation des prix et l'augmentation dans les expéditions, atteignit le chiffre de $75,000, en 1907. Si tous les cultivateurs s'entendaient pour exploiter leurs troupeaux intelligemment, et sur une base réellement industrielle, l'agriculture deviendrait rapidement prospère dans la province.

Nouvelle-Ecosse.

Aucune province du Canada n'est mieux adaptée à la production de la viande et de la laine, que la Nouvelle-Ecosse. On trouve, dans cette province, plus d'un million d'acres de terre en pâturages, dont une grande partie se compose d'un sol sablonneux, pierreux ou gravoyeux et accidenté. Une bonne partie est recouverte d'herbe indigène, courte et nutritive, mélangée avec du trèfle blanc, et qui produit un herbage riche, sur lequel les moutons viennent excessivement bien. Les conditions de sol et de climat de la Nouvelle-Ecosse sont aussi extrêmement favorables à la culture des fourrages d'été, d'automne, et d'hiver, propres à l'alimentation des moutons tels que l'herbe, la navette, les racines, le trèfle et le foin mélangé. Comme les moutons exigent moins de grain que les autres bestiaux de la ferme, ils conviennent plus particulièrement à cette province, où la culture des céréales n'occupe pas et n'occupera jamais une place importante dans les opérations agricoles.

Près de la mer, où le temps est parfois humide et brumeux, un mouton de taille moyenne, ramassé, avec une toison fermée et à mèches serrées, conviendra mieux qu'un sujet à toison plus ouverte. Dans cet élevage, de même que dans l'élevage des autres bestiaux, les méthodes de hasard donnent rarement de bons résultats. Pour atteindre le but que l'on se propose, il faut des efforts persévérants, continuels. L'emploi de mâles de bonne conformation, de race pure, et toujours de la même race, et l'adoption d'un programme d'élevage bien défini changera en quelques années un troupeau ordinaire à tel point que les sujets qui le composent auront la conformation des types de race pure.

Les agneaux se vendant 5 cents la livre, pesés au sortir du pâturage, et la laine lavée au baquet à 30 cents la livre, une brebis très commune rapportera, agneaux et toison compris, de 5 à 6 piastres par an aux cultivateurs de la Nouvelle-Ecosse. Etant donnés un bon élevage, une sélection rigoureuse et une alimentation généreuse, aucune branche de l'industrie animale, en Nouvelle-Ecosse, n'est plus avantageuse que l'industrie du mouton. A l'heure actuelle, deux négligences causent des pertes sérieuses: Les agneaux mâles ne sont pas châtrés, et, trop souvent, les tiques ne sont pas détruits. Les agneaux devraient être châtrés à l'âge de 12 ou 15 jours; cette opération augmenterait leur valeur de 50 centins, au moins, et il ne serait pas nécessaire de les vendre, à l'automne, aussi tôt qu'on le fait maintenant. Si la pratique de la castration devenait plus générale, il ne se produirait pas des encombrements aussi fréquents sur le marché, dûs à l'arrivée d'un grand nombre d'agneaux mâles.

Aucun troupeau ne peut être vigoureux et de bonne venue, si les brebis et les agneaux sont infestés de tiques. La meilleure époque pour se débarrasser de ce fléau est au commencement du mois de juin. Dix jours après la tonte des brebis, tous les tiques auront cherché un refuge chez les agneaux. Si on lave alors ceux-ci, on détruira une grande partie de cette vermine, et le troupeau pourra croître en paix.

On sait que les moutons aident beaucoup à détruire les mauvaises herbes, et cette faculté qu'ils possèdent est surtout précieuse dans la Nouvelle-Ecosse. La mauvaise herbe connue sous le nom "d'herbe de Saint-Jacques", et qui engendre la maladie du bétail de Pictou, menaçait de ruiner l'élevage du bétail, dans cette province. Les moutons recherchent cette mauvaise herbe et n'en sont nullement endommagés. Il ressort d'une expérience de plusieurs années, entreprise sous la direction du directeur

général vétérinaire, qu'ils peuvent, avec [illegible] temps, exterminer entièrement cette plante. Par conséquent, le développement de l'élevage ovin, dans la Nouvelle-Ecosse, tiendra, non seulement à accroître directement les profits du cultivateur, mais aussi indirectement, en permettant l'éle[illegible]autres bestiaux, en péril jusqu'ici dans les régions infestées d'herbe de Sai[illegible]. Au cours des 12 ans précédant l'année 1904, l'élevage du mouton a su[illegible] graduelle, et leur nombre a diminué de plus de 10,000 têtes. Depuis lors, [illegible] s'est améliorée, et plus particulièrement dans l'est de la Nouvelle-Ecosse et [illegible] Cap-Breton. Actuellement, la population ovine compte près de 385,000 têtes. Au dernier recensement, en 1901, la valeur totale des moutons et des agneaux abattus et vendus était de $119,756. Mais, à ce moment, le mouton se vendait à des prix très bas. Le rendement total de laine dépasse légèrement 1,000,000 de livres. On trouve, dans la province, les nombres suivants de sujets de race pure: Shropshire, 575; Southdown, 80; Leicester, 70; Oxford Down, 40; Dorset, 30; Hampshire, 11; Lincoln, 6; et Cotswold, 3.

Pendant l'automne de 1906 et celui de 1907, le département provincial d'Agriculture fit venir un grand nombre de béliers de race pure qui furent vendus aux enchères. Le gouvernement provincial se propose de continuer cette distribution, pendant quelques années. On se propose aussi de prêcher le développement de l'industrie, aux réunions agricoles.

La Nouvelle-Ecosse a plus d'un million d'acres de terre en pâturage, et dont la plus grande partie, très accidentée, restera toujours en pâturages permanents. De grandes superficies de ces terrains se trouvent sur des collines nues, pauvres, balayées par le vent, et où les vaches laitières et même les jeunes bestiaux auraient peine à subsister, mais où les moutons se tirent d'affaire. Pour restaurer une terre épuisée et la ramener à un bon degré de fertilité, nul moyen n'est plus pratique que l'élevage des moutons. On trouve, dans certaines parties de la province, un nombre de fermes désertes et où, cependant, on pourrait facilement vivre, si l'on se spécialisait dans l'élevage des moutons. L'achat d'un certain nombre de ces fermes bon marché et l'élevage des moutons sur une grande échelle, serait une spéculation plus lucrative et beaucoup plus sûre que l'achat de terrains en pays étrangers.

La Nouvelle-Ecosse a un bon nombre de fabriques de lainages bien conduites, et la qualité des marchandises qui en proviennent est bien connue au Dominion. Le développement de l'industrie ovine augmenterait l'approvisionnement de ces fabriques et leur fournirait des matériaux bruts de première qualité.

Il y a bien d'autres raisons pour lesquelles l'élevage des moutons, dans l'est du Canada, devrait être encouragé. Cette question mérite d'être étudiée avec soin.

Nouveau-Brunswick.

Quoique les centres agricoles du Nouveau-Brunswick soient largement consacrés à la culture en vue de l'industrie laitière, il y a, dans cette province, un bon nombre de districts qui conviendraient admirablement pour l'industrie ovine. D'après le dernier recensement, la province compte une vache pour deux acres de terre en pâturage, et partout où l'industrie laitière organisée forme la base de l'exploitation, rien ne s'oppose à ce qu'on augmente largement le nombre des moutons. On pourrait tirer, avec un bon troupeau de moutons, un bien meilleur parti des terrains accidentés qu'avec des vaches laitières.

La viande de mouton produite au Nouveau-Brunswick, de même que celle produite dans les autres provinces maritimes, est de qualité exceptionnelle. Ce fait est bien connu de la plupart des marchés, et des acheteurs de Boston et de New-York visitent le district, chaque automne, pour s'assurer un approvisionnement d'agneaux. L'Ouest canadien commence à leur faire concurrence: au début de l'été de 1907, un agent local avait reçu de l'Ouest l'ordre d'expédier plusieurs wagons d'agneaux du Nouveau-Brunswick, en automne. Il n'y a pas à craindre de dépréciation dans la valeur des agneaux des provinces maritimes, même si la production devait augmenter dans des proportions considérables, pourvu bien entendu, que la qualité des

produits soit maintenue et améliorée. La demande des marchés qui comptent sur le Nouveau-Brunswick pour leur approvisionnement, n'est pas promptement satisfaite, et tout indique que cette demande ira en grandissant.

Le recensement fédéral de 1901 porte le nombre total des moutons de la province à 182,524 têtes, soit une diminution de 487, depuis 1891, et de 38,222 depuis 1881.

En raison de la hausse des cours de la laine et de la viande, pendant ces dernières années, les cultivateurs se sont mis à augmenter leurs troupeaux, dans quelques parties de la province. Depuis 1901, s'il faut en croire le rapport du recensement provincial, la population ovine aurait augmenté de 70,000 têtes. L'emploi de mâles de race pure augmente également. Dans le but de stimuler encore ce développement, le département provincial a acheté dans l'Ontario 100 moutons de race et les a vendus aux enchères, en septembre 1907. Ces moutons furent achetés principalement par les sociétés d'agriculture, qui les revendirent à leurs membres, et ils se trouvent ainsi bien répartis par toute la province. Grâce à l'amélioration qui résultera de ces croisements, l'industrie est destinée à de rapides progrès. Il s'agit maintenant de mieux exploiter les troupeaux; il faudra veiller à changer leurs pâturages plus fréquemment en été, et à leur fournir en hiver une variété de bonnes récoltes fourragères. Grâce à ces soins, et à la castration des mâles ainsi qu'au triage judicieux des brebis, l'agriculture du Nouveau-Brunswick aura, dans l'élevage des moutons, une industrie précieuse, dont l'importance augmentera graduellement, d'année en année.

Québec.

Les premiers moutons de la province de Québec venaient de France. La première expédition eut lieu dans le milieu du XVIIe siècle; d'autres suivirent, de temps à autre, sous l'ancien régime, et, pendant près de cent ans, aucune autre sorte d'ovins ne fut importée. Ces moutons français étaient de petite taille; comme conformation, ils ressemblaient aux Cheviot, surtout par la forme de la tête; la toison était la même, comme poids et comme qualité.

Les loyalistes de l'Empire-Uni qui vinrent s'établir, vers la fin du dix-huitième siècle, dans la partie connue aujourd'hui sous le nom de Cantons de l'Est, introduisirent avec eux, de New-York, de Pensylvanie, et autres Etats, les moutons trouvés dans leurs districts respectifs. C'étaient en général des métis des principales races anglaises de ces temps éloignés, c'est-à-dire de Cotswold, Leicester, Hampshire et Southdown. Cependant, la plupart avaient la tête blanche; c'étaient de bons types de boucherie, et qui rendaient de trois à cinq livres de laine de finesse moyenne, par tête.

On sait très peu de chose sur l'industrie ovine de la province avant 1850. A cette époque, la plupart des cultivateurs gardaient un petit troupeau d'une demi-douzaine à douze ou quinze têtes, c'est-à-dire un nombre de moutons suffisants pour leur fournir assez de laine pour confectionner les habits et les couvertures nécessaires aux membres de la famille.

Vers 1850, quelques amateurs anglais du voisinage de Montréal et des cantons de l'Est importèrent des Cotswold et des Leicester.

La Chambre d'Agriculture du Bas-Canada, fondée vers 1860, organisa, bientôt après, des sociétés d'agriculture de comte et des expositions provinciales. Plusieurs troupeaux de Leicester et de Cotswold furent présentés à la première exposition. Les cultivateurs qui les virent les admirèrent grandement, parce qu'ils étaient gros et gras; ils s'imaginèrent que ces moutons devaient être beaucoup plus avantageux que les leurs, de si petite taille, et il ne leur vint pas à l'idée que ces gros animaux demandaient beaucoup plus de nourriture et beaucoup plus de soins. Ils ne se doutaient pas qu'il leur serait impossible de subsister sur les maigres pâturages et les grossiers fourrages d'hiver qui suffisaient à faire vivre les vigoureux petits moutons du pays. A partir de cette date, les cultivateurs de progrès achetèrent donc des béliers Cotswold et Leicester, qu'ils mirent avec leurs petites brebis. Les Leicester allèrent dans les Cantons de l'Est, principalement, et les Cotswold sur les fermes françaises du district

de Montréal. Jusque vers 1880, les moutons français étaient les seuls que l'on pouvait trouver sur les deux rives du Saint-Laurent, de Trois-Rivières en gagnant vers l'Est.

Les Shropshire et les Southdown furent introduits dans la province, vers 1880; quelques-uns furent importés d'Angleterre, mais la grande majorité vinrent de l'Ontario. Une dizaine d'années plus tard, on importa aussi quelques Oxford et quelques Lincoln, mais ceux-ci sont encore en nombre très limité. On trouve actuellement un bon nombre de sujets de race pure appartenant aux espèces Cotswold, Leicester, et Shropshire. Avant l'année 1906, moment où les registres provinciaux furent transférés à Ottawa, quelques dix mille moutons avaient été enregistrés. Une bonne moitié de ceux-ci étaient des Leicester, un quart des Shropshire, un cinquième des Cotswold, et le reste des Lincoln, Oxford et Southdown. Un grand nombre de sujets dont les généalogies remontaient jusqu'à l'importation, furent enregistrés. On peut voir des métis de ces moutons dans un grand nombre de paroisses, mai pas dans toutes, malheureusement.

Les éleveurs de moutons de races pures n'ont qu'un marché limité pour leur bétail. L'éleveur de Québec envoie beaucoup moins d'animaux aux Etats-Unis que son confrère de l'Ontario. Ceci s'applique surtout au cultivateur canadien-français qui ne peut communiquer en anglais avec le monde extérieur. Son marché se trouve donc largement confiné à sa province. Malheureusement, la demande n'est nullement proportionnée à l'état des troupeaux industriels. Il est évident que bien des améliorations sous ce rapport sont nécessaires, dans bien des parties de la province.

Les progrès de l'industrie ovine n'ont pas été en proportion de l'accroissement de la population ni du développement de l'agriculture. Cette industrie a plutôt subi un recul, au point de vue numérique, et même au point de vue de la qualité dans certaines régions. Bien des choses ont contribué à amener cette situation, et notamment le développement énorme de l'industrie laitière et de l'industrie porcine. L'idée que les moutons abîmaient les pâturages a aussi contribué au déclin de l'industrie. Enfin, la prospérité, l'introduction d'étoffes meilleur marché, et les bas prix de la laine, ont été d'autres facteurs. Ajoutons à ces causes un manque déplorable de connaissances sur l'élevage des moutons en général, et les erreurs et les échecs qui en ont résulté. Pendant des années, certains districts ont pratiqué un élevage tellement consanguin, qu'aujourd'hui leurs moutons ont grandement dégénéré au point de vue de la taille, de l'ossature, de la laine, de la chair et de la précocité. Ces moutons obtiennent le plus bas prix sur le marché et on ne les achèterait même pas du tout, si la demande ne dépassait la production. Les agneaux entiers sont une autre source de perte. Vers la fin de l'automne, on retranche de ¾ à 1½ cent par livre sur le prix payé pour ces agneaux, comparé à celui des sujets châtrés de poids égal. Une des plus grandes maisons de Montréal rapporte qu'il n'y a pas un quart des agneaux qui soient émasculés. La préparation insuffisante au nourrissage d'automne est une autre source de perte. On ne devrait pas se servir des plus grandes races pour améliorer les petits moutons du pays. La différence de taille est trop grande. Partout où les brebis sont petites, les Southdown, les Cheviot, ou les Shropshire de moyenne taille, mais bien garnis de chair, donneront sans doute de meilleurs résultats dans les croisements. Ces races peuvent s'accommoder de pâturages plus maigres et réussiront mieux, et donneront, dans des conditions assez rigoureuses, une meilleure classe d'agneaux, et, par conséquent, un meilleur rendement.

Nulle part l'industrie ovine n'a une meilleure perspective que dans la province de Québec. La grande quantité de terre accidentée qui s'y trouve est admirablement adaptée à cet élevage. La demande de viande de mouton dépasse de beaucoup la quantité produite. Les prix payés pour les moutons et les agneaux de qualité inférieure sont plutôt bons, et la viande de qualité supérieure fait prime. La laine est en demande à des prix rémunérateurs et ces prix sont encore susceptibles d'augmentation. La demande locale de bonne viande de mouton augmente, et la proximité des villes de New-York et de Boston assure un marché à tout moment de l'année. Le commerce d'exportation est à la porte même de la province. Tout ce qu'il faut pour assurer la

prospérité de l'industrie, c'est d'avoir foi en son avenir et d'étudier soigneusement ses exigences, pour s'y conformer.

Ontario.

C'est dans la province d'Ontario que l'industrie de l'élevage du mouton atteint le plus grand développement, au Canada. Depuis plus d'un siècle, elle occupe une place bien en vue dans l'agriculture de la province. La plupart des premiers colons amenèrent de petits groupes de moutons qui servirent de base aux troupeaux actuels. Les premières importations dont l'histoire de la province fasse mention sont celles des moutons achetés par les loyalistes des Etats-Unis, qui vinrent de New-York, de la Pennsylvanie et de colonies de la Nouvelle-Angleterre, vers la fin du dix-huitième siècle, et s'établirent dans les districts bordant les lacs Ontario et Erié. Naturellement, ces gens amenèrent avec eux les moutons répandus dans le district d'où ils venaient, règle générale des animaux à squelette grossier, pesant de 100 à 140 livres, et rendant à la tonte, de 3 à 5 livres de laine plutôt fine. On dit que c'était un mélange des races Wiltshire, Romney Marsh, Hampshire, Southdown, Cotswold et Suffolk. La plupart des cultivateurs hollandais, venus de la Pennsylvanie pour s'établir dans la province, vers 1790, amenèrent avec eux des moutons à peu près semblables à ceux qui avaient été importés par les loyalistes; toutefois, on dit que le sang des races Friesland était plutôt en évidence que celui des espèces britanniques.

Les troupeaux ainsi établis furent perpétués, sans introduction de sang nouveau, jusque vers 1830, époque où commença l'immigration de la Grande-Bretagne. Un petit nombre des immigrants britanniques amenèrent avec eux des animaux reproducteurs de diverses sortes, y compris les moutons, et grâce à ces animaux, la qualité des troupeaux canadiens s'améliora rapidement.

On comprendra sans peine que les troupeaux de moutons étaient alors aussi nécessaires au besoin de la population que le bétail; les premiers fournissaient les habillements et la viande, et les derniers, le lait, la viande, et effectuaient la plupart des travaux de trait.

Bien que les races Southdown et Hampshire fussent représentées dans les premiers troupeaux, les anciens colons prétendent, d'après le témoignage de leurs pères, que les sujets des troupeaux communs avaient presque tous la tête blanche, sauf pour quelques moutons tout noirs que l'on gardait pour en obtenir de la laine noire avec laquelle on faisait les habits du dimanche. Les sujets des meilleurs éleveurs étaient en général des animaux vigoureux, avec des toisons denses, à peu près de la qualité de la laine Dorset. Ils étaient généralement sans cornes. Dans les troupeaux inférieurs de ce temps, on rencontrait parfois un mouton noir à tête et à pieds blancs, et de temps à autre ces spécimens portaient des marques semblables à celles indiquées dans la figure 31, représentant les troupeaux non améliorés de nos jours.

PREMIÈRES IMPORTATIONS.

Jusque vers 1840, peu de moutons de races pures avaient été importés au Canada. Vers 1842, un petit nombre de Leicester et de Cotswold furent amenés d'Angleterre, et, quelques années plus tard, les Southdown commencèrent à faire leur apparition. A partir de ce moment, des expéditions arrivèrent presque tous les ans. Un rapport de la première exposition provinciale, tenue à Toronto, en 1846, dit que les groupes de Leicester et de Southdown étaient d'excellente qualité et bien adaptés au pays. Deux ans plus tard, outre les deux races déjà nommées, des Merinos furent présentés à l'exposition provinciale. Le nombre des sujets de race pure augmenta chaque année; à l'exposition de London, en 1854, il se composait de 400 têtes parmi lesquels se trouvaient 200 Leicester, 44 Southdown, et 30 Cotswold, ces derniers nouvellement importés par Georges Miller de Markham. Outre le petit groupe de Cheviot, présenté cette année-là par M. Georges Ruddick, du comté de Northumberland, le reste était composé de métis. L'année suivante, l'exposition de Leicester n'était pas aussi considérable,

mais les entrées de Southdown, Cotswold et Cheviot furent plus nombreuses que précédemment. Voici la liste des exposants qui remportèrent des prix:

Leicester.—Chris. Walker, London; Wm Miller, Pickering; Geo. Miller, Markham, et Jas. Dickson, Clark.

Southdown.—John Spencer, Whitby; R. W. Gordon, Paris; R. W. Stanley, Haldimand; Richard Coats, Oakville, et A. Burroughs, Brantford.

Cotswold.—John Snell, Edmonton; Wm Smith, Clark, Wm Miller, Pickering; F. W. Stone, Guelph, et Geo. Miller, Markham.

Cheviot.—Wm Ruddick, Markham.

Plusieurs de ces éleveurs exposèrent de temps à autre, à l'exposition de l'Etat de New-York, et y remportèrent un grand nombre de prix. Le nombre des sujets de race pure exposés continua à se maintenir. Trois ans plus tard, en 1858, l'exposition de Leicester comptait 188 têtes, celle des Cotswold, 39; des Cheviot, 15; Southdown, 49; Longwool, métis, 68; Mérinos, 29, et moutons gras, 19. Les Longwool, qui comprenaient des métis Cotswold, Leicester, et Lincoln étaient des moutons magnifiques, égaux, sous bien des rapports, aux sujets de race pure. Les Mérinos et les Cheviot ne gagnèrent aucun terrain, mais la plupart des autres races s'améliorèrent, se multiplièrent, et leur popularité augmenta si bien que, vers 1860, l'industrie ovine de la province était devenue une branche très lucrative de l'agriculture.

Désirant encourager l'importation, la Chambre d'agriculture résolut, vers 1850, de doubler, et, quelques années plus tard, de tripler le montant du premier prix accordé, à l'exposition provinciale, à tout animal qui avait été importé durant l'année. Des éleveurs entreprenants, dont le nombre augmentait chaque année, saisirent cette occasion d'introduire du sang amélioré dans leurs troupeaux, qui s'étaient alors beaucoup accrus. Les sociétés d'agriculture de comtés prenaient alors un vif intérêt dans l'amélioration du bétail, et l'encourageaient en achetant et en distribuant parmi leurs membres des mâles améliorés. Ainsi, en 1864, la société du comté de Grey acheta 10 béliers et les revendit pour $285. Trois ans plus tard, la société du comté de Kent déboursa $320 pour 21 béliers, qu'elle revendit pour $175. Cette initiative eut les plus heureux résultats.

A partir de ce moment jusque vers 1870, l'élevage du mouton prospéra dans la plupart des parties de la province consacrées à l'agriculture. Vers cette période, on commença à s'occuper spécialement d'industrie laitière dans la partie est de la province, ainsi que dans quelques-uns des comtés les plus fertiles de l'ouest. De même, la culture des fruits, dans les comtés avoisinant le lac Erié et la rivière du Niagara, détourna bientôt un bon nombre de cultivateurs de l'industrie animale et l'élevage du mouton fut abandonné. C'est alors que la population ovine de la province commença à décroître. En 1871, le nombre des moutons était de 1,514,914, vers 1881, il était tombé à 1,359,178, et en 1891,—moment où l'industrie était à son point le plus bas—à 1,021,769. Dix ans plus tard, le chiffre des moutons était de 1,042,431, et 7 ans plus tard, en 1907, de 1,106,083 têtes. Ces chiffres représentent l'état des troupeaux au commencement du printemps, avant l'arrivée des agneaux de l'année.

Tous les éleveurs se souviendront que, vers 1890, l'industrie ovine, de même que beaucoup d'autres industries, souffrait d'une grande dépression, résultat sans doute d'une période de surproduction et de la crise financière subie aux Etats-Unis, marché principal de l'éleveur canadien de bétail de race pure ou de bétail industriel. Le retour de la prospérité, augmentant l'aisance des populations urbaines, et l'accroissement de l'immigration, soulagèrent la situation: la demande locale pour la viande de mouton devint plus vive, et les cours des laines subirent également une hausse, ce qui, naturellement, eut pour effet d'encourager l'industrie. Cependant, ce mouvement ne fut pas général dans toute la province. La tendance qui portait le cultivateur à embrasser l'industrie laitière et l'élevage du porc, et à délaisser ses moutons, n'était pas facile à arrêter, et, encore aujourd'hui, le mouton, pourtant si avantageux et si

facile à soigner, n'est pas regardé avec faveur par la majorité des cultivateurs de l'Ontario. Dans les districts cultivés les plus anciens de la province, les comtés de Prince-Edouard et de Prescott sont les seuls qui accusent une augmentation de troupeaux. Parmi les districts du nord, Muskoka, Nipissing, Algoma, Thunderbay et Rainy-River, accusent des augmentations; mais, dans l'île Manitoulin et dans Parry-Sound, l'industrie n'a fait que se maintenir.

TROUPEAUX DE RACE PURE

L'industrie ovine de la province donne lieu à deux branches d'exploitation plus ou moins distinctes: l'élevage des animaux de race pure, pour la reproduction, et la production d'agneaux et de moutons pour le marché. Dès les débuts de l'industrie, la première de ces branches a toujours occupé une place importante. De fait, il n'existe pas d'endroit, dans l'Amérique du Nord, où l'on élève de meilleurs moutons des types à boucherie, que dans l'Ontario. Les concours internationaux en fournissent chaque année la preuve. A la Pan-American de Buffalo, en 1901, et à l'exposition internationale de bétail tenue à Chicago, les exposants d'Ontario ont remporté, chaque année, des championnats et de nombreux prix pour des animaux élevés sur leurs fermes. Toutes les races—Shropshire, Oxford, Southdown, Cotswold, Lincoln, Leicester et Dorset—ont leur part dans ce triomphe annuel bien digne d'être envié par les éleveurs de n'importe quel pays, surtout quand on considère la différence énorme de territoire et de capitaux.

Une évaluation soigneuse place le nombre de moutons de race pure, dans la province, à 19,545 têtes, ainsi réparties: Southdown, 600; Oxford, 4,000; Shropshire, 6,000; Dorset, 350; Cotswold, 2,000; Leicester, 6,000; Lincoln, 400; Hampshire, 120; Suffolk, 75 têtes.

Les Etats-Unis constituent le marché principal pour les moutons de l'Ontario Pendant un demi-siècle, les éleveurs de la République se sont adressés à l'Ontario pour se procurer les béliers destinés à l'amélioration de leurs troupeaux. L'admission en franchise des animaux de race pure, enregistrés dans les livres de généalogie des Etats-Unis, a maintenu un flot continuel de sujets de souche venant des troupeaux de l'éleveur de l'Ontario. Il n'est même pas improbable que les troupeaux industriels de la province n'aient souffert de cette cause. Les grands éleveurs, avec leurs yeux constamment tournés vers le sud et l'ouest, ont négligé de créer une demande locale pour les béliers, si bien qu'un grand nombre de troupeaux, dans les districts reculés, se servent encore de mâles métis. Il est fort à désirer, dans l'intérêt des deux catégories d'éleveurs, que le marché local pour les mâles de race pure, soit exploité et développé.

Les réponses que nous ont faites de grands éleveurs auxquels nous nous étions adressés pour avoir des renseignements à ce sujet, indiquent qu'une très grande proportion des agneaux mâles et femelles de chaque saison vont aux Etats-Unis. On prétend que cette proportion varie de 60 à 90 pour 100, et un éleveur important dit qu'il s'en vend 50 de l'autre côté de la frontière contre 1 au pays. Les Shropshire et les races à longue laine vont principalement aux Etats de l'Ouest, les Southdown au Kentucky et autres Etats du centre, et les Dorset aux Etats de l'Est. Beaucoup d'éleveurs d'Oxford disent avoir une bonne demande de la part des propriétaires des troupeaux métis canadiens.

TROUPEAUX POUR LA PRODUCTION DE LA VIANDE.

La production de la viande de mouton, qui, pendant un certain nombre d'années, a donné des signes de diminution, a pris dernièrement une nouvelle vigueur, grâce à la hausse des cours de la viande et de la laine. Dans maints comtés, les cultivateurs font preuve d'une tendance à revenir à l'élevage des moutons. Le 1er juillet 1897, le nombre total des moutons, dans la province, était de 1,690,351 têtes, jeunes agneaux compris, dont 732,872 furent abattus ou vendus, cette année. A la même date, en 1906, la population ovine totale était de 1,304,806 sujets, dont 574,416 têtes seulement furent vendues. Ces échantillons indiquent que les propriétaires des troupeaux sont déterminés à les augmenter, malgré les meilleurs prix de vente des animaux. La vente de

574,416 têtes, en 1906, a rapporté $58,258 de plus que les 732,416 têtes achetées en 1897. Il ne faut pas oublier, cependant, que ces chiffres comprennent les moutons de race pure, vendus pour la reproduction, aussi bien que les sujets métis vendus pour la boucherie. Nous donnons ici la valeur des moutons et des agneaux offerts pour l'abatage, sur le marché de Toronto, pour les années 1897 et suivantes, jusqu'en juillet 1907:

Date	Exportateurs		Animaux de [illegible] et béliers		Agneaux	
	Maximum par quintal.	Minimum par quintal.	Maximum par quintal	Minimum par quintal	Maximum chacun	Minimum chacun.
	$ c.	$ c.	$ c.	$ c.	$ c.	$ c.
1897—Juillet	3 50	3 25	3 25	2 50	4 50	4 50
Novembre	3 20	3 00	2 75	2 25	*4 00	*3 80
1898 Juillet	4 00		3 2[illegible]	2 75	4 75	4 00
Novembre	3 25	3 00	2 50	2 00	3 50	2 75
1899 Juillet	[illegible] 90	3 75	3 00	2 75	4 25	3 00
Novembre	3 25	3 00	2 50	2 00	*3 75	*3 50
1900 Juillet	4 25	3 75	3 50	3 [illegible]5	4 [illegible]5	2 50
Novembre	3 44	3 25	3 00	2 75	3 50	2 50
1901 Juillet	3 60	3 50	3 00	3 [illegible]0	4 00	2 50
Novembre	3 15	3 00	2 50	[illegible] 00	3 00	2 50
1902 Juillet	4 00	3 50	3 00	[illegible]	4 00	2 50
Novembre	3 40	3 25	2 75	[illegible]	*3 50	*3 00
1903 Juillet	3 90	2 75	3 50	2 50	4 50	3 50
Novembre	3 50	3 40	2 75	2 50	4 00	3 50
1904 Juillet	4 15	3 85	3 25	2 00	4 50	3 50
Novembre	3 50	2 50	3 50	3 00	4 50	4 00
1905 Juillet	3 90	3 00	3 50	2 50	5 25	3 50
Novembre	4 25	4 00	3 50	3 00	6 10	5 50
1906—Juillet	4 50	4 25	4 00	3 50	6 25	4 00
Novembre	4 65	4 25	3 75	3 50	*5 65	*5 00
1907 Juillet	5 25	5 00	4 50	3 50	8 00	6 00

* Prix par quintal.

Au cours de la même décade, les prix de la laine accusèrent une hausse semblable. Voici les prix de la livre de laine lavée, à Toronto, année par année, de 1898 à 1907 (centins): 16, 14, 13, 16, 17, 22, 26, 24 et 16. La laine non lavée accuse une variation moins grande. Voici les cours les plus élevés durant ces années: 12, 9, 10½, 9, 7, 9, 13, 15, 18, 14 et 10 centins par livre.

Somme toute, les agneaux qui arrivent au marché de Toronto sont de qualité très désirable, malgré que les meilleurs soient expédiés à Buffalo. Pendant longtemps, les expéditions à ce dernier marché, ainsi qu'aux autres centres de l'est des Etats-Unis, ont été très considérables. Au cours de l'année terminée le 1er avril 1907, les agneaux exportés de l'Ontario aux Etats-Unis atteignaient le chiffre de 125,000. Pendant la même période, 33,000 têtes, environ, furent expédiées de l'Ontario aux marchés anglais.

La tendance est vers une augmentation considérable dans la demande locale de moutons et d'agneaux de bonne qualité. Le commerce domestique ne demande pas des animaux lourds, mais ceux-ci peuvent toujours être vendus à des prix avantageux pour exportation en Grande-Bretagne. Les grands acheteurs prétendent que la consommation locale de viande d'agneau a triplé en sept ans et qu'elle augmenterait encore, si l'on pouvait se procurer en toute saison des animaux fraîchement tués. Suivant le système actuel, la grande majorité des agneaux de l'Ontario sont vendus pendant les trois mois d'automne; la plupart des animaux de choix sont immédiatement envoyés aux marchés américains et la presque totalité du reste est abattue immédiatement, pour être livrée à la consommation immédiate, ou gelée et entreposée pour la consommation d'hiver. Il est à peine besoin de dire que le mouton gelé est de beaucoup inférieur au mouton fraîchement abattu, pourvu, naturellement, que celui-ci soit

exposé pendant quelque temps à une atmosphère fraîche, avant d'être offert à la consommation.

Une très petite proportion des brebis et des agneaux écoulés en automne retournent à la campagne pour être engraissés pour le commerce d'hiver et de printemps. Ceux-ci, avec les agneaux conservés pour l'engraissement, commandent invariablement un excellent prix à partir du mois de février. Ils sont surtout recherchés par les acheteurs des États-Unis, parce que la laine qu'ils portent n'étant pas imposable, on économise ainsi, dans certains cas, un montant égal aux droits payés sur les agneaux. Les producteurs de moutons de l'Ontario ont donc ainsi une excellente occasion d'augmenter leurs revenus, en engraissant tous leurs agneaux mâles et en les préparant convenablement pour les vendre, à intervalles, pendant la saison. Si ceci se faisait plus généralement, la forte production d'automne qui cause parfois une congestion en certaines saisons, serait évitée, la consommation du mouton augmenterait, et des prix moyens, beaucoup plus élevés, prévaudraient, pour les agneaux, d'un bout à l'autre de l'année.

UN RÉVEIL EST NÉCESSAIRE.

L'industrie ovine de l'Ontario a besoin d'une campagne d'encouragement semblable à celle faite, pendant ces deux dernières décades, en faveur de l'industrie laitière et de l'industrie porcine. Tandis que ces deux branches de l'agriculture faisaient de rapides progrès au double point de vue du développement et de l'amélioration, l'élevage des moutons restait presque stationnaire. Ce dont il souffre peut-être le plus, à l'heure actuelle, c'est du manque de connaissances chez le cultivateur sur la façon d'exploiter le troupeau.

Si l'on s'occupait autant de cette industrie que de l'élevage des porcs pour le commerce du bacon, et de l'amélioration des troupeaux de vaches laitières pour la production du lait et de ses industries, avant longtemps les cultivateurs réussiraient aussi bien avec leurs moutons qu'avec leurs vaches ou leurs porcs.

Ces connaissances acquises, ajoutées à une bonne appréciation des avantages qu'offre le mouton, non-seulement au point de vue de la production économique de viande et de laine, mais aussi à celui de l'enrichissement de la ferme et de la destruction des mauvaises herbes, l'industrie prendrait bientôt sa place parmi les autres, et au lieu de décliner comme elle l'a fait pendant bien des années, elle mériterait, comme en Angleterre, où le mouton est devenu une des richesses principales de l'agriculture, la désignation de "corne d'abondance".

Manitoba.

Les moutons furent introduits au Manitoba dès 1883. Cette même année, le gouverneur Simpson, de la Compagnie de la Baie d'Hudson, voulant venir en aide au petit groupe de colons qui peuplaient la colonie de Selkirk, organisa une compagnie coopérative et envoya des agents dans les États-Unis pour acheter des moutons. Ces agents se rendirent d'abord dans le Missouri, et de là dans le Kentucky, où ils achetèrent, à environ $1.50 par tête, 1,475 moutons qu'ils voulurent ramener à la colonie établie sur les rives de la rivière Rouge du nord. Par suite de mauvais traitements, la plupart des moutons moururent en route; seuls, 251 animaux arrivèrent à destination. Plus tard, les actionnaires de la compagnie se querellèrent, et le gouverneur prit ce qui restait du troupeau. Ceux-ci furent vendus à l'enchère et rapportèrent jusqu'à deux piastres par tête, une forte somme pour l'époque. Vers 1840, la Compagnie de la Baie d'Hudson importa d'Angleterre quelques béliers de race pure, pour l'amélioration des troupeaux de la colonie. (Ces renseignements sont tirés de l'histoire du Manitoba, de Gunn.)

Jusque vers 1880, la plupart des colons établis le long des rivières Rouge et Assiniboine, dans le voisinage de Winnipeg, maintinrent de petits troupeaux de moutons. On filait la laine pour la consommation locale. On fabriquait des couvertures et des habits de drap, avec des métiers à main. A partir de 1880, la colonie fit

des progrès rapides, et ces petits troupeaux furent vendus. Depuis cette époque, des moutons ont été introduits dans la plupart des districts de la province, et presque toutes les races bien connues ont été mises à l'essai. Nulle maladie, sauf le goitre, n'a causé d'ennuis. Il y a toujours eu une vive demande, de la part des villes et des cités, pour de la viande de mouton et d'agneau, et cependant, il est douteux qu'il y ait aujourd'hui plus de moutons dans la province qu'il y a 20 ans.

Devant ces faits, cette question se pose naturellement: Pourquoi l'élevage des moutons ne prend-il pas plus d'extension en agriculture? Et les neuf-dixièmes des éleveurs répondent: Les loups de prairie et les frais de clôture en sont la cause.

A moins que l'industrie ne soit entreprise sur une échelle suffisamment grande—disons un troupeau de 500 têtes ou plus—pour justifier l'emploi d'un berger permanent, il faut des clôtures spéciales. La plupart des clôtures en mailles de fil de fer offertes dans le commerce feront l'affaire; une clôture de 36 pouces de hauteur, avec un fil ou deux de fer barbelé placés par-dessus, remplira les conditions voulues: mais la pose de ces clôtures entraîne des frais considérables. De petits troupeaux de 25 à 30 moutons demandent presque autant de temps et causent presque autant d'ennuis que des troupeaux de plusieurs centaines de têtes, et comme l'on débute toujours avec de petits troupeaux, naturellement les résultats ne sont pas encourageants. L'éleveur enthousiaste commence avec un petit troupeau de sa race favorite, et, après un ou deux ans, n'ayant que peu de demandes pour les sujets de reproduction dont il peut disposer, il conclut que le rendement en laine et en viande n'est pas en proportion du capital investi et du temps exigé, et, par conséquent, il abandonne l'industrie. Devant ces échecs apparents, les autres hésitent à faire l'essai eux-mêmes.

Des troupeaux métis assez nombreux se maintinrent çà et là avec succès pendant plusieurs années, jusqu'à ce que le coyote eut pris goût à la viande de mouton, car une fois ce goût acquis, il le satisfait à tel point que l'on se voit obligé de vendre tout le troupeau pour se protéger. Le loup de prairie est un poltron par nature. Jusqu'à ce qu'il ait appris à tuer, ou qu'il y soit contraint par la famine, il n'oserait jamais toucher à un animal de la grosseur d'un mouton; mais, de même que le chien ordinaire, une fois qu'il a goûté au sang chaud d'un mouton ou d'un agneau, il ne peut plus s'en passer. De même que le chien tueur de moutons, il tuera pour le plaisir de tuer, même après que son appétit est assouvi. Certaines personnes prétendent que les loups ne causent pas autant de dégâts dans les districts boisés ou couverts de buissons, que dans les prairies nues. Un éleveur, sur une ferme couverte de buissons, rapporte qu'en 13 ans, il n'a perdu que deux moutons, par les loups, sur un troupeau de 25 à 100 têtes. L'administration provinciale accorde, encore aujourd'hui, une prime de $2 pour la peau d'un loup de prairie adulte, et $1 pour un jeune. Le total des primes payées ne varie pas beaucoup d'une année à l'autre, il a plutôt une tendance à augmenter qu'à diminuer, et le pays n'en retire que peu d'avantages. On prétend que la prime n'est pas suffisante pour encourager à une chasse sérieuse contre les loups de prairie. Mais, étant données les grandes superficies de terre inculte de la province où les loups vivent et se multiplient, on a peu d'espoir de parvenir à les exterminer. Quelques naturalistes assurent que si les loups des prairies disparaissaient, le pays serait bientôt envahi par des gophers, des souris et autres vermines. Le seul remède est donc la clôture à l'épreuve des loups, mentionnée plus haut.

LE PAYS A BESOIN DE MOUTONS.

Le mode d'exploitation généralement suivi dans cette province, et qui consiste à cultiver la plus grande surface possible de terre avec le moins possible de main-d'œuvre, les grands champs ouverts, le battage insouciant, la fertilité naturelle du sol, tout ceci a contribué à la dissémination des mauvaises herbes, et, aujourd'hui, des districts entiers sont infestés. Pour remettre ces terrains en état de produire des récoltes avantageuses, il faudra beaucoup de soin et d'habileté. La superficie cultivée devra être réduite et des méthodes plus systématiques de culture devront être adoptées. Sous ce rapport, les moutons, judicieusement employés, rendraient de grands services,



Fig. 64.—Un troupeau de moutons [illegible] au Manitoba.



11149—p. 104 Fig. 65.—Le blé vient mieux là où il y a des moutons.





Fig. 66. Troupeau de grande prairie, Saskatchewan.

et à peu de frais, car ils mangent presque toutes les sortes de mauvaises herbes, et, en ce faisant, ils tassent le sol et le laissent dans un état idéal pour la culture. Ils consommeraient aussi, pour les convertir en viande, les milliers de minots de graines de mauvaises herbes et de criblure actuellement perdues pour le cultivateur. En outre, les graines de mauvaises herbes qui passent par l'appareil digestif d'un mouton ne germent pas.

Une industrie importante ayant pour but l'engraissement des moutons avec les criblures de blé, a pris naissance aux centres à élévateurs, comme Moosejaw, Brandon et Port-Arthur. A ce dernier point, des centaines de tonnes de criblures s'accumulent et des milliers de moutons sont nourris, chaque hiver. Ces moutons proviennent des pâturages de l'Ouest; ce sont principalement des métis mérinos, peut-être avec quelques croisements de Down. On les écoule après 100 jours d'engraissement sur une ration presque exclusive de criblures. Ils sont vendus à Winnipeg et à Toronto.

Le marché de Winnipeg est alimenté principalement par les pâturages de l'Ouest, car la production de viande de la province n'est pas égale à la demande locale. On fait aussi venir du mouton gelé des provinces maritimes. Pendant les premier six mois de 1907, plus de 8,000 moutons ont été reçus aux abattoirs de Winnipeg. Les prix payés atteignaient une moyenne de $7.25 par tête, environ.

D'après ce que nous venons de dire, il est évident qu'au Manitoba l'élevage des moutons est une industrie de rapport. Un système de culture différent s'impose, de toute nécessité, sinon les mauvaises herbes et la mauvaise culture du sol ruineront des districts entiers. L'adoption d'une rotation comprenant des herbes et du trèfle devra faire partie du nouveau système. Cette rotation entraînera l'emploi de clôtures; les clôtures à mailles de fil de fer coûtent trop cher; il faudra avoir recours à une sorte de clôture également efficace et moins cher, et on finira sûrement par en trouver une. Cette sorte de clôture trouvée, on pourra employer les moutons, qui aideront puissamment à nettoyer la terre. Ils n'exigent ni une forte mise de fonds, ni des bâtiments coûteux; ils ne demandent que peu de main-d'œuvre, sont peu sujets aux maladies, et leurs produits trouvent un écoulement prompt et avantageux.

De toutes les nombreuses races gardées dans la province, le Shropshire est probablement le plus en faveur, en raison de la densité de sa toison, de son aptitude à l'engraissement et de ses qualités générales. Toutefois, fait intéressant à noter, c'est que, depuis plusieurs années, les groupes les plus attrayants, sinon les plus nombreux, aux grandes expositions de la province, étaient composés de Leicester.

Les rapports des éleveurs de moutons de la province indiquent clairement que la demande de moutons pour la boucherie, et de sujets de race pure pour la reproduction, a beaucoup augmenté au cours de ces quelques dernières années.

De 1896 à 1898, les agneaux de boucherie rapportaient environ 3½ cts par livre, et les moutons un peu moins. En 1899, on payait, au point d'expédition, 4 centins pour les agneaux et 3½ centins pour les brebis. L'année suivante, le prix avait augmenté d'un demi-centin, et, depuis 1901, les cours ont été de 4½ centins à 5 centins la livre, pour les moutons et les agneaux à point pour la boucherie.

Quant aux ventes de sujets de race pure, les éleveurs rapportent que, de 1895 à 1900, les agneaux béliers obtenaient de $5 à $10 par tête et les bons antenais de $15 à $25 chacun; les bonnes brebis valaient de $10 à $15 chacune. Vers 1903, les prix subirent une hausse; ils atteignirent cette même année $16 pour les agneaux gris, et de $20 à $40 pour les antenais de l'un ou l'autre sexe. Ces cours se sont maintenus et ont même été parfois dépassés. D'autre part, la demande a été si active, en 1907, qu'elle n'a pu être satisfaite. Les cours que nous venons de donner se rapportent aux Leicester. Quelques éleveurs de Shropshire et d'Oxford rapportent des prix légèrement plus élevés, et une vive demande locale pour de bons sujets.

Saskatchewan.

L'élevage du mouton a fait peu de progrès, dans la Saskatchewan, au cours de ces 15 dernières années. Un bon nombre de ceux qui gardaient de petits troupeaux dans

les premiers jours de la colonie, s'en sont débarrassés depuis. Ce n'est pas que les ovins ne réussissaient pas bien, mais beaucoup de causes d'ordres divers ont contribué à l'abandon de cette industrie. Parmi ces causes, mentionnons les pertes considérables causées par les loups et les coyotes, et les prix élevés de la clôture, les cultivateurs ne pouvant disposer de l'argent nécessaire pour acheter des clôtures à mailles de fil de fer. Enfin, la viande et la laine étaient à bas prix, tandis que le blé se vendait bien.

Au cours de ces quatre ou cinq dernières années, un grand nombre de cultivateurs ont manifesté le désir de se remettre à l'élevage du mouton; à en juger par les demandes de brebis d'élevage, un bon nombre ont mis cette idée à exécution.

Cette industrie, dans la Saskatchewan, est conduite à peu près de la même manière que dans l'Alberta.

Il y a très peu de troupeaux de moutons de race pure, dans la Saskatchewan, 8 ou 10 au plus, appartenant aux races Leicester, Cotswold, Shropshire et Oxford. Ces troupeaux sont encore peu nombreux et n'augmentent pas rapidement. Les bons agneaux mâles rapportent de $15 à $25, mais les femelles sont peu demandées, car il ne se forme pas de troupeaux. Dans les troupeaux de race pure, la plupart des agneaux naissent en mars; ils demandent à être tenus sous abri tout le printemps; la mère doit être bien nourrie et doit pouvoir prendre beaucoup d'exercice. Tout mouton de race pure que l'on se propose d'exposer en été ou en automne, devrait être tondu au printemps. Cependant, dans l'Ouest, beaucoup de moutons sont exposés avec la totalité ou la plus grande partie de leur ancienne toison.

Le nombre des cultivateurs qui gardent des moutons métis ordinaires est très restreint par rapport à l'étendue de la province. Les troupeaux varient d'une douzaine à plusieurs centaines de têtes. Tout dépend de la localité, des conditions environnantes, et de la méthode d'alimentation pendant les quatre mois que la terre est en culture. Plusieurs cultivateurs mettent leurs troupeaux ensemble et emploient un jeune garçon ou un homme pour en prendre soin, sur la prairie, à quelque distance des habitations. Le berger dort dans une cabane temporaire. On fait un grand corrall, dans lequel on renferme les moutons pendant la nuit.

D'autres cultivateurs tiennent leurs troupeaux, pendant l'été, dans un pâturage entouré de clôtures. Quand un cultivateur a un grand troupeau de plusieurs centaines de têtes, qu'il peut disposer d'une grande étendue de terrain, et employer un jeune garçon ou un homme pour en prendre soin pendant le jour et les ramener, le soir, dans un enclos ou un corrall, il réussit bien; mais peu de troupeaux sont assez nombreux pour ce mode d'exploitation. Sur une ferme en culture, il est avantageux de cultiver de la navette sur jachère d'été. On peut labourer la terre dès que les semis de céréales sont terminés, et semer quatre livres de graine de navette avec un quart de minot de grain quelconque. On peut se servir de la semeuse ordinaire, pour cette opération. La navette sera prête pour pâturage à la première semaine d'août, au moment où la pâture ordinaire commence à se dessécher. Il faudra avoir soin de ne pas y mettre de moutons quand elle est humide, car ceux-ci sont très sujets à la météorisation.

Une fois le battage de la récolte de grain terminé, on laisse généralement les moutons courir au large. Ils trouvent une abondante nourriture sur les chaumes et les jachères d'été. Si les loups les inquiètent, il faudra les surveiller et les ramener toujours près des habitations, le soir.

ALIMENTATION D'HIVER.

La nourriture d'hiver comprend de la paille d'avoine, des gerbes d'avoine, et du foin, si l'on en a. Quelques cultivateurs donnent une portion de grain, au printemps. On devrait s'attacher à tenir toujours les moutons vigoureux, et on devra veiller à ce que la bergerie ne soit pas trop chaude.

Dans certains troupeaux, la mise bas commence au mois de mars. C'est une très grande erreur que de faire venir les agneaux si tôt. Quand la température est rigoureuse et le printemps tardif, il est presque impossible de tenir en vie des agneaux qui viennent de naître. On devrait s'arranger de façon à ce qu'aucun agneau ne vienne au monde avant le 25 avril. Un agneau né dans la première moitié du mois de

mai vaudra beaucoup plus, à la fin d'octobre, qu'un agneau du commencement de mars. Si les brebis sont en bon état, si la température est modérée, la nourriture abondante, et si l'on donne tous les soins nécessaires, on pourra généralement sauver de 90 à 100 pour 100 des agneaux. Dans un troupeau nombreux, les jumeaux ne sont pas avantageux. La castration et l'amputation de la queue devraient être effectuées quand les agneaux ont de quatre à six semaines. Les opinions diffèrent sur la manière d'opérer la castration. La méthode presque universellement employée, ici, est de couper le bout du scrotum avec un couteau bien tranchant et de tirer les testicules avec les dents. Si celui qui opère est habile, la bergerie propre, et si les agneaux ne souffrent pas de la chaleur, il n'y a que peu ou point de pertes. Beaucoup dépend de l'état des moutons et de la température. La tonte devrait commencer vers le 10 juin; c'est la meilleure époque pour cette opération. On ne lave pas la laine à dos, dans la Saskatchewan. Il n'y a aucun avantage à le faire. Quelques cultivateurs ont des machines à tondre, mais l'emploi des ciseaux est plus général; peu savent s'en servir comme il faut.

PÂTURAGE.

Les éleveurs de bêtes à cornes et les éleveurs de moutons ayant eu quelques différends au sujet de la location de terrains à pâturages, le Parlement, il y a quelques années, désigna certains districts, dont les terres ne pourraient être louées que pour pâturer les moutons. Ce territoire comprenait 17 cantons, le long de la ligne frontière au sud-est des montagnes Boisées (Wood mountains), 11 cantons au sud-ouest de Swift-Current, et de 60 à 70 cantons, la plupart au nord de la ligne du Pacifique Canadien et de Maple-Creek. Il reste encore dans ces districts une bonne étendue de terrains à louer, pour les moutons.

Les troupeaux de ranches varient en nombre de 1,000 à 4,000 têtes. Un berger suffit pour prendre soin de ce nombre de moutons, pendant l'été. Il les conduit généralement à une grande distance des quartiers d'hiver, ou des habitations. Le berger a un cheval, une paire de chiens et une cabane roulante, où il dort. On lui porte des provisions toutes les trois semaines. Quand le terrain est dégarni, il conduit ses moutons à un nouvel emplacement. Ceux-ci restent dehors jusqu'à l'arrivée des neiges. On engrange tout le foin et tous les fourrages que l'on peut ramasser, pour servir de nourriture pendant les jours de tempête et quand la neige est épaisse, en hiver. Il y a des saisons où l'on n'a besoin que de très peu de foin ou de fourrage; mais un "Rancher" devrait toujours être prêt pour tout ce qui peut arriver.

Dans les troupeaux des ranches, les brebis ne devraient pas commencer à agneler avant le premier mai. Il y a toujours alors un peu d'herbe fraîche, à moins que le printemps ne soit très tardif. Les nouveaux agneaux, et l'on pourrait dire le troupeau entier, demandent beaucoup de soin et d'attention pendant l'agnelage. La tonte se fait par contrat, à raison de 7 ou 8 centins par tête. La plupart des moutons qui sortent des ranches sont expédiés, soit à l'est, soit à l'ouest, où l'on en complète l'engraissement. Les troupeaux de moutons des ranches sont composés en grande partie de métis mérinos. Les sujets de souche vinrent du Montana. On se sert de béliers Shropshire, Oxford, Leicester et Lincoln. On n'engraisse que peu de moutons, en hiver, dans la Saskatchewan, sauf à Moosejaw, où plusieurs milliers de ces animaux sont engraissés sur criblures de blé, avec beaucoup de succès. Maintenant que la production du blé augmente rapidement et qu'il se produit tant de déchets, sous forme de petit blé et de criblures, qui forment une excellente nourriture, le nourrissage d'hiver pourrait être entrepris avec profit.

Alberta.

Dans la province de l'Alberta, l'élevage du mouton se fait de deux manières essentiellement différentes l'une de l'autre. Dans la partie nord de la province où l'on fait de la culture variée, cette industrie est conduite à peu près de la même manière que dans l'Ontario et dans les autres provinces de l'est. Certains cultivateurs—encore en petit nombre—ont de petits troupeaux, tenus en pâturages clos,

pendant l'été, et nourris, en hiver, dans des hangars plus ou moins fermés. Dans le sud de l'Alberta, l'élevage du mouton se pratique exclusivement sous le système des ranches.

Au sud de Calgary, il n'y a probablement pas plus de 20 petits troupeaux de moutons, dont trois ou quatre seulement de race pure. Plus au nord, entre Calgary et Edmonton, on trouve quelques troupeaux de moutons de race pure. La race la plus populaire est la race Shropshire; les cultivateurs aiment les têtes noires. La demande est à peu près égale à la fourniture. En 1906 et 1907, des Shropshire furent expédiés au Montana, à des prix variant de $12 à $16 pour les agneaux gris, et de $14 à $25 pour les antenais. Les brebis sont à peu près au même prix, quoique la plupart des cultivateurs améliorent leurs troupeaux avec des mâles de race pure. La demande de brebis est aisément satisfaite. Il n'y a pas plus de un ou deux troupeaux de Rambouillet dans la province, et seulement quelques Lincoln et Cotswold. Sans les coyotes l'élevage des moutons de race pure serait très avantageuse, mais il faut de bonnes clôtures, ou un de ces animaux malfaisants aura aussi vite fait d'enlever un mouton de $20 qu'un agneau de $3.

TROUPEAUX DE RAPPORT.

Les troupeaux métis ont une assez forte proportion de sang mérinos. On se sert de béliers métis Lincoln et Shropshire, mais les cultivateurs les plus avancés s'aperçoivent que l'emploi des mâles de race pure est plus avantageux. Ces petits troupeaux donnent généralement un bon nombre d'agneaux. Un cultivateur de Lethbridge a élevé 130 agneaux de 100 brebis. Les clôtures et les coyotes sont les principaux inconvénients dans l'élevage des moutons en petits troupeaux.

L'industrie ovine tend à se développer, sur les fermes de l'Alberta. Un certain nombre de cultivateurs du district de Lloydminster firent un voyage, en octobre 1907, pour se procurer des sujets d'élevage. L'un d'eux, M. Burton, un éleveur australien de beaucoup d'expérience, se proposait d'acheter de 50 à 100 brebis d'un an. M. Burton fait toujours une provision abondante de foin, pour l'hiver, et abrite ses moutons dans des hangars ouverts, quand il fait froid. D'après lui, le territoire accidenté de ce district convient de façon indéniable à l'élevage d'été. Il dit être sûr d'obtenir des prix raisonnables pour la viande de mouton et d'agneau dans les petites villes. Cette viande est maintenant presque impossible à trouver. Si les cultivateurs d'une localité voulaient seulement se mettre ensemble et acheter de 500 à 1,000 brebis, qu'ils garderaient en troupeaux séparés pendant l'hiver et pendant l'agnelage, et qu'ils réuniraient ensuite pour les faire paître, pendant l'été, ils feraient de très beaux profits. Les races de boucherie conviennent beaucoup mieux pour les districts du nord. Les mérinos ne supportent pas le froid assez bien. Les besoins de l'industrie sont les mêmes que dans l'Ontario.

Les prix actuels sont élevés et le nombre des sujets d'élevage offerts très faible. Si les prix fléchissent un peu au sud de la frontière, on pourra peut-être, dans un avenir rapproché, acheter à meilleur marché. Dans l'Alberta, les cultivateurs peuvent aujourd'hui se procurer des brebis d'un an à moins de $6 par tête. S'ils pouvaient les acheter par charge de wagon, le transport coûterait environ 50 centins par tête, sinon, il coûte $1.00. Avec l'établissement de fabriques de lainages comme celle de Lethbridge et de Edmonton, le marché local deviendra beaucoup plus assuré et les qualités de laine grossière trouveront un écoulement plus facile.

Comme conclusion, disons que les troupeaux industriels ont toujours été et se montrent encore d'un bon rapport. Dans le nord, il faut faire provision de nourriture et se munir d'abris, et ces deux précautions rapporteront même dans le sud. Bientôt, les cultivateurs seront obligés de poser des clôtures avec des mailles à poulet, ou quelque genre de clôture en fil de fer plus fort. La demande locale prendra toute la viande et toute la laine à de bons prix. Les cultivateurs qui achètent des brebis devraient se combiner et acheter des charges de wagon pour économiser le transport. On ne devrait acheter que de jeunes brebis, qui donneront de meilleurs rendements et

entraînent moins de risques. Partout où cela est possible, tous les moutons devraient être mis sur le chaume, pour qu'ils soient vigoureux au commencement de l'hiver.

ÉLEVAGE DANS LA PRAIRIE (RANCHING)—PÂTURAGES LIBRES.

Dans les districts de prairies, le sol est plutôt sec et la chute de pluie faible. L'herbe naturelle de la prairie et des bords accidentés de la rivière est courte et tendre, très goûtée des moutons, et très convenable pour la production de viande d'une bonne saveur.

Les moutons diffèrent grandement de ceux élevés dans les provinces de l'Est. Les sujets de souche, venus principalement des Etats voisins de l'Union Américaine, du Montana surtout, ont beaucoup de sang mérinos. Ces animaux donnent naturellement un faible rendement de viande, mais de fortes toisons. Au cours de ces dernières années, des mâles Down et d'autres à longue laine ont été introduits, dans le but d'augmenter le poids de la carcasse. Les troupeaux des prairies varient en nombre, de 2,000 à 20,000 têtes, et paissent toute l'année, sous les soins de bergers, en bandes de 2,000 à 4,000 têtes. En hiver, on les laisse eux-mêmes chercher leur nourriture, et ils peuvent généralement le faire, avec un peu d'aide de la part du berger; mais si la neige devient trop épaisse ou si le dessus se durcit, on emploie une charrue à neige pour découvrir l'herbe, ou encore on donne une petite portion de foin et d'avoine, jusqu'à ce que le Chinook fasse disparaître la neige qui recouvre la terre. Autrefois, on ne faisait aucune provision de fourrage pour l'hiver; aussi, quand le temps restait froid pendant un mois ou deux et que la neige était épaisse, les sujets faibles du troupeau, et surtout les vieilles brebis et les agneaux, mouraient en grand nombre. On s'attendait toujours à une perte de deux ou trois pour cent, pendant l'hiver; mais parfois, quand aucune provision n'avait été faite pour nourrir pendant une période froide, cette perte atteignait 25 pour 100.

Autrefois, l'agnelage se faisait sur la prairie, durant les mois d'avril et de mai, souvent sans abri. Dans ces conditions, on sauvait généralement de 70 à 80 pour 100 des agneaux; mais, dans les saisons rigoureuses, l'augmentation ne dépassait pas 40 à 50 pour 100.

Les éleveurs, de nos jours, ont appris par expérience la nécessité de se munir d'une provision plus ou moins considérable de fourrage, et presque tous ont, aujourd'hui, des abris pour protéger leurs troupeaux, quand la chose est nécessaire. Les meilleurs éleveurs mettent généralement de 25 à 40 tonnes de foin de côté, pour chaque millier de moutons, outre une bonne provision qui sert à entretenir la vigueur de leur brebis ou de leurs agneaux, avant l'arrivée de l'hiver.

AGNELAGE.

Pendant la saison de l'agnelage, le berger est bien occupé. Il peut avoir soin de 500 à 2,000 brebis. La nuit, les brebis sont renfermées dans un hangar ou dans un corrall, et un garde de nuit ramasse tous les agneaux qui naissent et leur donne les soins nécessaires. Dès qu'une brebis a mis bas et dès qu'elle a eu le temps de donner les premiers soins à son agneau, tous deux sont placés dans le compartiment d'un chariot spécial. Quand ce chariot est rempli, on le conduit à la bergerie, où les brebis et les agneaux sont placés dans de petites loges; là, un autre berger encourage les agneaux à téter, prend soin des sujets faibles et donne aux brebis de l'eau et de la nourriture. Une brebis qui refuse de s'occuper de son agneau est placée dans une loge si étroite qu'elle ne peut s'éloigner ou éviter son rejeton affamé. Au bout de quelques heures, elle consent généralement à en prendre soin. Le jour suivant, ces brebis sont mises dehors, par petits groupes, et elles restent dehors jusqu'à ce qu'elles aient pris l'habitude de retrouver leurs agneaux dans la foule. A mesure que les agneaux avancent en âge, les brebis sont rassemblées par groupes plus nombreux, et, vers l'âge de six mois, on les rassemble toutes en un même troupeau. Dans l'intervalle, les agneaux ont eu la queue coupée et ils ont été chatrés—opération trop négligée par un grand nombre d'éleveurs d'autres parties du Canada.

La production de la laine est une branche importante de l'industrie ovine des prairies. La prairie est le seul endroit au Canada où l'on puisse se procurer des quantités considérables de laine fine, et c'est à la prairie que la plupart des fabricants de draps de l'Est s'adressent pour leur fourniture. Il y a quelques années, la laine était plus fine qu'aujourd'hui, par suite de la prédominance du sang mérinos. Les mâles Down et à longue laine récemment employés pour augmenter le rendement de la viande, ont naturellement amené un changement dans le caractère de la toison. Celle-ci devient de plus en plus grossière à chaque nouveau croisement de types de boucherie.

TONTE.

La tonte des troupeaux de l'Alberta se fait par contrat. On paie environ 7½ cts par tête. Une équipe de tondeurs comprend environ de 12 à 20 hommes, qui tondent, chacun, de 50 à 100 moutons par jour. L'opération se fait au moyen de ciseaux, mais la machine à tondre est maintenant introduite sur les grands ranches.

Les moutons rendent, à la tonte, de 6 à 9 livres par tête. Chaque toison est attachée séparément et mise dans de grands sacs qui contiennent environ 50 toisons chacun. Certaines personnes peu soucieuses attachent les toisons avec de la ficelle, mais celles qui ont égard aux exigences du commerce emploient dans ce but des bandes en laine tissée. L'emploi de ficelles d'engerbage pour attacher la laine cause des pertes sérieuses à la fabrique, car ces liens se mêlent à la laine et s'incorporent à l'étoffe, réduisant la valeur de celle-ci de plusieurs centins par verge.

Les cours de la laine des prairies accusent une augmentation graduelle depuis plusieurs années. En 1903, la laine se vendait de 6 à 10 cts la livre. En 1906, on a payé jusqu'à 17½ cts la livre, et la tonte de 1907 a rapporté, en moyenne, 16 cts la livre.

La viande de mouton accuse également une augmentation considérable de valeur. On payait, en 1904, $3.15 par quintal, avec une réduction de 5 pour 100 pour la perte de poids. En 1906, la somme de $5 par quintal n'était pas rare, pour des sujets modérément bons, et, en 1907, les moutons de boucherie bien engraissés rapportèrent jusqu'à $7.50 par 100 livres de poids vif. En 1904, les agneaux se vendaient de $1.75 à $2 par tête; trois ans plus tard, les prix étaient montés à $3 et $3.25 par tête, et on ne trouvait relativement que peu de brebis à acheter à ces prix, au commencement de la saison, la demande de brebis pour les troupeaux d'élevage étant très vive; l'on savait aussi que les mâles, dont la plupart sont châtrés, rapporteraient plus d'argent à l'automne. La demande croissante de viande de mouton a encouragé les éleveurs à disposer plus promptement de leurs vieilles brebis, de leurs agneaux faibles, et de leurs antenais émasculés, ce qui est tout à l'avantage du troupeau. Elle tend aussi à inspirer plus de confiance dans l'industrie, et, par suite, à encourager l'adoption de meilleures méthodes et d'un meilleur mode d'exploitation, qui augmenteront encore les profits.

PERSPECTIVE.

L'industrie ovine de l'Alberta a un brillant avenir. La demande des produits du troupeau ne peut que croître. Avec le temps, les grands ranches et leurs méthodes primitives d'exploitation céderont la place à des troupeaux plus nombreux et plus petits. Ces troupeaux recevront une meilleure alimentation en hiver et seront mieux logés. A mesure qu'augmentera la production du bon foin, luzerne et autre, et celle de grain sur la ferme, les moutons seront engraissés et parviendront au marché à point. La question des clôtures, qui a toujours retardé le développement de l'élevage des moutons, recevra nécessairement une plus grande attention quand on pratiquera, sur une ferme plus petite, un mode de culture mixte. Ceux qui ne se serviront pas de clôtures pour leur troupeau se mettront avec leurs voisins, pour faire garder ensemble, pendant l'été, plusieurs troupeaux dans des endroits où les pâturages et l'eau abondent. On cherchera, avant tout, à produire de la viande; la laine viendra en second lieu. On élèvera des agneaux précoces et l'industrie du mouton deviendra une branche stable de l'agriculture, et son importance croîtra d'année en année.

DIFFICULTÉS.

Il ne faut pas oublier que les éleveurs de moutons de l'Alberta rencontreront des difficultés. Quoique l'état de santé général du troupeau soit satisfaisant, les moutons de l'Alberta sont sujets aux mêmes maladies qui affectent cette catégorie de bestiaux, dans d'autres districts. La gale a déjà fait son apparition dans une ou deux localités. Cette maladie peut être promptement extirpée par des lavages soigneusement faits avec des insecticides convenables.

Le ver solitaire du mouton n'est pas, non plus, inconnu dans l'Alberta. Il a déjà causé, en certaines saisons, des pertes considérables parmi les agneaux et les brebis, mais ces pertes cessaient presque complètement dès que l'herbe verte avait poussé. Grâce à la meilleure alimentation et aux meilleurs abris qui ont été donnés ces dernière années, les ennuis causés par le ver solitaire disparaissent graduellement.

De même que dans tous les pays neufs où l'herbe naturelle est la source principale d'alimentation, les plantes vénéneuses sont aussi à redouter. Ce danger est d'autant plus grand que le mouton montre une disposition admirable à manger les mauvaises herbes. On a signalé des pertes de moutons après avoir mangé de jeunes plants de Camas. Un éleveur rapporte avoir perdu en une fois 150 têtes sur un troupeau de 2,000, de cette cause. A mesure que les pâturages et les fourrages cultivés se généraliseront, les pertes causées par les plantes vénéneuses deviendront de moins en moins fréquentes.

L'avortement a aussi causé de grands dégâts dans certains troupeaux; mais cette épidémie est presque inconnue dans un bon nombre de localités. Sur le petit nombre des ranches affectés, les pertes de cette cause varient de 0.01 à 30 pour 100. Ce dernier chiffre est donné par un éleveur qui, du reste, n'a subi aucune perte au cours des deux années suivantes.

Les avortements ont généralement lieu en mars et en avril, mais ils ne sont pas limités à cette période. Les herbes ergotées portent le blâme pour un petit nombre de pertes, mais on considère que les mauvais traitements, les accidents et les conditions défavorables, ont aussi leur part. On recommande, comme remède préventif contre l'avortement causé par la consommation d'herbe ergotée, de faire paître les moutons sur une terre fauchée l'année précédente.

Le coyote, ou loup de prairie, est considéré comme un ennemi du mouton. Cet animal attaque surtout les agneaux, mais, parfois, pendant l'hiver, quand il est poussé par la faim, il peut aussi s'en prendre à des moutons adultes. Il arrive rarement qu'une attaque soit faite sur un troupeau de moutons. Une victime, généralement un animal boîteux ou faible, que son infirmité tient en arrière du troupeau, est généralement l'objet des poursuites. L'antipathie naturelle de l'homme pour un animal de l'espèce du loup, jointe à la prime de $10 par tête pour les loups des bois, et $1 par tête pour les coyotes et leurs jeunes, contribuent puissamment à diminuer les ravages des loups et des coyotes.

Colombie-Anglaise.

Il serait impossible de donner une description exacte des débuts de l'industrie ovine, dans la Colombie-Anglaise, sans parler d'abord de son établissement dans le Nord-Ouest du Pacifique, au nord de la rivière Columbia.

Dans les premières années du XIXème siècle, la Compagnie de la Baie d'Hudson, et, plus tard, la Compagnie d'Agriculture de Puget-Sound, celle-ci largement composée d'employés de la Baie d'Hudson, établirent des fermes au Fort Nisqually, sur les plaines du territoire qui forme aujourd'hui l'Etat de Washington, à quelques milles de la cité actuelle de Tacoma. A cette époque, ce territoire était géré par la Compagnie de la Baie d'Hudson, et la ligne internationale entre les Etats-Unis et les possessions britanniques n'avait pas encore été déterminée sur cette partie du continent. Des moutons, venant de Californie, furent achetés par les agents de la compagnie, et, vers 1840, les troupeaux comptaient quelques milliers de sujets. Des béliers de race pure, importés de Grande-Bretagne par les voiliers qui, contournant le Cap-

Horn, apportaient aux compagnie leurs courriers annuels et de nouveaux approvisionnements de marchandises, contribuèrent à l'amélioration de ces troupeaux. Quand la ligne frontière fut déterminée, ces troupeaux furent vendus, et un grand nombre de moutons furent envoyés dans l'Orégon, où ils servirent de base à la grande industrie ovine de cet Etat. De là, ils se répandirent dans tous les Etats voisins. On voit donc que les premiers colons anglais furent les premiers promoteurs de l'élevage ovin, dans le Nord-Ouest du Pacifique.

Lors de l'établissement d'un poste de la Baie d'Hudson sur le site actuelle de Victoria, C.-A., à l'extrémité sud de l'Ile de Vancouver, des fermes situées près des limites actuelles de la cité furent mises en exploitation par ces deux compagnies, et des moutons furent apportés de Fort-Nisqually pour les peupler. Ces moutons, qui étaient principalement des Mérinos, des Southdown et des Leicester, formèrent la base de l'industrie ovine dans la province. Ils réussirent très bien, et, vers 1849, ils comptaient déjà quelques milliers de têtes, malgré les déprédations causées par les panthères, les loups et les ours, et parfois par les chiens errants. Pendant le jour, les troupeaux étaient gardés par des Indiens armés, et le soir, ils étaient renfermés dans un enclos. Les Indiens d'alors, qui se nourrissaient de poissons et de gibier, donnèrent parfois des preuves de leur appréciation d'un changement de nourriture, en enlevant des moutons. Ce goût pour la viande de mouton fut même la cause d'un épisode de l'histoire de la Colombie-Anglaise: Une bande d'Indiens, sortant de leur village, à une petite distance de Victoria, fondirent sur un troupeau, tuèrent le berger, et emportèrent un grand nombre de moutons. Peu après, leur village fut visité par une canonnière anglaise de Victoria et les meurtriers furent pris et pendus à un arbre voisin. Cette première expérience de la justice britannique fit une profonde impression sur les Indiens et ils en perpétuèrent le souvenir en sculptant une grande figure d'un marin anglais au port d'armes, sculpture qui occupa, pendant bien des années, un endroit en vue dans le village.

Peu après l'introduction des moutons, à Victoria, par la Compagnie de la Baie d'Hudson, les employés de la compagnie, établis autour de Victoria, se montèrent quelques troupeaux privés. Les deux compagnies de la Baie d'Hudson et Puget s'efforcèrent d'améliorer la qualité de leurs troupeaux en important de bons béliers de la Grande-Bretagne. Quelques sujets furent aussi importés des Iles Hawaï. Les premières importations d'animaux de race pure eurent lieu vers 1870; les premiers furent des Leicester de l'Orégon, bientôt suivis de Southdown de l'Ontario.

A peu près vers ce temps, un certain nombre de troupeaux furent établis sur les Iles du Golfe de la Géorgie, et l'on jeta les bases d'un commerce de mouton avec les possession américaines de cette région. Pendant les premières années qui suivirent le règlement par arbitration du différend des Iles San-Juan, et après que ces îles eussent été cédées aux Etats-Unis, une vaste contrebande y fut entreprise. Le nombre extraordinaire d'agneaux vendus à Victoria que l'on disait provenir de petits troupeaux de brebis sur les îles canadiennes, et qui indiquait une fécondité extraordinaire des brebis canadiennes, étonnait toujours beaucoup ceux qui n'étaient pas au courant de la situation.

Depuis quelques temps, la qualité des moutons s'est bien améliorée et il existe un certain nombre de troupeaux de choix, sur la côte et dans les terres de l'intérieur. On trouve aussi quelques troupeaux industriels. Les troupeaux de prairie ne sont pas aussi nombreux que l'on pourrait s'y attendre; ceci provient sans doute de l'interdiction de faire paître les moutons au large, dans les districts réservés aux bêtes à cornes. Sur beaucoup d'iles où les ovins réussirent particulièrement bien, une loi, passée en 1888, limite le nombre qu'il est permis de faire paître sur les terres de la Couronne. Cette restriction, jointe au développement de l'arboriculture fruitière, a fait diminuer le nombre des moutons. Dans les terres d'alluvion de la vallée de la rivière Fraser, les hauts prix payés pour les produits agricoles comme le foin et le grain, et le développement rapide de l'industrie laitière, ont empêché l'industrie ovine de se développer aussi bien qu'elle aurait pu le faire, quoique l'élevage et l'alimentation reçoivent plus



Fig. 67 Troupeau paissant sur les contreforts ensoleillés de l'Alberta





Fig. 68.—Métis Mérinos, Colombie Britannique.



Fig. 69.—Trois vigoureux agneaux.

d'attention qu'autrefois. Les riches pâturages de la côte et de l'Ile de Vancouver assurent la réussite de cette industrie et la rendent très avantageuse.

Les chiffres suivants donnent une idée de ce que l'élevage des moutons peut rapporter, près de Victoria. La ferme de M. C. B. Jones représente la moyenne des fermes des districts; elle est partiellement défrichée. M. Jones n'a rien compté pour le pâturage, car ses moutons ont ramassé leur nourriture sur de la terre de broussailles brûlée, et il estime qu'ils ont payé pour ce pâturage en détruisant la seconde pousse. Cette terre, dans son état actuel, avait très peu de valeur, sauf comme pâturage à moutons.

ETAT montrant le profit obtenu sur 30 brebis, 1905.

Revenus.		Déboursés.	
42 agneaux à $4.00	$168 00	Nourriture pendant l'hiver	30 00
150 livres de laine à 12c.	18 00	Intérêt sur capital de $180.00 à 6 %	10 80
		Perte de deux brebis	12 00
		Profit net sur 30 brebis	133 20
	$186 00		$186 00

ETAT montrant le profit obtenu sur 58 brebis, 1906.

Revenus.		Déboursés.	
64 agneaux pour boucherie à $4.25	$272 00	Nourriture pendant l'hiver	$ 60 00
20 brebis conservées à $5	100 00	Ingrédiens chimiq. employés pour lavage.	3 00
240 livres de laine à 15c	36 00	Intérêt sur capital	21 60
1 agneau-mâle, vendu	7 00	Perte de 3 brebis	18 00
		Profit net sur 58 brebis	312 90
	$415 50		$415 50

ETAT montrant le profit obtenu sur 60 brebis adultes et 20 antenaises, 1907.

Revenus.		Déboursés.	
60 agneaux pour boucherie à $5.50	$330 00	Nourriture durant l'hiver	$ 75 00
27 agneaux conservés à $5.50	148 50	Perte de trois brebis	30 00
320 livres de laine à 13c	41 60	Intérêt sur capital de $460.00 à 6 %	27 60
		Profit net	387 50
	$520 10		$520 10

1905.—Profit net sur 30 brebis: $133.20, ou $4.44 par brebis, ou 74 pour 100.

1906.—Profit sur 58 brebis: $312.90, ou $5.39 par brebis, ou 89 pour 100.

1907.—Profit net sur 60 brebis adultes et 20 antenaises: $386.50, ou $4.85 par brebis.

IMPORTATIONS DE VIANDE DE MOUTON.

Malgré que l'élevage des ovins soit une industrie de rapport, 60,000 moutons vivants sont importés annuellement de l'Etat de Washington et un certain nombre

également de la province de l'Alberta pour alimenter les marchés de la Colombie-Anglaise. En outre, bien des milliers d'animaux gelés sont importés de l'Australie.

Les expéditions arrivant aux ports de la Colombie-Anglaise se composent de groupes mélangés consistant moitié en agneaux mâles et moitié en brebis. Ces agneaux pèsent, à leur arrivée à Victoria ou à Vancouver, environ 100 livres chacun. Le transport, des prairies au quai, est de 50 cents par tête, et les droits de $1.12 par 100 livres. Ainsi, l'éleveur local qui fait concurrence aux marchandises importées a un avantage de $1.62 par tête en sa faveur.

Ces moutons, sur les quais de la côte, se vendent 5 à 7 centins la livre, et sur le marché, de 13 à 16 centins la livre, pour l'animal entier. Le mouton d'Australie obtient de 11 à 12 centins par livre, non débité.

L'INDUSTRIE SOUS DES CONDITIONS VARIABLES.

Comme l'industrie se conduit sous des conditions et dans des circonstances essentiellement différentes, il sera nécessaire de dire un mot du système d'exploitation sur les fermes des îles, les terres basses de la côte, les terres de l'intérieur, et les ranches.

Sur l'Ile de Vancouver et sur les îles du Golfe de Géorgie, la garde des moutons, en troupeaux de 25 à 400 têtes, a toujours été une industrie avantageuse. Comme les hivers sont pluvieux, les races à laine moyenne ou courte ont eu la préférence sur les variétés à laine longue; cependant, celles-ci réussissent très bien. La plupart des sujets des troupeaux de cette région sont des métis Down, sur lesquels on emploie des béliers Shropshire, des Southdown, des Oxforddown, des Leicester et des Cotswold. L'hiver étant peu rigoureux, l'alimentation et le logement des animaux ne reçoivent que peu d'attention. Ce n'est que dans les hivers les plus durs, et pendant quelques semaines seulement, que ces précautions sont nécessaires. Cependant, une alimentation d'hiver plus généreuse rapporterait. Dans les districts des îles, les bergers qui s'attachent à produire de la viande s'arrangent de façon à faire venir les agneaux en avril et en mai, alors que l'herbe est tendre. Ces agneaux sont prêts pour le marché en janvier et février, et mars. Le rendement des troupeaux, sous les conditions ordinaires de la ferme, varie de 100 et 150 pour 100 et plus. Les agneaux mâles sont généralement châtrés à l'âge de trois ou quatre semaines.

L'élevage des agneaux pour le marché est une des industries des plus avantageuses pour le cultivateur. Les agneaux très précoces rendent environ 25 livres de viande et les agneaux de la fin de l'été ou de l'automne, 65 livres. Ils rapportent de $4 à $6 par tête, et la demande est très vive.

TERRES BASSES.

Sur les terres basses de la côte et dans un grand nombre de localités, l'élevage des moutons est d'un très bon rapport, et particulièrement à Chilliwack et à Ladner. On ne saurait trouver nulle part, sur ce continent, de sol plus riche que dans ces districts; le sol y est tempéré et la pluie abondante. Il y a toujours, presque à tous moments de l'année, une pousse luxuriante d'herbe, et on a rarement besoin de nourrir les troupeaux. Les troupeaux industriels de ces districts sont composés principalement de brebis métis Down, que l'on fait lutter par des béliers de race pure. Un éleveur de Ladner disposait, à Noël dernier, de 50 brebis métis Oxford Down qui pesaient, en moyenne, 250 livres chacune. Ces brebis n'avaient mangé que de l'herbe et n'avaient jamais reçu de grain de leur vie.

Dans les terres de l'intérieur, les moutons sont aussi gardés en petit nombre sur bien des fermes; leur élevage est très économique partout où la culture de la luzerne est possible. On estime qu'un bon pâturage de luzerne supportera 5 moutons par acre pendant la période de végétation, pourvu qu'elle ne soit pas tondue trop ras et que l'on change les animaux de pâturage, de temps à autre. Ceci forme un vif contraste avec la prairie ouverte où 3 ou 4 acres sont nécessaires pour nourrir un mouton pendant l'année, sans compter une provision supplémentaire de nourriture, quand la couche de neige est épaisse.

ENGRAISSEMENT POUR LE MARCHÉ

Au cours de ces dernières années, l'engraissement des moutons a été pratiqué sur une petite échelle, à Ladner. On achète, vers la fin de l'été, pour les mettre sur le regain de prairies, des groupes mélangés de moutons Washington maigres, venant principalement de l'île de San-Juan. Ces moutons, en groupes mélangés de brebis et d'agneaux, reviennent à environ $3.70 par tête, au débarcadère du vapeur, et les agneaux choisis environ $1.00 de plus. Ils sont mis sur le marché à partir de Noël jusqu'à la fin de mars, et ils laissent au nourrisseur un profit net de $1.50 à $2 par tête. On ne leur donne aucune nourriture, sauf du foin, quand la terre est recouverte de neige. De 2,000 à 3,000 têtes ont été engraissées, à Ladner, pendant l'hiver de 1907-08; on aurait pu en nourrir un bien plus grand nombre mais il est difficile de se procurer les sujets désirables, les moutons étant partout en vive demande.

LE RANCH.

L'éleveur qui se propose d'exploiter de grands troupeaux de moutons dans l'intérieur de la province, devra choisir les endroits qui ne sont pas déjà occupés par les bestiaux. Pour obtenir une superficie suffisante, avec la prairie nécessaire pour la production du foin, il lui faudra se rendre dans les districts les moins peuplés, car les anciens districts sont déjà occupés par de grands troupeaux de bêtes à cornes. Il n'y a pas de très grands troupeaux de moutons, sur les prairies. Les plus grands, en petit nombre, ne comptent que de 1,000 à 1,500 têtes. Le mode d'exploitation diffère considérablement de celui que nous venons de décrire. La souche des troupeaux de pâturage consiste principalement en Cotswold, Lincoln, Southdown et Shropshire, avec un petit mélange de Mérinos. Les brebis portières pèsent environ 130 livres chacune. On emploie sur ces brebis des mâles Oxford, Shropshire et Cotswold, à raison de 50 brebis par bélier.

A l'époque de l'agnelage, c'est-à-dire vers le milieu d'avril, les brebis portières sont gardées près des bâtiments, et celles qui mettent bas sont tenues séparées du troupeau, matin et soir. Les brebis qui ont des jumeaux sont placées dans un groupe séparé, pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'elles deviennent habituées à leurs agneaux. Ceux-ci sont marqués, afin que l'on puisse les ramener à leurs mères, s'ils la perdaient. Ils sont châtrés à l'âge de 2 ou 3 semaines et cette opération entraîne peu de pertes.

L'expédition des moutons gras a lieu de juin à décembre. Les prix payés sont de 5 à 5½ cts, à la station du chemin de fer. Les bons bergers sont rares; on les paie environ $50.00 par mois. Ils sont assistés par deux ou trois bons chiens qui aident à tenir les coyotes éloignés et à conduire les moutons.

Quand l'hiver est doux, il n'est pas absolument nécessaire de nourrir les moutons; cependant, de meilleurs résultats sont obtenus en leur donnant de deux à trois livres d'un mélange de foin de trèfle et de mil, et, en outre, quelques racines et un peu de foin, aux animaux d'élevage.

TROUPEAUX DE RACE PURE.

Les troupeaux de race pure se trouvent principalement sur l'Ile de Vancouver et sur les îles du Golfe de Géorgie, dans le district tributaire de la rivière Fraser et dans la vallée d'Okanagan. Il y a probablement en tout 50 troupeaux et le nombre des sujets varie de 5 à 50 par troupeau. Les races représentées sont les Cotswold, les Leicester, les Lincoln, Shropshire, Southdown, Oxford, Hampshire, Suffolk, Dorset, et Tunis. Les agneaux mâles de race pure se vendent de 10 à 35 piastres, les antenais de 15 à 40, et les aguelles de 10 à 25, par tête. Actuellement, les éleveurs fournissent la demande, mais cette demande pourrait être augmentée, si l'on pouvait faire comprendre aux propriétaires l'avantage de se servir de mâles de race pure.

Sauf quelques exceptions, l'élevage de moutons de race pure est tombé entre bonnes mains, dans cette province. Les éleveurs améliorent leurs troupeaux en important des animaux de mérite de l'Est, du Sud, et de la Grande-Bretagne. Les expo-

sants préparent généralement bien leurs sujets, et ils ont déjà prouvé, aux expositions provinciales ainsi qu'à l'exposition de Lewis et Clark, à Portland, Orégon, qu'ils pouvaient soutenir la concurrence avec les meilleurs éleveurs.

LAINE.

Le mouton de la côte donne en moyenne de 5 à 7 livres de laine, mais quelques troupeaux peu nombreux des races de forte taille atteignent parfois une moyenne de dix livres. Dans les terres de l'intérieur, le rendement varie de 6 à 10 livres. Sur la prairie, la tonte coûte 8 cts par tête et rend une moyenne de 6 à 8 livres de laine de bonne qualité. Dans les premières années de l'industrie ovine de la Colombie-Anglaise, la laine rapportait 30 cts par livre. La qualité générale de la laine est satisfaisante, mais la toison est souvent envoyée au marché en mauvais état, contenant des matières étrangères qui occasionnent une perte de poids. Les peaux de moutons rapportent de 30 cts à $1.00, selon la qualité et la longueur de la laine. Une fabrique de lainages contribuerait à améliorer la situation du commerce de laine.

ANIMAUX MALFAISANTS.

Dans cette province, l'industrie ovine souffre à un degré plus ou moins grand des chiens errants et autres animaux malfaisants tels que les loups des bois, les ours, les lynx, et les gloutons, mais les dégâts causés par ces animaux sont relativement faibles. Les plus grandes pertes sont occasionnées par les panthères et les coyotes. Dans les petites îles du golfe de Géorgie, il n'y a pas d'animaux malfaisants. Sur l'Ile de Vancouver, ce sont les panthères qui causent le plus d'inquiétude. Le gouvernement a porté la prime à $15.00 par tête, ce qui devrait en réduire le nombre. Dans l'intérieur des terres, les moutons tenus sur la prairie doivent être mis en enclos, le soir, et surveillés pendant le jour, de crainte des attaques des panthères, des loups et des coyotes. Les panthères se font rares, et les loups attaquent rarement un troupeau, mais les coyotes paraissent aussi nombreux que jamais, en dépit de la prime de $2.00 par tête offerte pour leur destruction. Dans quelques grands troupeaux, les pertes se montent jusqu'à 5 pour 100. Les clochettes ne semblent pas être une protection très efficace. Les clôtures en fil de fer à l'épreuve des coyottes n'ont pas encore été mises à l'essai dans la Colombie-Anglaise mais elles ont donné de bons résultats dans quelques-uns des Etats américains.

MALADIES.

Les lavages sont peu usités. Depuis la mise en vigueur de l'inspection des moutons à la frontière américaine, on ne trouve plus ni gale ni autres maladies contagieuses dans la province. Cependant, il y aurait avantage à laver plus souvent pour détruire les tiques. Sur quelques terres basses et non drainées, la douve cause des dégâts considérables. Dans certains districts où les pluies sont abondantes et où les moutons ne sont pas abrités, un certain nombre sont affectés par un catarrhe des membranes nasales. On rencontre parfois la bronchite parasitique.

ASSOCIATIONS.

L'organisation de l'Association des propriétaires de troupeaux de l'Ile de Vancouver, organisée à Duncan, C.-A., dans le but d'encourager l'élevage des moutons améliorés, a fait beaucoup de bien, et l'organisation d'associations semblables, dans d'autres parties de la province, contribuerait puissamment au progrès de l'industrie. Cette association, créée en 1892, a pour but d'améliorer la qualité des moutons du district. Elle a importé des béliers avec généalogie, qu'elle a loués à ses membres, à raison d'une certaine somme par brebis. Elle a donné une prime supplémentaire pour encourager la destruction des panthères dans le district, et a offert aux expo-

sitions des primes qui ont donné d'excellents résultats. Cette association reçoit du gouvernement provincial un subside de $250 par année.

PERSPECTIVE.

Dans la plupart des parties de la province, l'industrie ovine offre d'excellentes occasion. La demande actuelle est des plus vives, et si nous prenons en considération le fait que nos vastes ressources minérales, forestières et agricoles commencent seulement à se développer, et que la terre arable disponible est petite, en proportion de la superficie de la province, l'avenir de l'industrie ovine semble des plus brillants. Si, en outre, nous considérons que la population ovine actuelle de la province ne comprend que 30,000 têtes, sur une superficie de près de 300,000 milles carrés, toute autre remarque paraît superflue.

MALADIES DU MOUTON.

Au Canada, les moutons sont peu sujets aux maladies. Le climat de cette terre du Nord paraît leur convenir tout particulièrement. Ils réussissent aussi bien sous le climat froid et sec de l'Ouest que parmi les neiges de l'Est. Leurs toisons chaudes les protègent suffisamment, tandis que l'air pur et le soleil tiennent leurs poumons, et, par conséquent, leur système entier, en bon état. La bonne santé est donc chose assurée, si le traitement répond tant soit peu à l'idéal exigé. Cependant, ce bulletin ne serait pas complet sans un chapitre sur les affections les plus communes que l'on peut rencontrer de temps à autre.

Les maladies du mouton peuvent être divisées en plusieurs catégories. En premier lieu, viennent celles causées par des parasites externes, comme la gale et le piétin, et on peut classer avec ces parasites les tiques et les poux, lesquels, si on les néglige, affectent souvent la santé des moutons presque autant qu'une maladie. Il y a aussi les parasites intestinaux, tels que les vers de diverses formes, qui peuvent affecter l'estomac, les intestins, et les organes respiratoires de la tête.

Les désordres digestifs se manifestent, aussi, de temps à autre. Les maladies et les accidents associés à la reproduction rentrent aussi dans cette catégorie.

Gale.

La gale, une fois introduite dans un troupeau, doit être traitée avec les mesures les plus énergiques. C'est une maladie strictement contagieuse, causée par une mite minuscule connue sous le nom technique de *peoroptes communis ovis*. Elle est si petite qu'il est difficile de la distinguer à l'œil nu. Cette maladie affecte généralement les parties qui sont recouvertes de laine. Elle commence généralement à la partie supérieure du corps et s'étend ensuite lentement, mais sûrement, sur le cou, les épaules et les hanches. En deux ou trois mois, le corps entier est affecté. Règle générale, la maladie fait des progrès beaucoup plus rapides pendant l'hiver que pendant les chaleurs. Elle reste pendant longtemps à l'état presque latent, sur les moutons au pâturage, après la tonte et le lavage. Les moutons bien nourris, vigoureux et sains, résistent à ses ravages d'une façon remarquable, tandis que ceux qui sont maigres ou mal nourris se débilitent rapidement, et, si on ne les soigne pas, ne vivent que peu de temps. Les moutons affectés donnent des signes de démangeaison, des pustules se forment, suivies d'une inflammation, et recouvertes de croûtes en dessous desquelles ou à côté desquelles le parasite vit. Les moutons sont inquiets, ils se grattent, se mordent, se frottent contre les clôtures et les piquets, comme s'ils enduraient de grands tourments. La toison prend une apparence épaisse, inégale. L'animal arrache avec ses dents des mèches de laine ou en laisse sur les clôtures et les piquets où il se frotte; les croûtes de la gale sont arrachées avec ces mèches, mais elles sont généralement remplacées à l'endroit de leur origine par des croûtes plus épaisses et plus adhérentes. La peau devient plus ou moins nue, plissée et crevassée, et le sang sort de ces crevasses. Sans traitement, la maladie empire, et l'infection se répand aux moutons qui viennent en contact avec les sujets infestés.

D'après la loi sur les maladies contagieuses des animaux, tout propriétaire qui constate la présence de la gale dans son troupeau, doit en donner immédiatement avis au ministre de l'Agriculture, à Ottawa, et à l'inspecteur du ministère d'Agriculture le plus proche. Des instructions sont alors émises et mises à exécution selon les règlements établis par le gouvernement.

Deux préparations principales sont recommandées pour le traitement des moutons galeux: le lavage de chaux et de soufre, et le lavage de tabac et de soufre. Le premier est recommandé et employé par le ministère de l'Agriculture. Voici comment il

se prépare: Prendre dix livres de chaux fraîche et y ajouter assez d'eau pour faire une pâte. Tamiser, dans cette pâte de chaux, 24 livres de fleur de soufre, et agiter le tout vigoureusement. Faire bouillir le mélange dans 30 gallons d'eau, pendant trois heures, en agitant fréquemment. La solution devrait alors avoir une couleur brune ou chocolat; on la laissera reposer pendant quelques heures, de préférence toute la nuit, et l'on soutirera ensuite le liquide. On devrait avoir soin de ne pas agiter le sédiment, qui abimerait légèrement la toison du mouton. On devra ajouter à ce liquide une quantité suffisante d'eau pour faire 100 gallons. La température de la solution, au moment du lavage, ne devrait pas dépasser 112 degrés Fahrenheit, ni être au-dessous de 106. Le lavage chaud amollit les croûtes et détruit les mites. Les moutons devraient rester deux minutes au moins dans le bassin. La tête devra aussi être plongée dans le liquide, et, s'il y a des croûtes épaisses sur la peau, il faudra faire pénétrer la solution en frottant la laine avec une brosse raide. Deux lavages seront nécessaires à intervalles de dix à douze jours. Dans les cas très graves, un troisième lavage peut être requis. Autant que possible, les moutons devraient être tondus avant d'être lavés. Après le premier lavage, il faudra les changer de quartiers, et couvrir les parois de tous les endroits où ils ont été tenus, granges, clôtures, etc., avec une couche de lait de chaux contenant au moins 5 pour 100 d'acide carbolique pur ou de créoline. On trouvera, dans une autre partie de ce bulletin, des détails complets sur la manière d'effectuer les lavages.

Pourriture des pieds (piétin et fourchet).

Il y a deux sortes d'inflammation des pieds, une sorte contagieuse, appelée *piétin*, et une autre, non contagieuse, appelée *fourchet*. Celle-ci est une maladie simple, dûe généralement à l'usure du sabot et à l'irritation causée par l'introduction de la poussière dans les tissus irritables du pied. Elle se produit donc, le plus souvent, sur les sols bas et humides, et dans les cours et les granges sales.

Ici, il est plus facile de prévenir que de guérir. On ne devra pas tenir les moutons dans des endroits humides, boueux et sales. Leurs sabots devraient être examinés et taillés chaque fois que cela est nécessaire, pour enlever la corne superflue. Quand la maladie fait son apparition dans un troupeau, les sabots devront être taillés aussi étroitement que possible, et les pieds trempés ou lavés dans une solution de sulfate de cuivre, contenant une once de sulfate de cuivre pour deux chopines et demie d'eau. On appliquera ensuite une solution aqueuse de chlorure de fer ou de chlorure d'antimoine, ou, ce qui est encore préférable, un mélange en parties égales de chlorure d'antimoine et de teinture de myrrhe. Après ce lavage, il faudra protéger les surfaces nues avec une couche de goudron de pin ou de vernis de gutta-percha. Les animaux seront ensuite mis dans un pâturage propre et sec. Si la maladie n'a pas eu une longue durée, ce traitement effectuera généralement une guérison. Mais dans les cas avancés où une grande partie du tissu a été détruit, il peut être nécessaire de répéter ces lavages à plusieurs reprises.

Pour les grands troupeaux, sur la prairie ou ailleurs, un traitement plus général s'impose. On peut faire une solution convenable en faisant dissoudre 10 livres de sulfate de cuivre dans 5 gallons d'eau. Cette solution est mise dans des auges de deux à trois pouces de profondeur; les moutons, que l'on aura d'abord fait passer dans de l'eau, de préférence dans de l'eau courante, pour leur nettoyer les pieds, sont obligés, au moyen d'un plan incliné et étroit, à passer, à tour de rôle, à travers la préparation. Un autre remède consiste à tenir pendant quelque temps les moutons sur un plancher qui aura été recouvert d'une couche de 3 pouces d'épaisseur de chaux fraîchement éteinte.

Quant à la forme contagieuse de la pourriture, ou piétin, elle est presque inconnue dans ce pays, ce dont les éleveurs canadiens peuvent se féliciter. Les quelques cas constatés affectaient des sujets importés récemment. Pour cette raison, les moutons, importés ou autres, qui ont voyagé dans des wagons sales, devraient être examinés avec soin, dès l'arrivée, et traités en même temps qu'ils sont lavés. Cela coûtera beaucoup moins cher de prévenir la maladie, que de la guérir. Le traitement est sem-

blable à celui qui vient d'être décrit; mais, par suite de la nature persistante de la maladie, la guérison est généralement beaucoup plus lente. De même que dans le fourchet, l'irritation commence dans la peau des espaces interdigitaux et descend à travers les laminæ sensibles. Il est bon d'appliquer sur la peau entre les onglons, un mélange de une partie d'acide carbolique à dix parties de glycérine, ou de 20 parties de vaseline à 1 partie d'iode.

Tiques et poux.

Quand on examine les moutons pour voir s'ils ne sont pas atteints d'une maladie de la peau, il est bon de se rappeler qu'ils sont sujets à être infestés de tiques et de poux. De ces deux ennemis, les poux sont les plus à craindre à cause de la rapidité avec laquelle ils se multiplient et des graves effets qu'ils peuvent produire sur la santé aussi bien que sur la laine de l'hôte qui les abrite, bien contre son gré. Le tique—qui à vrai dire n'est pas un tique, mais appartient à la famille des poux, tout en étant beaucoup moins prolifique que le pou—se développe rapidement; c'est aux agneaux qu'il cause le plus d'ennuis, mais, comme le pou blanc, il se rencontre sur les animaux de tout âge. De même que pour les autres espèces d'animaux domestiques, ces parasites se rencontrent le plus fréquemment sur les moutons maigres et mal nourris, où ils paraissent être mieux à leur aise que sur les animaux en bon état. Quand ils sont en nombre, les poux et les tiques causent une grande irritation, et portent le mouton à se gratter avec ses pieds de derrière, à se mordre les côtes et à se frotter contre tous les objets à sa portée, tout comme s'il avait la gale. La toison en est très souvent abimée; d'autre part, le pou coupe aussi les fibres près de la racine, arrête ainsi la croissance de la laine et réduit beaucoup sa valeur. A moins que l'on ne fasse un examen très soigneux, on peut prendre pour de la gale les effets produits sur la peau par les attaques de ces animaux. Toutefois, on ne saurait trop répéter qu'il n'y a pas d'excuse pour une erreur de ce genre, car, s'il est vrai que la gale, les poux et les tiques peuvent exister tous à la fois sur le même animal, un examen attentif et laborieux, à l'aide d'une loupe de poche ordinaire, permettra à un observateur intelligent de déterminer exactement si l'affection est simple ou mixte. Il faut également se rappeler que la présence des poux n'est pas une preuve que le mouton n'a pas la gale. Le contraire est également vrai, mais cela a peu d'importance, car si les poux et les tiques sont des hôtes incommodes et peu désirables, ils sont loin d'offrir les mêmes inconvénients que la mite de la gale, plus petite, mais plus persistante et plus redoutable.

Vers de l'estomac.

Les vers de l'estomac, dont il y a plusieurs variétés, ont généralement un pouce de long et vivent dans le 4ème estomac. Les agneaux souffrent particulièrement de leurs attaques, lesquelles commencent peu après que ces jeunes animaux se mettent à manger de l'herbe, et continuent jusqu'à l'arrivée des froids. Les symptômes de cette maladie, chez les moutons et les agneaux, sont la perte de poids, l'hébètement, la langueur, la perte de l'appétit, la soif, les coliques, la diarrhée noire, la laine sèche, la peau crayeuse et une anémie générale. Ces vers attaquent particulièrement les agneaux et les moutons faibles, et, parfois, causent leur mort, tandis que les sujets forts et vigoureux peuvent être infectés sans paraître en souffrir.

Dans l'estomac, les vers produisent des œufs, trop petits pour être distingués à l'œil nu. Ces œufs sortent avec les excréments de l'animal et éclosent à une température de 40° ou plus. L'eau boueuse et stagnante est favorable à l'éclosion. Ils ne se développent pas dans une eau pure et, quand on les y dépose, meurent au bout de quelques semaines. Les petits vers poussent jusqu'à ce qu'ils mesurent environ un trentième de pouce de longueur. Après avoir été avalés par un mouton ou un agneau, ils arrivent à maturité en trois semaines ou un mois.

Les bons soins semblent être le meilleur remède contre ces fléaux. On peut prévenir leurs attaques en tenant les organes digestifs en bon état, par l'emploi de



Fig. 70. Bélier Suffolk.



11149 p. 120

Fig. 71. Brebis Southdown.



racines en hiver, et de vesces, de navette, ou autres plantes succulentes, en été, avec d'autres nourritures. Le sel, régulièrement donné, exerce un bon effet. Dans les districts infestés, le pâturage devrait être divisé en plusieurs parties et les moutons tenus sur une parcelle pendant environ 10 jours, et ensuite conduits sur la parcelle suivante. Cette méthode, que l'on devra suivre depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre, empêchera les moutons de se nourrir sur les pâturages infestés et préviendra en même temps la réinfection, car les œufs demandent au moins deux semaines pour éclore. Les pâturages que l'on sait infestés devraient être labourés ou traités avec une forte application de chaux et de sel.

Maints remèdes ont été essayés avec plus ou moins de succès; gazoline, goudron, lysol, créosote, kamala, et couperose bleue (sulfate de cuivre). Ce dernier atteindra peut-être plus sûrement que les autres le quatrième estomac de l'animal, où les parasites sont logés. Ce traitement a été employé avec succès à la Colonie du Cap, et il a a la recommandation des autorités de ce pays. Le sulfate de cuivre devrait être pur et d'une couleur bleu clair. On dissoudra deux onces de sulfate, finement pulvérisé, dans un gallon d'eau bouillante, puis on ajoutera le reste et on agitera. Voici les doses à employer:

Agneau de trois mois, 1 once de la solution.
Agneau de six mois, $1\frac{1}{2}$ once de la solution.
Mouton de douze mois, $2\frac{1}{2}$ onces de la solution.
Mouton de dix-huit mois, 3 onces de la solution.
Mouton de vingt-quatre mois, $3\frac{1}{2}$ onces de la solution.

On devra avoir soin de donner le montant exact, suivant l'âge de l'animal. Quand on se sert de kamala, on devra le donner une fois par jour, en dose de $\frac{1}{2}$ drachme à 1 drachme, dans du gruau épais, de la mélasse, ou de l'huile de lin crue. Le picrate de potasse, hautement recommandé par les autorités continentales, est administré tous les jours, en doses de 5 à 20 grains, suivant l'âge et le poids. On le dit moins irritant qu'aucun des autres remèdes mentionnés. Sauf dans une ou deux localités, les bergers canadiens n'ont que peu souffert des ravages de ces parasites.

Œstre du mouton.

La larve de cette mouche se trouve dans les sinus de la tête du mouton. La mouche dépose ses œufs dans les narines, et les vers, une fois éclos, grimpent dans les sinus et se transforment en larves adultes.

Les moyens préventifs valent toujours mieux que le traitement, mais les bergers habiles peuvent souvent soulager les moutons de leurs hôtes embarrassants, par l'opération du trépan. Il s'agit surtout de bien nourrir et de tenir les moutons forts et vigoureux. Le goudron ou l'huile de poisson, appliqué sur le nez de l'animal ou placé sur les bords d'une auge à sel étroite, ou autour de trous de deux pouces creusés dans un billot dans lequel on donne du sel, aidera à tenir les mouches à distance. Un abri obscur, pendant la chaleur du milieu du jour, diminuera les attaques de ces insectes. Le libre accès à une pièce de terre en jachère, où les moutons peuvent, en piétinant, soulever un nuage de poussière, tendra aussi à éloigner les mouches. Pendant les mois de juillet, d'août et de septembre, les moutons devraient, autant que possible, être tenus sur des pâturages sans arbres et sans broussailles d'aucune sorte.

Vers solitaires.

Le mouton donne asile à plus de variétés du ver solitaire que tout autre de nos animaux domestiques, sauf le chien. On en connaît huit espèces, mais une est beaucoup plus répandue que toutes les autres en Amérique, c'est le *Tænia expansa*. Ce ver mesure de 3 à 6 verges de long et de un vingt-cinquième de pouce de largeur à la tête à un demi-pouce à la queue. Il se compose de segments blanc-jaunâtres de couleur, d'un quart de pouce de longueur et un peu plus larges que longs. Un de ces segments, ramassé par un autre animal, peut se développer à son tour en un ver

solitaire adulte. Les moutons qui souffrent du ver solitaire l'indiquent d'abord par une pâleur de la peau et des membranes muqueuses, accompagnée par une sécheresse de la laine et une perte rapide de poids, bien que l'appétit continue à être bon et même excessif. Ces symptômes sont suivis par des désordres digestifs, une rumination irrégulière et une mauvaise haleine, la météorisation, la c[illegible]ipation, ou la diarrhée; les excréments ont une couleur jaune et contiennent [illegible] des segments du ver. L'animal affecté devient de plus en plus faible et, s'il [illegible] [illegible]omptement soulagé, la mort s'ensuit, généralement précédée par des convul[illegible] une diarrhée violente. Heureusement, le ver solitaire n'est pas difficile à dé[illegible] Les moutons devraient être tenus sans nourriture pendant un laps de temps variant de 12 à 24 heures. Une injection d'eau chaude, donnée quelques minutes avant la médecine, favorisera la rapidité de son action. La dose, qui consiste en un drachme d'huile de fougère mâle avec 2 ou 3 onces d'huile de ricin (huile de castor) pour un mouton adulte, devrait être donnée à l'animal sur pied et après un jeûne de 24 heures. Dans ces conditions, la plus grande partie de la dose passe au 4ème estomac. Le kamala, en dose de 1 drachme à 1 drachme ½ donné dans du gruau épais ou de la mélasse, et suivi, à trois heures d'intervalle, par 3 ou 4 onces d'huile de castor, est souvent aussi efficace. Pour les petits agneaux, ¼ de ces doses suffira, et, à mesure que la taille et l'âge augmentent, la dose sera donnée en quantité correspondante. En donnant ce breuvage aux moutons, il faudra avoir soin de ne pas lever la bouche au-dessus de la ligne des yeux, sinon une partie de la dose pourrait s'introduire dans les poumons. Les moutons, une fois traités, devraient être enfermés pendant au moins trente heures pour empêcher que les segments du ver expulsé ne soient éparpillés autour d'eux et qu'une grande étendue de terrain ne soit ainsi infestée. Plus tard, il faudra les mettre sur un nouveau terrain pour éviter le risque de réinfection. Le ver solitaire est plus répandu dans les années humides et les districts marécageux; les mœurs du parasite ne sont pas bien connues; il est probable qu'il s'introduit dans le mouton sous sa forme larvale et cystique avec l'herbe que celui-ci consomme. Les pâturages infestés devront donc être brûlés et labourés, si cela est possible, ou recouverts de sel, de nitrate de soude ou de chaux de gaz. Autant que possible, les excréments doivent être ramassés et brûlés.

Tournis.

Le tournis, ou tournoiement, est causé par un parasite, *cenurus cerebralis,* qui se loge dans la cervelle du mouton. C'est l'embryon d'une espèce de ver solitaire qui infeste les chiens, les renards, et les loups. Les œufs sortant de ces animaux se répandent dans l'eau ou sur l'herbe et, dans des conditions favorables, retiennent leur vitalité pendant plusieurs semaines. Les moutons qui les avalent deviennent infestés. Les jeunes vers éclosent dans l'estomac, s'introduisent dans ses parois et pénètrent dans le sang. Les uns se répandent dans les tissus muculaires, dégénèrent et périssent, les autres s'introduisent dans la cervelle ou dans l'épine dorsale, environ une semaine après l'absorption, et se creusent un chemin à travers les tissus jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un endroit convenable pour se développer. Un bon nombre meurent à cette phase, mais ceux qui survivent prennent la forme d'une petite vessie transparente, ou cysticerque, augmentant graduellement en dimension, de la taille d'une tête d'épingle à celle d'une noisette. Une fois cette dimension atteinte, généralement deux mois après l'infection, il se forme de nombreuses têtes de vers solitaires, parfois plusieurs centaines, dans chaque vessie, et celle-ci continue à se développer, atteignant fréquemment la dimension d'une noix, jusqu'à la mort du patient. Ce n'est que lorsque les cysticerques sont en petit nombre dans la cervelle du mouton qu'ils atteignent cette dimension, et c'est alors que se produisent les symptômes du tournis. Quand les embryons sont en grand nombre dans la cervelle, l'inflammation aiguë de cet organe tue généralement l'animal avant la fin du premier mois après l'infection. La mortalité est parfois très considérable. La maladie est surtout répandue dans les saisons humides, car l'humidité est nécessaire pour que les œufs, au sortir du chien, puissent conserver leur fertilité. Pour la même raison, l'infection est plus commune au printemps et en automne, que pendant l'été et l'hiver.

Ce n'est qu'après que l'embryon a atteint la cervelle que les symptômes du tournis se manifestent. La torpeur est le premier de ces symtômes; elle est suivie par un amaigrissement et un refus de se mouvoir. La tête est portée vers la terre ou d'un côté; la vision est souvent affectée: certains animaux deviennent entièrement aveugles, tandis que d'autres n'ont qu'un œil d'affecté. L'animal louche souvent ou les yeux sont tirés en arrière et ont l'air déprimé. Bientôt le pouvoir de locomotion est affecté, l'animal perd contrôle d'un ou de plusieurs de ses membres et exhibe, à mesure que la maladie poursuit son cours, des singularités de démarches et d'ailures qui varient beaucoup suivant les différents cas. Comme nous l'avons déjà dit, la mort se produit assez souvent à cette phase; elle est causée par l'inflammation générale de la cervelle et les désordres fonctionnels que cette inflammation entraîne.

Toutefois, quand le patient survit à cette phase, ce qui n'arrive que lorsque les parasites encystés sont en petit nombre, les vrais symptômes du tournis commencent à se manifester; l'animal affecté marche pendant des heures en cercle; il suit quelquefois une piste régulière, ou le cercle s'élargit, ou encore se rétrécit graduellement après chaque jour. Dans ce dernier cas, l'animal termine souvent la représentation en tournant sur lui-même comme sur un pivot jusqu'à ce qu'il perde son équilibre et qu'il tombe épuisé, mais pour recommencer ses mouvements excentriques dès qu'il a repris ses forces. Il est parfois possible de déterminer l'emplacement du cysticerque dans la cervelle par une observation attentive des mouvements du patient. Quand il n'y a qu'un cysticerque, l'animal tourne généralement du côté où celui-ci est situé, mais ce n'est pas là un guide infallible, car il arrive souvent que chaque partie de la cervelle contienne deux cysticerques ou même plus. Toutefois, quand il n'existe qu'une vésicule, la règle que nous venons de mentionner peut s'appliquer, et, dans ce cas, l'œil sur le côté opposé est généralement aveugle d'amotrose (œil de verre). Le cysticerque est logé près de la partie antérieure de la cervelle, l'animal lève les jambes en marchant et incline la tête en arrière. S'il est situé dans la partie postérieure de la cervelle, l'animal perdra la faculté de se mouvoir ou il tournera avec le vent, en tenant la tête levée et inclinée en avant.

Les bergers habiles, qui ont une longue expérience de cette maladie, arrivent à déterminer très exactement le siège des vésicules; quelques-uns prétendent que quand le cysticerque est situé près de la surface, l'os qui le recouvre se ramollit et devient très mince. Quand l'animal affecté a une certaine valeur et que l'on peut trouver l'emplacement du cysticerque, on peut pratiquer la trépanation du crâne et en enlever le cysticerque et son contenu. Dans les cas ordinaires, la meilleure chose à faire est de tuer le patient et d'en brûler la tête, car si celle-ci était mangée par un chien, un loup, ou un renard, le ver, dans ce nouvel hôte, atteindrait la maturité, et produirait des œufs qui seraient de nouveau absorbés par les moutons. Le cycle se continuerait donc. Il serait bon aussi de débarrasser la ferme des chiens, ou, si cela est impossible, de débarrasser les chiens de leurs vers solitaires, en leur donnant, au moins deux fois par an, après les avoir fait jeûner pendant 24 heures, une dose complète d'un bon vermifuge, comme du kamala, de la noix d'aréca, ou encore de l'huile de fougère mâle, suivie d'un purgatif. Les chiens qui subissent ce traitement devront être renfermés, et toutes les matières qu'ils rejettent devront être brûlées avec soin ou recouvertes avec de la chaux vive. Une enquête récente à ce sujet nous a permis de constater que le tournis est presque inconnu dans les troupeaux canadiens, mais les moutons importés, et surtout les chiens importés, devront être étroitement surveillés pendant quelque temps, après leur arrivée au pays.

Indigestion aiguë.

L'indigestion aiguë prend généralement chez le mouton la forme reconnue sous le nom de météorisation, et qui consiste en la fermentation de la nourriture et la formation de gaz dans le premier estomac ou rumen. Elle provient généralement d'un changement soudain de nourriture et elle se produit le plus souvent quand les moutons affamés sont mis dans un champ de trèfle, de navette, ou de luzerne, ou dans un

champ de navets dont les tiges ont été gelées. Dans ces circonstances, elle affecte souvent un grand nombre d'animaux à la fois, et alors des mesures énergiques deviennent nécessaires pour éviter de lourdes pertes. Si on s'aperçoit de l'affection à son début, on pourra la combattre en donnant une once d'hyposulfite de soude, mélangé avec un drachme de gingembre, dans une demi-chopine d'eau, et que l'on fait suivre plus tard, si l'on n'obtient pas un soulagement immédiat ou permanent, de 4 à 6 onces d'huile de lin crue à laquelle on peut ajouter une demi-once de térébenthine.

Si le gonflement est excessif, on pourra perforer la panse avec un troquart et [illegible] canule. Cette opération se fait sur le côté gauche de l'animal, à un point situé [illegible] la pointe de la hanche et la dernière côte et à une distance semblable du procédé tra[illegible] versal de l'épine dorsale, que l'on peut sentir vers la partie supérieure de la pa[illegible] Il est important, surtout quand on opère sur des animaux gras, de déterminer avec [illegible] plus grand soin le point exact où l'opération doit avoir lieu, sinon, l'on s'exposerait à causer des dommages sérieux à un des organes internes. Les mèches de laine devront être séparées avec soin, afin d'éviter d'introduire dans la blessure des fils qui causeraient une irritation et une suppuration. Tout propriétaire de moutons devrait avoir un troquart et une canule, et devrait placer ces instruments de manière à pouvoir mettre la main dessus à tout moment. S'il n'avait pas à sa disposition les instruments convenables, il vaudrait mieux, dans un cas pressant, risquer de trouer la panse avec un couteau de poche, plutôt que de laisser l'animal mourir sans soulagement, mais cette pratique ne saurait être recommandée, car, quand la panse commence à s'affaisser, une partie de son contenu se répand presque infailliblement dans la cavité abdominale, à moins que l'ouverture ne soit protégée par la canule.

Coliques spasmodiques.

La colique spasmodique est une affection d'une nature différente de l'indigestion aiguë, mais elle est parfois produite par les mêmes causes qui occasionnent cette maladie. Cependant, elle est plus généralement due à des erreurs d'alimentation, par exemple quand on nourrit des agneaux avec du lait de vache ou quand on les change trop soudainement ou trop complètement d'une nourriture laiteuse à une nourriture solide. Elle peut aussi être produite chez les agneaux comme chez les moutons adultes par des herbes acrides ou par une nourriture anormale. On pourra soulager la douleur par l'administration de mélanges anodins comme une cuillerée de laudanum et de l'esprit de nitre dissous avec une cuillerée de gingembre et deux cuillers à thé de poudre à pâte dans une demi-chopine d'eau. Il peut être nécessaire de faire suivre d'une dose d'huile de lin crue afin de soulager les entrailles et de faire disparaître l'irritation. Les injections d'eau chaude seront aussi utiles dans ce but.

Constipation.

Cette affection est assez fréquente chez les moutons alimentés avec du fourrage sec grossier. Le nom indique la nature des symptômes et l'administration d'un purgatif est le meilleur soulagement que l'on puisse y apporter. On pourra donner dans ce but de 6 à 8 onces d'huile de lin crue avec 2 à 4 drachmes de térébenthine. Les injections sont également recommandées. La tendance à la constipation peut être combattue par l'alimentation judicieuse de racines et autres nourritures succulentes pendant l'hiver, époque où elle se produit le plus fréquemment.

Inflammation des intestins.

L'inflammation des intestins est presque inconn[illegible]s moutons, mais, de même que chez les chevaux, il y a plusieurs lésions et acci[illegible]produisant une inflammation aiguë dans l'un ou l'autre des organes internes [illegible] qui donnent lieu aux symptômes généralement associés à cette affection. Les symptômes manifestés sont les mêmes que pour la colique, mais ils sont beaucoup plus graves, plus violents, et les douleurs

abdominales sont presque continuelles. Le traitement médical est le même que pour la colique, mais il faudra donner de plus fortes doses du remède et les répéter à intervalles de plusieurs heures si la douleur continuait. L'application de moutarde à l'abdomen donnera parfois du soulagement. Le traitement ne réussit pas toujours, mais on devra continuer. Ces attaques se terminent généralement par une diarrhée, laquelle, après avoir duré pendant un temps raisonnable, pourra être réduite par l'administration de fécule ou de gruau de farine auquel on ajoutera du blanc d'œuf et un peu de whisky ou de brandy.

Diarrhée.

La diarrhée est généralement causée par les mauvais soins, une quantité trop grande de fourrages succulents ou une nourriture indigeste, telle que l'herbe non mûrie ou l'herbe gelée. Cette dernière cause produit une sorte de diarrhée très grave. Elle peut aussi provenir d'un changement brusque d'une ration sèche à une ration de racines, surtout de betteraves fourragères et on l'observe parfois chez les moutons que l'on met pour la première fois sur des pâturages alcalins et sur ceux qui ont accès à de l'eau fortement chargée d'alcali. Le traitement consiste à faire disparaître autant que possible toutes les causes et donner pour toute nourriture des aliments secs, très simples. Quand l'affection est évidemment due à un effort de la nature pour soulager l'irrigation, il vaut mieux lui venir en aide par l'administration d'un laxatif léger, et, dans ce but, on pourra donner quelques onces d'huile de castor mélangée à un drachme de laudanum et de gingembre moulu. Si la diarrhée persistait après ce traitement on pourrait la combattre par l'administration de fécule ou de gruau de farine avec des blancs d'œuf et un peu de stimulant, si l'animal paraît en avoir besoin.

Boules de laine.

Les boules de laine qui se forment dans l'estomac des agneaux peuvent causer des pertes considérables, surtout parmi les races à longue laine si l'habitude de manger de la laine persiste pendant un temps suffisant pour permettre la formation d'un grand nombre de ces concrétions particulières.

Les désordres digestifs, le besoin de sel ou d'autres éléments qui font défaut dans la nourriture peuvent porter les agneaux à mâcher de la laine. L'habitude de se mordre les flancs pour se débarrasser des tiques est aussi une cause commune, et, pour cette raison, les agneaux devraient être lavés avec les brebis quand celles-ci sont tondues. Il faudra tondre les mèches de laine sur les mamelles des brebis pour éviter qu'elles ne s'introduisent dans la bouche des agneaux quand ceux-ci tettent. Les animaux ne devraient pas être tenus renfermés; dès que l'habitude est remarquée, il faudra mettre le troupeau sur un grand pâturage et séparer immédiatement le premier coupable, car l'affection se répand fréquemment par l'imitation. Les animaux devraient avoir à leur disposition, du sel, du phosphate de chaux ou de la poudre d'os. L'huile de lin, en doses appropriées, peut effectuer un soulagement, mais quand une grande quantité de laine a été avalée les boules formées peuvent boucher le petit intestin et entraîner de graves dérangements des fonctions digestives, suivies par l'amaigrissement et même la mort.

Dérangement des organes urinaires.

La plupart des maladies qui affectent les rognons et la vessie chez les autres catégories d'animaux sont presque inconnues chez le mouton, et, comme le diagnostic en est difficile, on en détermine rarement la nature quand elles se produisent et c'est aussi rarement qu'on applique un bon traitement. Les dérangements sont parfois causés, chez les animaux mâles principalement, par la formation de calculs, mais ces calculs donnent rarement naissance à des symptômes bien définis à moins qu'ils ne soient logés dans l'urètre. Dans cette situation, ils rendent le passage de l'urine très diffi-

cile et ils constituent même la cause la plus fréquente de ce que l'on appelle " arrêt de l'urine." La formation de calculs est causée par l'emploi, en trop grande quantité, de nourritures fortement azotées ou riches en sucre ou en phosphate. Parmi les aliments que l'on considère responsables sont les pois, les fèves, le blé-d'Inde, les betteraves et le trèfle nouvellement fauché. L'affection se produit surtout dans les districts à terres calcaires, et particulièrement quand les eaux contiennent une forte proportion de sels de chaux. L'animal affecté se couche généralement, et, quand on le fait lever, se secoue l'épine dorsale, et cette agitation est suivie dans certains cas du passage de quelques gouttes d'eau. Il est très inquiet, change de position fréquemment, la respiration est courte et chaque aspiration est accompagnée d'un grognement douloureux. L'urine est épaisse et trouble; l'appétit diminue; des frissons se produisent et si l'on ne donne pas de soulagement la vessie se crève ou l'urine s'empoisonne et l'un ou l'autre de ces développements amène rapidement la mort. Quand l'obstruction est située près de l'ouverture externe de l'urètre, ce qui a lieu fréquemment, on peut apporter un soulagement en tondant la laine et en enlevant l'accumulation qui se compose plus souvent d'une masse plus sablonneuse que pierreuse. Souvent, l'urètre est simplement bouché par un dépôt sédimenteux, au bout du tube, derrière l'appendice en forme de ver, et, dans de tels cas, quand la manipulation ne produit aucun effet, l'appendice lui-même pourra être enlevé, ce qui soulagera l'animal. Quand l'obstruction est située devant le repli particulier de l'urètre qui caractérise ce conduit dans les moutons comme dans les bêtes à cornes, il faudra s'efforcer de la déloger par des massages délicats, des fomentations, et l'injection d'huile d'olive. L'incision de l'urètre est difficile et dangereuse, et, seules, les personnes habiles doivent y avoir recours, et encore seulement quand tous les autres moyens ont échoué. Le traitement médical est peu efficace. Mais la belladone, administrée en doses de 10 à 15 grains, peut aider de temps à autre en soulageant la tension des parties. L'administration d'une dose de purgatif est parfois avantageuse et, dans ce cas, pour des raisons évidentes, les sels d'epsom sont l'agent le plus efficace. Pour un mouton adulte, la dose est d'environ 6 onces dissoute avec une poignée de sel et deux drachmes de gingembre dans au moins une pinte d'eau chaude.

Avortement.

L'avortement est produit par différentes causes. Les blessures causées par le bousculage aux portes, les coups des animaux ou la poursuite par des chiens portent bien des brebis à donner naissance à des agneaux non formés et généralement morts. Le grain ou le foin ergoté, le grain carié et sa paille, les tiges gelées de navets ou de betteraves ou l'eau impure sont les autres causes de cette maladie. Les bons soins, la nourriture saine, propre, et l'eau pure, voilà les meilleurs préventifs de l'avortement sporadique. Les symptômes sont la perte de l'appétit, la torpeur, et la tendance manifestée par la brebis à s'isoler du troupeau. Généralement, l'avortement a lieu avant que ces symptômes soient remarqués. Il est parfois nécessaire d'enlever le fœtus et le placenta de peur d'empoisonnement du sang. Le fœtus et le délivre devraient, dans tous les cas, être brûlés et l'utérus lavé deux fois par jour, pendant plusieurs jours, avec une solution de trois pour cent de créoline dans de l'eau chaude.

L'avortement infectieux est causé par un germe allié aux moisissures communes. Cet avortement est contagieux et gagne rapidement tout le troupeau, à moins que l'on ne prenne les précautions nécessaires. Tout animal qui a avorté devrait immédiatement être séparé du troupeau et l'utérus sera injecté avec la solution de créoline mentionnée ci-dessus. Le fœtus, le délivre, etc., seront brûlés et l'endroit où l'on garde le troupeau sera nettoyé avec le plus grand soin. Toute la litière devra être brûlée et les planchers recouverts de sciure de bois contenant 10 pour 100 par poids d'acide carbolique brut. Les murs et le plafond seront blanchis avec de la chaux et de l'acide carbolique dans la proportion de une livre d'acide carbolique commercial pour 5 gallons de lait de chaux. Les béliers qui ont lutté les brebis affectées devront être désinfectés par le lavage du fourreau avec une solution de 5 pour 100 de créoline ou de 1 à 1000

de bichlorure de mercure. Une seringue est l'instrument le plus commode pour cette opération. Ces béliers ne devraient pas servir à la reproduction avant un laps de temps considérable.

Renversement de la matrice.

Parfois, après la naissance d'un agneau (généralement dans un cas de parturition difficile) on voit un corps rouge et semblable à une vessie qui sort de la vulve. Cet accident se produit généralement quand la brebis est affaiblie; il provient d'une faiblesse des ligaments qui retiennent la matrice et de la fermeture incomplète de l'os utérin, dûe à l'état d'épuisement de l'animal. Cette affection suit généralement la rétention du délivre; l'organe entier est rejeté avec les membranes. Dans ce cas le placenta devrait être séparé à chaque cotylédon pour empêcher la perte de sang. Après avoir enlevé le placenta ou délivre, l'organe lui-même et les parties environnantes devraient être bien lavés avec une solution de 2 pour 100 de créoline ou d'acide carbolique. On fera ensuite placer la brebis sur le dos par un assistant, et, la saisissant par ses jambes de derrière, on soulèvera ses quartiers postérieurs à une hauteur d'un pied environ du plancher ou de la terre. Quand l'animal est dans cette position, la rentrée de la matrice s'opère avec une grande facilité. L'opérateur enverra ensuite dans la matrice une pinte d'eau tiède à laquelle il aura ajouté un peu d'alun pulvérisé. La brebis sera attachée seule pendant quelques jours dans une stalle étroite et munie d'une litière posée de telle façon que le train de derrière soit de six pouces plus élevé que l'avant-train. Si le renversement persiste et ne cède pas au traitement médical, on pourra appliquer un bandage simple de la façon bien connue de la plupart des bergers. La couture de la vulve n'est pas recommandée, mais cette opération peut être nécessaire quand l'assistant ne sait pas comment faire le bandage ou comment l'appliquer. On ne devra jamais mettre plus de deux ou trois points de couture.

Trayons douloureux.

Les temps froids et humides ou les logements humides sont la cause de trayons douloureux chez les brebis. Parfois, aussi, les agneaux mordent les trayons quand ils ne peuvent en tirer assez de lait pour satisfaire leur appétit. Tout onguent de bonne qualité fera du bien. Un mélange en parties égales d'huile douce et de glycérine, appliqué deux ou trois fois par jour, a donné de bons résultats.

Engorgement du pis.

L'engorgement du pis est une affection commune au moment de l'agnelage et aussi à l'époque du sevrage des agneaux. Ce sont les meilleures laitières qui y sont le plus sujettes. La négligence de la part du berger en est généralement la cause. La suralimentation avant l'agnelage, l'exposition aux courants d'air sur une litière humide sont responsables de bien des cas d'engorgement. Toutes ces causes sont faciles à éviter. Au moment du sevrage, pour éviter les gonflements, les brebis devraient être traites deux ou trois matins de suite, et l'on continuera chez celles dont le pis montre une tendance à durcir.

Inflammation du pis.

L'inflammation du pis est une affection très sérieuse et assez fréquente; elle peut suivre le durcissement du pis ou elle peut être occasionnée par l'exposition au froid ou à l'humidité, surtout à cette dernière, à des meurtrissures causées par la tête de l'agneau ou par le contact avec des pierres ou sur un sol dur et crevassé. Elle se produit le plus souvent dans les saisons humides et la brebis meurt parfois de gangrène. On a déjà vu des inflammations contagieuses du pis chez les vaches transmises aux brebis qui occupaient le même bâtiment. Dans le traitement de cas prononcés de durcissement ou d'inflammation du pis, il est bon d'administrer environ 4 onces de sels d'Epsom dissous dans une demi chopine d'eau chaude. On lavera le pis avec de

l'eau aussi chaude que l'animal pourra endurer pendant au moins une demi-heure, on séchera bien et on frottera avec un onguent composé de huit parties de saindoux et de une partie de belladone. La brebis sera tenue dans un logement confortable et le traitement sera répété aussi souvent que la chose sera nécessaire. Si l'on remarquait une tendance à la suppuration, il serait bon d'appliquer de la chaleur et de l'humidité; un cataplasme de houblon convient très bien dans ce but, ou encore la mamelle peut être entourée de déchets de coton propres, saturés d'eau chaude et maintenue en place avec un linge étanche. On devra donner une nourriture légère composée de foin de trèfle et de son chaud, et, pour breuvage, de l'eau réchauffée. Quand les abcès paraissent mûrs, il faudra les ouvrir avec un couteau tranchant et les traiter de la manière indiquée ci-dessous.

Abcès.

Les abcès ne sont pas rares chez les moutons, ils sont causés facilement par des meurtrissures ou d'autres causes relativement peu importantes. Dès que la présence du pus est définitivement constatée, on doit ouvrir l'abcès et laver la cavité en injectant une solution de 2 pour 100 d'acide carbolique dans de l'eau chaude. Ce lavage devra être répété de temps à autre jusqu'à guérison de la blessure.

Goître.

Le goître se manifeste par un élargissement de la glande thyroïde, située sous la gorge, près de la tête. Les moutons y sont sujets à tout âge, mais il se rencontre le plus souvent chez les agneaux, chez lesquels il cause parfois de lourdes pertes. Les autorités ne sont pas d'accord sur la cause de cette maladie. On la considère héréditaire, mais on ne saurait nier qu'elle provient dans certains cas, de malnutrition due à certaines conditions du sol et de l'eau, non encore bien comprises. L'exercice insuffisant, l'accouplement de béliers et de brebis trop grasses, la consanguinité et la constitution affaiblie, sont aussi données comme causes, mais il est peu probable qu'aucune de ces causes produise la maladie, à moins que les conditions locales ne soient favorables à son développement. Les agneaux affectés du goître sont déjà morts quand ils viennent au monde ou meurent peu après.

On a peu souvent recours à un traitement curatif pour le goître parce que les jeunes animaux se laissent difficilement guérir. Les moutons adultes ne sont que peu incommodés par la maladie et peuvent être facilement préparés pour la boucherie. Les éleveurs qui ont de l'expérience évitent toujours de se servir d'un bélier qui a le goître, car ils savent bien que sa progéniture sera chétive. La méthode la plus sûre est de ne choisir pour la reproduction que des animaux sains, et les brebis qui portent devraient pouvoir prendre de l'exercice et recevoir une alimentation généreuse, saine et appropriée.

Catarrhe.

Le catarrhe débute par des éternûments fréquents, une décharge de mucus des narines, une inflammation des yeux et la perte de l'appétit. Si on le laisse faire, il peut prendre une forme aiguë, et, dans ce cas, les membranes qui tapissent les passages naseaux, la gorge, et même l'estomac et les intestins, peuvent être affectés. La mort résulte fréquemment, tandis que les animaux qui se remettent des attaques de cette nature ne peuvent plus rendre aucun service. Le catarrhe simple peut être de nature contagieuse; il est fréquemment causé par de brusques changements de température, l'exposition aux pluies froides et au vent glacial, ou par des bâtiments mal ventilés ou exposés au courant d'air. Le catarrhe aigu ne se produit guère que dans des conditions peu hygiéniques. Les moutons forts et vigoureux, en bon état, sont moins exposés à ses attaques; ils sont plus faciles à traiter et se remettent plus rapidement.

Le premier traitement, qu'il est toujours bon de suivre, même avant l'apparition de symptômes, est de placer les animaux dans un endroit propre, aéré et sec, avec des abris d'accès facile. Quand on s'apercevra de décharges nasales, on pourra donner de

la tisane de graine de lin trois fois par jour, avec une nourriture généreuse. Les bouillies chaudes sont bonnes, et, dans les cas aigüs, on obtiendra un soulagement marqué en exposant la tête de l'animal à la vapeur se dégageant de l'eau dans laquelle on aura dissous un peu d'acide carbolique. Quelques autorités, plutôt anciennes, recommandent de souffler différents mélanges dans les narines de l'animal, mais il est peu probable qu'un traitement de ce genre donne de bons résultats.

Mal d'yeux.

Le mal d'yeux peut provenir d'une ophtalmie enzootique ou de causes constitutionnelles. L'introduction de poussière et de balle dans l'œil cause souvent une irritation grave. De même, l'exposition à une température rigoureuse, à des courants d'air, ou une nourriture échauffante, amène souvent plus ou moins d'inflammation des yeux. Cette affection n'est pas rare parmi les agneaux et ils maigrissent alors rapidement, de même que dans toutes les affections sérieuses. Le traitement consiste à examiner les yeux pour découvrir les corps étranger et à enlever ceux-ci, si possible.

Une solution de cocaïne, que l'on peut se procurer chez un droguiste, convient tout spécialement pour le traitement de cet organe sensible. Dans ce cas comme dans tous les autres cas de ce genre, les yeux devraient d'abord être bien lavés avec de l'eau chaude, après quoi on y introduira, avec une petite seringue en verre ou un compte-gouttes ordinaire, une solution de deux grains de sulfate de zinc dans une once d'eau. Un laxatif modéré, ou tout au moins une nourriture laxative est à recommander, et il est bon de protéger les yeux contre la vive lumière.

Naturellement, l'ophtalmie enzootique est contagieuse, et il conviendra donc d'isoler immédiatement tous les moutons qui ont mal aux yeux, à moins, bien entendu, que l'affection ne soit causée par l'introduction d'un corps étranger ou ne soit due à une autre cause locale bien définie.

INDUSTRIE DE LA LAINE AU CANADA.

Au Canada, la production de la viande est l'objet principal de l'élevage des moutons; la production de la laine n'est qu'accessoire. Tous les efforts de l'éleveur tendent vers la première; il retire ce qu'il peut de la seconde, mais sans lui donner une attention spéciale. A ce point de vue, notre pays ne diffère pas matériellement des autres parties du monde où l'agriculture est avancée. Dans tout pays où la terre a une valeur considérable, il n'est plus question d'élever des moutons uniquement pour la laine. Au fur et à mesure des progrès de la civilisation et du perfectionnement des procédés agricoles, les divers pays ont cessé l'un après l'autre de cultiver le mouton pour sa laine seule; la viande est devenue l'objet principal, et la laine le but secondaire de l'industrie. Cette transition s'est d'abord accomplie en Angleterre par l'amélioration des Leicester, Southdown et Hampshire. La France a graduellement transformé le mérinos Rambouillet en une race de boucherie qui n'est pas à dédaigner. L'Australie et la Nouvelle-Zélande sont devenues des centres d'exportation de viande de mouton, et les Etats-Unis délaissent rapidement et de plus en plus les races à laine fine pour les variétés anglaises dans le but d'augmenter la production de la viande. C'est pour le même but que les éleveurs de l'Argentine n'hésitent pas à payer aux éleveurs anglais des prix élevés pour les béliers Lincoln, tandis que les cultivateurs des Etats de l'Ouest, mûs par les mêmes motifs, recherchent les mâles à longue laine des troupeaux canadiens.

Le Canada n'a jamais fait une spécialité de la production de la laine. Les troupeaux de souche des prairies de l'Ouest se rapprochaient plutôt, il est vrai, du type à laine que du type de boucherie, mais la tendance à la production de la viande s'est, depuis, nettement accusée chaque année, accompagnée d'une tendance correspondante vers la production de laine plus grossière. Comparée à la même catégorie de laine des autres pays, une grande partie de la laine canadienne est de qualité excellente, mais le manque de soins apporté à sa production fait qu'elle n'occupe plus qu'une place très indifférente dans les marchés de laine du monde. De fait, la production canadienne n'excite que peu d'intérêt dans les marchés de laine du monde. La quantité totale disponible pour l'exportation n'est pas considérable et elle offre un caractère si peu uniforme que l'on ne peut faire que de très faibles expéditions des diverses catégories.

Nos exportations totales annuelles n'ont pas, depuis bien des années, atteint le chiffre de 2,000,000 de livres; un cinquième environ du produit de la tonte—et la plus grande partie de cette quantité est allée aux Etats-Unis.

Production annuelle.

La production annuelle de laine, au Canada, en ces dernières années, se monte, en chiffres ronds, à 12,000,000 de livres qui se répartissent ainsi, pour les différentes provinces:

	Livres.
Colombie-Anglaise	95,000
Alberta	631,000
Saskatchewan	496,000
Manitoba	135,000
Ontario	5,519,500
Québec	2,670,000
Nouveau-Brunswick	986,000
Nouvelle-Ecosse	1,189,500
Ile du Prince-Edouard	385,500
Total	12,108,000

Ces chiffres représentent les poids totaux obtenus à la ferme et comprennent les deux sortes de laine, lavée et non lavée. Dans la province d'Ontario, on lave de 70 à 80 p. 100 de la laine. A l'ouest d'une ligne qui serait tirée au nord de Kingston, on a l'habitude de laver la toison sur le mouton même, tandis qu'à l'est de cette ligne, ainsi que dans Québec et les provinces maritimes, le lavage au baquet est la règle. Dans les provinces de l'Ouest, le lavage de la laine est peu pratiqué, et seulement dans la Colombie-Anglaise. On l'a essayé dans le Manitoba, mais le manque d'eau courante et la dureté naturelle de l'eau augmentant les difficultés de l'opération et la rendant très peu satisfaisante, elle a dû être discontinuée. La majorité de la laine des prairies est donc écoulée en suint, ce qui explique l'accumulation de poussière et de saleté ramassée pendant les journées de chaleur et de soleil, souvent accompagnées de plus ou moins de vent, et la perte de poids qui en résulte.

Outre la laine des prairies, qui se ressent plus ou moins du type mérinos, la laine canadienne donne des produits variant d'une qualité moyenne de laine à carder à une qualité grossière de laine à peigner, selon la proportion des races prédominantes. D'après les grands manufacturiers, les catégories les plus fines en dehors des provinces maritimes, paraissent exercer une influence favorable sur la laine au point de vue de la souplesse de la texture et de la facilité de préparation. Dans ces districts, plus de 60 pour 100 de la tonte est classée comme laine à carder et 40 pour 100 comme laine à peigner, tandis que le produit de la tonte du centre et de l'ouest de l'Ontario, de Manitoba, et des parties de Québec, accuse une proportion de longue laine à peigner de près de 75 pour 100.

Comme nous l'avons déjà indiqué la grande majorité de la laine produite sur les ranches du Saskatchewan et de l'Alberta occupe une place spéciale parmi les laines canadiennes. Le rendement annuel atteint presque un million de livres de laine en suint, ce qui représente de 400,000 à 500,000 livres de laine lavée. Cette laine est classée comme de finesse moyenne, c'est-à-dire qu'elle est plus fine que la plus fine laine des autres provinces et plus grossière que les laines fines provenant de moutons mérinos du sud de l'Afrique et du sud de l'Amérique et de l'Australie, dont le Canada importe chaque année des quantités considérables. C'est un vif regret pour le manufacturier de constater que cette laine devient chaque année plus grossière, par suite des croisements des types de boucherie sur les troupeaux mérinos importés originairement du Montana.

Commerce d'exportation.

La plus grande partie de la laine canadienne exportée à l'étranger s'écoule sur le marché des Etats-Unis. La Grande-Bretagne en prend une petite quantité chaque année et quelques faibles expéditions sont faites de temps à autre à Terre-Neuve. Les exportations annuelles aux Etats-Unis pendant ces 30 dernières années ont généralement dépassé le chiffre d'un million de livres. Elles sont descendues au-dessous de ce chiffre une demi-douzaine de fois, et elles ont dépassé le chiffre de deux millions une douzaine de fois. En 1855, 3,550,000 livres de laine traversèrent la frontière des Etats-Unis et pendant les trois années à partir de 1895, les exportations atteignirent les chiffres de 5,449,955, 3,851,432, et 7,499,949 livres, respectivement. Cette forte augmentation était due à la suppression des droits de douane sur la laine entrant aux Etats-Unis, résultat du tarif Wilson Gorman. Une année plus tard, en 1898, quand le tarif fut rétabli, la quantité exportée tomba à un million de livres et, en 1899, à 22,000 livres. Depuis lors, elle a été assez constante, de un million à 2,250,000 livres.

Pratiquement, une seule catégorie de laine s'expédie du Canada aux Etats-Unis: la laine à peigner d'une longueur de 5 pouces et plus, lavée à dos. Les Etats-Unis ne désirant pas de laine à carder de l'étranger, leur tarif a été revisé en conséquence. On accorde la préférence aux laines classées comme Cotswold, Leicester et Lincoln, imposées à raison de 12 cents par livre. Pour pouvoir être classée, la laine doit être présentée en toisons séparées, et comme le vendeur ne pourrait guère payer les droits sur la saleté, toute la laine destinée aux Etats-Unis doit être lavée à dos. Un grand acheteur canadien qui s'adjuge un bonne partie du produit de la tonte de l'ouest de

l'Ontario donnait à l'auteur de ce bulletin les chiffres suivants comme représentant la classification d'un lot moyen de 15,000 livres: Laine à peigner (Leicester, Lincoln et Cotswold), 10,500 livres; à carder (Down et laines de même genre), 3,300 livres; laine en suint, 600 livres; rebuts (laine entortillée, trop grossière, morte, sale, etc.), 650 livres. La première de ces catégories est peu demandée au Canada; elle va principalement aux Etats-Unis. La presque totalité des autres est employée dans les fabriques canadiennes.

Les exportations en Grande-Bretagne n'ont dépassé le demi-million de livres qu'une seule année, en 1879, où elles atteignirent le chiffre de 640,000 livres. Des expéditions assez considérables avaient eu lieu chaque année avant 1887, mais à partir de cette année-là jusqu'en 1895, il ne s'expédia que peu ou point de laine canadienne en Grande-Bretagne. Depuis cette époque, la moyenne a été de 200,000 livres; les chiffres pour 1906 sont de 200,039 livres et, pour les neuf mois de 1907, de 223,347 livres. Sauf pour quelques lots de laine des prairies les exportations en Grande-Bretagne ne consistaient que de laine à carder lavée.

Consommation domestique.

Les exportations relativement faibles de laine laissent environ 10,000,000 de livres pour l'usage domestique. Il est impossible d'évaluer de façon tant soit peu exacte la quantité filée à la ferme même. Dans le Nouveau-Brunswick, Québec, et, jusqu'à un certain point, dans les autres provinces, le cardage et le filage à la maison sont encore en vogue, et il entre probablement une quantité considérable de laine dans la fabrication de matelas et de couvertures. Les quantités employées de ce chef diminuent chaque année et l'approvisionnement disponible pour la fabrique augmente d'autant. Outre les 8 à 9 millions de livres produites au pays, et utilisées par les fabriques canadiennes, il s'importe chaque année de grandes quantités de laine. Pendant les années terminées les 30 juin 1905, 1906, et les premiers mois de 1907, les quantités importées ont atteint respectivement les chiffres suivants: 7,617,211, 6,311,837, et 3,928,791 livres. Sauf de légères exceptions, ces laines sont de qualité mérinos fine, et entrent dans la fabrication des marchandises fines, comme les flanelles, les draps fins, les molletons, les beavers, les "whipcords", les étoffes brochées et les tapis fins. Elles entrent aussi largement dans la fabrication des vêtements du dessous et d'autres tricotages fins.

Les fabriques qui emploient les laines canadiennes manufacturent des marchandises d'usage courant, comme les couvertures, ratines, frises, les étoffes du pays, les tricots, les tweed, dont chacune occupe une place importante dans les besoins sans cesse croissants de la population. La plupart des petites manufactures dépendant de la fourniture de laine locale se servent presque exclusivement de laine canadienne. Elles produisent diverses sortes de marchandises et utilisent ainsi les différentes catégories de laine disponible. Les grandes fabriques, sauf quelques exceptions, importent la majorité de leur laine et la mélangent avec une petite quantité de laine canadienne et une certaine proportion de laine renaissance et de coton.

Il n'est pas besoin d'argumenter pour démontrer que les marchandises faites avec la meilleure qualité de laine canadienne seront toujours en vive demande. Leur durabilité les rend précieuses aux populations rurales ainsi qu'à la partie frugale de la population urbaine. Actuellement, pour les habits d'hommes et de femmes, la mode est aux tissus fins présentant une surface lisse. Ces tissus sont faits avec des laines du Cap, de l'Australie, et autres mérinos; et pour les qualités inférieures, la laine renaissance et le coton sont largement utilisés. Un jour ou l'autre, cependant, les modes changeront et les tissus plus grossiers attireront l'attention du public. Le retour aux lainages canadiens sera d'autant plus rapide que les étoffes actuelles ont une courte durée et qu'elles montrent bientôt des traces d'usure sur les parties exposées. Les étoffes contenant une forte proportion de laine renaissance et de coton perdent bientôt leur forme. C'est cette particularité des habits populaires qui donne tant d'ouvrage aux nombreux ateliers de réparation et aux garde-robes qui s'organisent

dans toutes les villes. On peut sûrement prédire que les modes pour vêtements d'homme et surtout pour vêtements d'affaires, reviendront aux étoffes de laine canadienne, sortant des fabriques canadiennes, et qui remplaceront les tissus lisses importés, actuellement en faveur.

Défauts de la laine canadienne.

MANQUE D'UNIFORMITÉ.

Comparée aux produits des pays spécialement consacrés à l'élevage du mouton, et où le climat n'est jamais rigoureux, la laine canadienne présente des défauts qui font le désespoir de tous les agents et manufacturiers. Le manque général d'uniformité des races se retrouve dans le caractère de la laine. Pour le manufacturier d'une étoffe spéciale, auquel il faut une grande quantité de laine de la même catégorie, c'est un grand inconvénient. Il se voit contraint d'acheter des lots plus ou moins mélangés et de les faire réassortir à la fabrique par ses ouvriers. Ce défaut existera jusqu'à ce que nos troupeaux de moutons soient développés au point de donner à notre commerce de laine une importance suffisante pour justifier une meilleure classification et un meilleur soin du produit. La comparaison de notre récolte de laine canadienne avec celle de la Grande-Bretagne fera ressortir l'insignifiance de la première; nos troupeaux rendent 12,000,000 de livres de laine tondue et un peu plus de 1,000,000 de livres de laine tirée et ceux de la Grande-Bretagne, un pays relativement de faible étendue, 130,000,000 de livres auxquelles s'ajoutent chaque année 700,000,000 de livres importées. Sur ces quantités réunies, 513,000,000 de livres sont utilisées en Grande-Bretagne, et le reste, 316,000,000 de livres sont exportées. L'industrie de la laine en Grande-Bretagne est une industrie bien définie, de première importance, et qui commande l'attention du manufacturier et de l'éleveur. Telle est l'organisation des ventes de laine à Londres, que l'on peut se procurer la qualité que l'on désire sur échantillon envoyé par la poste ou sur un examen personnel des marchandises offertes. Les divers lots sont classés et catalogués au cours des ventes. Des coupures sont faites dans les balles pour permettre aux acheteurs d'examiner la qualité de la marchandise l'avant-midi précédant la vente. Les ventes sont effectuées l'après-midi, et les achats peuvent être faits intelligemment en consultant le catalogue marqué dans la matinée. Plutôt que de s'embarrasser des laines canadiennes, de classement toujours difficile, quelques-uns de nos grands manufacturiers achètent, aux ventes de Londres, les qualités exactes dont ils ont besoin.

BALLE, PIQUANTS, ETC.

Une grande partie des toisons canadiennes contiennent des matières étrangères, comme la balle, les semences de foin, capitules de bardane, etc., ce qui en déprécie beaucoup la valeur. Malheureusement, nos longs hiver canadiens, nécessitant l'emploi d'abris et de fourrages secs, sont largement responsables de cet état de choses. En outre, trop d'éleveurs négligent d'extirper les bardanes de leurs fermes, et les toisons se remplissent de piquants chaque automne.

Les pertes dûes à la présence de ces matières végétales sont très considérables et c'est assurément le producteur qui les subit. Pour enlever ces matières, des appareils coûteux sont nécessaires; on emploie également un procédé connu sous le nom de carbonisation. La plupart des matières disparaissent au cours du peignage, mais, dans la laine à carder, la carbonisation est souvent nécessaire. Ce procédé consiste à tremper la laine dans un bain d'acide chauffé à 220 degrés fahr. et où on la tient assez longtemps pour réduire toute la matière végétale en poussière; on secoue ensuite cette poussière par un procédé spécial. Certaines autorités prétendent que la carbonisation affaiblit grandement la laine et la rend rude, mais, suivant d'autres, les fibres ne sont que peu endommagées. Dans tous les cas, le procédé est coûteux, et c'est le producteur de laine qui en paie les frais. L'emploi de râteliers bien construits, une alimentation

judicieuse, la tonte sur une surface propre, et l'adoption de mesures aptes à protéger les moutons contre les piquants contribueront puissamment à augmenter la valeur de la laine canadienne.

LAINE ENCHEVÊTRÉE.

Les acheteurs de laine et les propriétaires de filatures qui s'approvisionnent chez les éleveurs ou les marchands de campagne se plaignent de la forte proportion de laine enchevêtrée dans la récolte de chaque année. Un connaisseur évalue cette proportion à 6 pour 100 de la perte totale; d'autres la placent un peu plus bas. Ce défaut est plus général dans la laine des districts reculés, et on le trouve rarement dans les districts où l'agriculture est avancée. Il est particulier aux races à longue laine et aux métis de ces races. On ne le trouve jamais dans la laine des Down.

L'enchevêtrement est dû à diverses causes. Quelques moutons ont une tendance à produire de la laine enchevêtrée; d'autre part, l'enchevêtrement peut aussi être causé par les abris peu confortables, l'alimentation impropre ou insuffisante, les changements brusques de température, la mauvaise santé, la seconde pousse, etc. Toutes ces causes peuvent être évitées. La laine enchevêtrée n'a qu'une faible valeur, car on ne peut l'employer que dans les marchandises à bas prix.

DEUXIÈME POUSSE.

Quand la tonte est très retardée, il se produit une deuxième pousse de laine qui diminue la valeur de la toison. Dans l'ordre naturel des choses, le mouton perd sa laine tous les printemps. Si la tonte est différée jusqu'après le commencement des chaleurs, les fibres ont une tendance à se séparer du corps et une nouvelle pousse commence, qui s'introduit dans la toison. La présence d'une nouvelle laine courte dans une toison dont le développement est complet cause des ennuis aux manufacturiers et réduit par conséquent la valeur de cette toison. On ne devrait donc jamais différer la tonte une fois les chaleurs commencées.

EMPLOI DE LA FICELLE D'ENGERBAGE.

Les acheteurs et les manufacturiers sont d'accord pour condamner l'habitude d'attacher les toisons avec de la ficelle d'engerbage. La note suivante, extraite d'un journal consacré à l'industrie des lainages, résume ces objections:

"Les producteurs de laine en toison sont priés de nouveau de ne pas attacher leurs toisons avec des ficelles d'engerbage. Les fabricants et les acheteurs protestent contre cette coutume, et le fabricant fait de plus en plus des difficultés pour accepter de l'acheteur de la laine ainsi attachée. Le moment est arrivé où l'acheteur se verra contraint de retrancher sur les prix, quand la ficelle d'engerbage sera présente. Quand on détache les toisons, il est impossible d'enlever cette sorte de ficelle sans en laisser quelques fibres dans la laine, et ces fibres se retrouvent dans les marchandises, au grand ennui et à la perte des manufacturiers qui se voient obligés de classer ces marchandises dans une catégorie inférieure. La ficelle laisse dans la laine des filaments blancs ou jaunes qui ne prennent pas la couleur. Un cultivateur achetant une pièce d'étoffe de laine noire ou de couleur, n'accepterait pas une pièce rayée de blanc ou de jaune. Par conséquent, le cultivateur qui persiste à attacher sa laine avec de la ficelle d'engerbage court le risque de la voir refuser entièrement ou d'être obligé de subir une réduction de plusieurs centins par livre. La laine devrait être attachée avec une corde petite et dure, qui ne dégage pas de filaments.

Laine des prairies.

La laine des prairies est diversement appréciée par les manufacturiers. Beaucoup en ont une opinion médiocre tandis que d'autres la trouvent très satisfaisante pour la fabrication des étoffes, des flanelles, couvertures, et vêtements du dessous. Tenant

compte de ces opinions diverses, l'auteur de ce bulletin doit conclure que la qualité de ces laines varie beaucoup, selon le caractère des moutons dont elles proviennent et le soin que ces moutons reçoivent, surtout en hiver et au printemps; l'assortiment et le traitement de la laine, après la tonte, exercent aussi une certaine influence sur la qualité. Il semble même qu'une grande partie de la laine des prairies pèche par un manque d'uniformité dans la qualité, et il paraît également certain que ces variations de qualité proviennent des différences de races. Au début, les troupeaux des prairies se composaient entièrement de sujets mérinos, mais tous les croisements effectués furent faits en vue de [illegible] à la production de la viande. Le caractère de la laine varie donc suivant le nombre des croisements et la race des béliers employés. Un croisement avec un bélier à longue laine produit une laine plus grossière qu'un croisement de Down, et ce changement va en s'accentuant, d'année en année, de croisement en croisement.

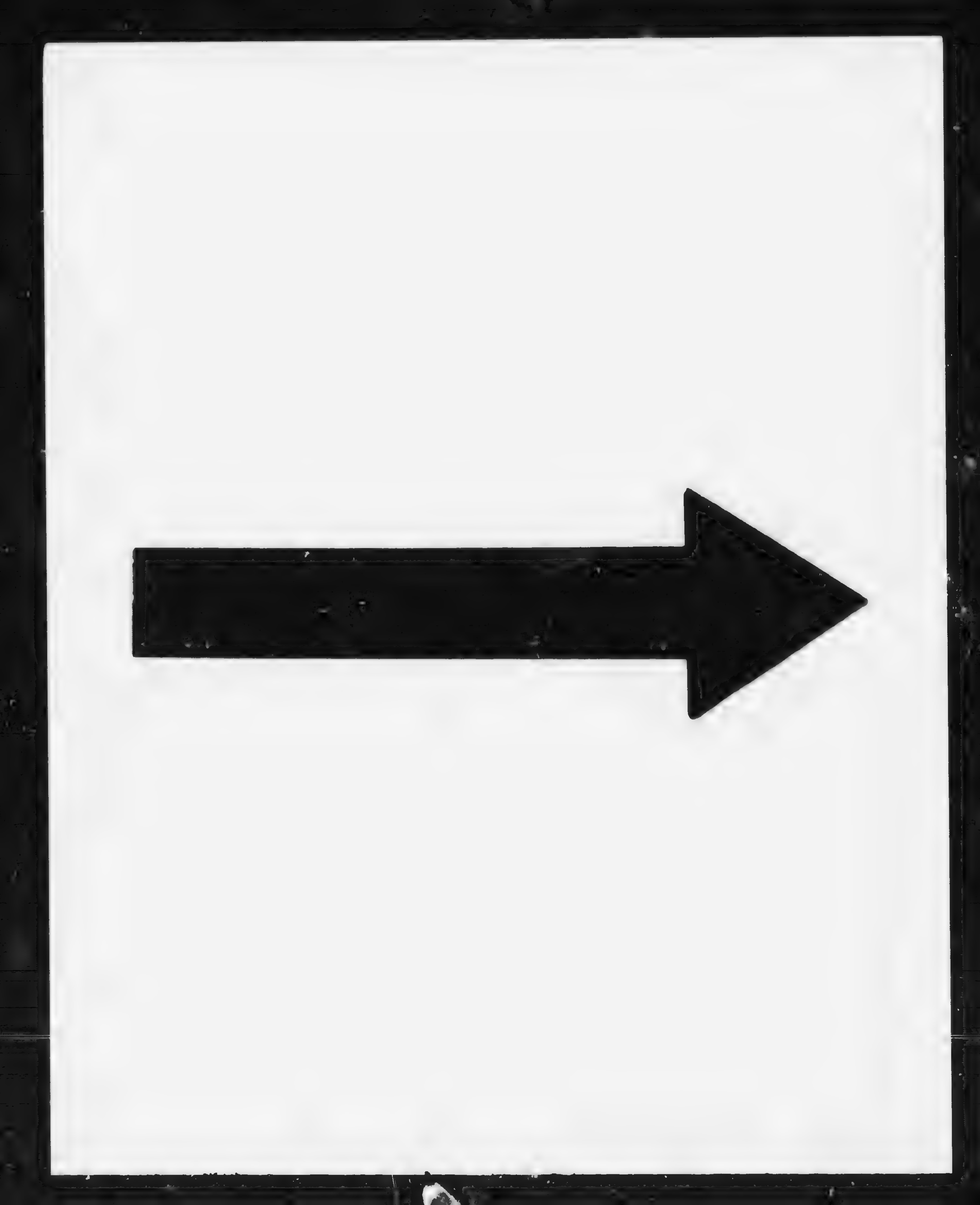
En outre, de vives plaintes se sont fait entendre au sujet de la force de la toison aussi bien que de la présence de fibres grossières ou "jarre". Une enquête à ce sujet a établi que les défauts dont on se plaint ne se rencontrent que dans les produits des éleveurs négligents, tandis que la laine provenant du troupeau bien exploité est non seulement uniforme et forte, mais elle ne contient pas de jarre. On sait que, quand un mouton souffre de la maladie, de manque de nourriture, ou de tout inconvénient tendant à entraver sa croissance, la laine cesse de pousser pendant cette période, et non seulement elle cesse de pousser, mais il lui en reste un point faible, désigné sous le nom de "cassure". La cassure dans la laine des prairies est attribuée aux longues périodes de grand froid et de manque de nourriture qui reviennent à un degré plus ou moins prononcé chaque printemps ou chaque hiver. La laine produite sur les prairies où les troupeaux sont bien nourris et bien abrités pendant les tempêtes et les froids rigoureux, n'accuse pas cette faiblesse dont se plaignent certains manufacturiers.

Quant au jarre, on le considère comme la preuve d'un croisement plus ou moins ancien avec une race naturellement sujette à le produire. Le vieux mouton mexicain a cette tendance, de même que le mouton gallois. En outre, l'exposition au froid rigoureux cause une extra pousse de poils forts et peut causer la mort des fibres. Il est vrai que le jarre et les poils morts ne sont pas strictement identiques, mais ils offrent les mêmes inconvénients et sont tous deux présents dans une partie de notre laine des prairies. La pousse plus vigoureuse est une précaution de la nature pour protéger un animal contre le froid. Nous en avons un exemple frappant chez les chevaux et les bêtes à cornes, qui se couvrent de poils longs et épais quand on les laisse courir dehors tout l'hiver, tandis que ces mêmes animaux, tenus chaudement, conservent leur peau lisse et douce.

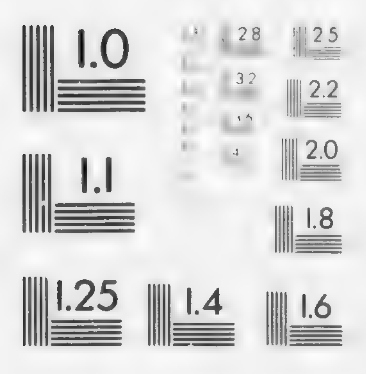
Le jarre réduit beaucoup la valeur de la toison. Ces poils longs et forts se rompent aisément, et ont, en outre, le défaut très grave de ne pas bien prendre la couleur, et par conséquent de rester très visibles dans les étoffes fabriquées. Les précautions à prendre contre le jarre sont les mêmes que contre "la cassure", mais il est prudent également de réformer les brebis dans la toison desquelles on remarque du jarre.

Les fabriques et les magasins de l'Est se plaignent aussi de la mauvaise classification des laines. Ce manque de classification empêche les fabriques d'acheter directement des producteurs, et, d'autre part, les commerçants ne donnent qu'un bas prix afin de se récupérer de leurs pertes sur les lots inférieurs. Si les producteurs voulaient se donner la peine de mieux classer leurs laines avant de les expédier dans l'Est, ils pourraient, une fois la confiance bien établie, en obtenir un meilleur prix.

Certains ranches ont déjà la réputation de produire de la bonne laine et de bien la préparer. Il faut en chercher le secret dans la manière dont ces exploitations sont dirigées. On a des hangars pour protéger les moutons pendant les tempêtes et l'on fait une bonne provision de fourrage pour les nourrir l'hiver. Grâce à ces précautions, les animaux sont toujours en bonne santé, et, par conséquent, la laine est saine. Les méthodes de classement sont également bonnes. Chaque toison est roulée séparément et chaque catégorie est tenue séparée. Il y a d'abord: 1° les agneaux gris, 2° les



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART





APPLIED IMAGE Inc

brebis et les moutons de plus d'un an, ou antenais, et 3°, les béliers. Une quatrième catégorie consiste en déchets et laine morte. Chaque catégorie porte une étiquette appropriée et est mise en balles ou en sacs. Les maisons qui produisent de la bonne laine et qui en prennent bien soin reçoivent un prix plus élevé que le producteur négligent

Comme le charroyage est très long, il importe que la laine soit mise en balles ou en sacs très solides. L'un ou l'autre de ces emballages est satisfaisant, pourvu qu'il soit bien fait. La mise en balles s'effectue généralement au moyen d'une presse à foin ou d'une machine de ce genre. Les balles dont le poids varie de 250 à 300 livres sont attachées avec du fil de fer et recouvertes avec de la toile à sac bon marché. Même si cette toile se déchirait au cours du transport, la laine ne serait pas endommagée. Toute étoffe d'une force suffisante convient pour faire les sacs; un sac d'un poids de 3¼ livres tiendra généralement la laine en bon état. Les grands ranches expédient généralement leur laine en balles.

Laine tirée.

Outre la laine de tonte, qui atteint annuellement un total de 12,000,000 de livres, le Canada produit aussi une grande quantité de laine recueillie sur la peau des animaux abattus et désignée comme "laine tirée". D'une année à l'autre, la quantité dépasse généralement un million de livres de laine lavée et atteint en certaines années 1,500,000 livres. La variation dépend de la quantité de peaux exportées, qui atteint, en certaines saisons, le chiffre de 250,000. Le dépouillement de ces peaux se fait aux Etats-Unis, augmentant d'autant nos exportations de laine à ce pays.

On trouve, au Canada, près d'une douzaine d'établissements pour le tirage de la laine. Ces maisons achètent les peaux, les lavent ou les brossent, et en arrachent la laine qu'ils classent dans les diverses catégories demandées par le commerce. Une peau rend environ trois livres de laine lavée; la quantité varie suivant la race du mouton et la saison à laquelle l'abatage a eu lieu.

La laine tirée est facile à assortir, car les ouvriers distinguent promptement les différentes qualités, qui sont classées séparément, de la manière suivante: agneau premier choix, fine, à peigner, qualité inférieure, appelée n° 1; et à piquants. Chaque catégorie répond à certains besoins et sa valeur varie en conséquence. La plupart de la laine courte de un à trois pouces, prise sur les moutons et les agneaux abattus de juin à octobre, va à l'industrie des tricots et entre dans la fabrication de vêtements de dessous et autres marchandises de ce genre. Cependant, nos meilleurs vêtements du dessous sont fabriqués presque exclusivement avec des laines importées de la catégorie mérinos. Quelques-unes de nos plus grandes maisons de tricots emploient plus de 90 pour 100 de laines importées, tandis que d'autres qui fabriquent une sorte plus grossière de chaussettes et de vêtements de dessous emploient jusqu'à 80 pour 100 de laine canadienne. Disons ici que les vêtements de dessous de fabrication canadienne ont une excellente réputation et qu'ils peuvent tenir tête aux marchandises les plus fines. Pour cette raison, nos moulins à tricoter font un commerce florissant tandis que nos fabriques d'étoffe ne sont pas si prospères. Les catégories les plus longues rentrent dans la catégorie des produits à peigner et à carder, de même que la laine de tonte.

Un défaut souvent constaté par les tireurs de laine, est la présence de piquants. Ces piquants doivent être coupés à la main, au prix de un centin à cinq centins par peau, avant que l'arrachage ne commence. Outre le coût du travail, la laine est très endommagée, surtout si c'est de la laine d'agneau, qui a la plus grande valeur. Dans l'opinion des tireurs, les éleveurs de moutons ne sont pas entièrement à blâmer pour ce défaut. Il arrive souvent que les dommages se produisent après que les moutons sont partis de la ferme. Les acheteurs et les bouchers rassemblent souvent et tiennent les moutons, pendant plusieurs jours ou plusieurs semaines, dans des pâturages ou des enclos souvent infestés de bardanes; c'est là que les toisons ramassent la plupart des piquants, mais pas tous, cependant.



Black face Scots



